

RESONANCE

Magazine de thérapie familiale et des pratiques de réseaux



**Notre patient
n'est pas l'individu,
mais la relation
entretien avec
Paul Watzlawick**

**D'où m'entends-tu ?
par Eric Trappeniers
et Alain Boyer**

Apports de la thérapie familiale psychanalytique

par Anna Maria Nicolo Corigliano,
Alberto Eiguer, Chantal Diamante
et Jean-Pierre Gonzalès

N°10-11

Tri-annual. Décembre 1996. 190FF. Belgique 1104 FB. Suisse 46 FS. Canada 46\$. Europe 22 Ecus

Décembre 1996

Résonances

est une publication tri-annuelle
des Editions

SYSTEMES ET RESEAUX

Association loi 1901

40, rue du Faubourg-Bonnefoy

31500 TOULOUSE - FRANCE

Téléphone : 05 61 52 31 34

Télécopie : 05 61 52 22 92

Directeur scientifique

Mony Elkaim

Directeur de la rédaction et de la publication

Eric Trappeniers

Directeur adjoint

Serge Kannas

Comité de rédaction

Janine Almon

Pierre Asselin

Jean-Jacques Beugniez

Mony Elkaim

Serge Escots

Edith Goldbeter

Serge Kannas

Véronique Lavantès

Colette Lechenne

Claudine Levier

Pascale Noirot

Jacques Pluymaekers

Jacqueline Portet

Linda Roy

Eric Trappeniers

Collaboration

Alain Boyer

Thierry Trappeniers

Abonnements-publicité

au siège du magazine

Conception, mise en page et photogravure

GROUPE COMPOSER

26, rue Marie-Magné, 31300 Toulouse

Tél. : 05 61 59 09 59

Impression

FOURNIÉ imprimeur

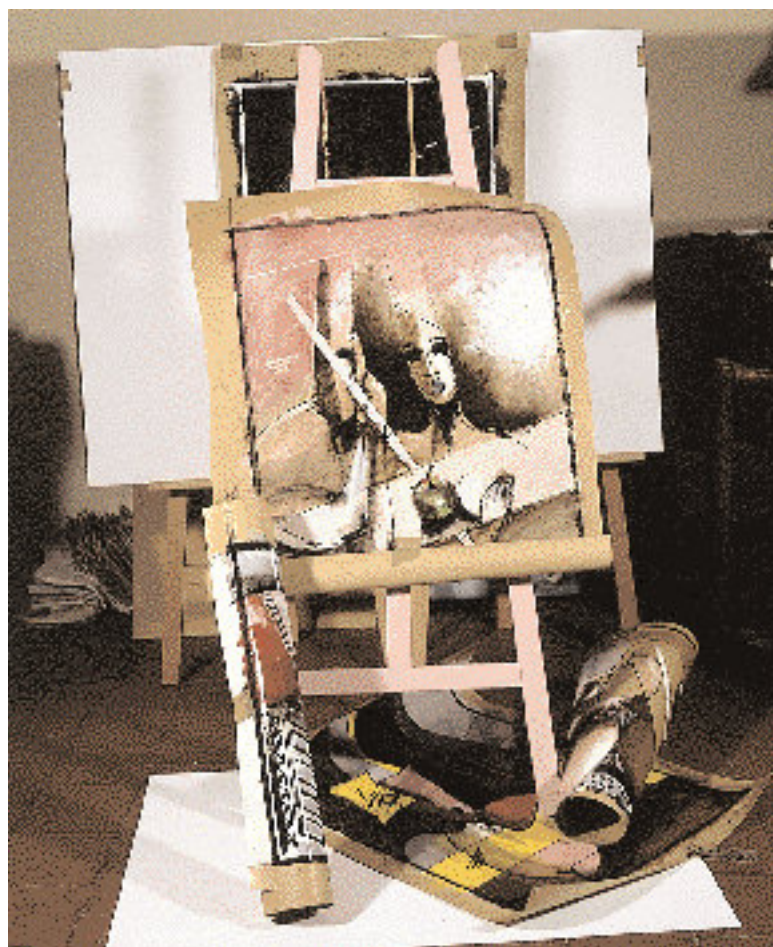
Crédit photographique, Dessins

Résonances

Publié avec le concours du
Centre National des Lettres

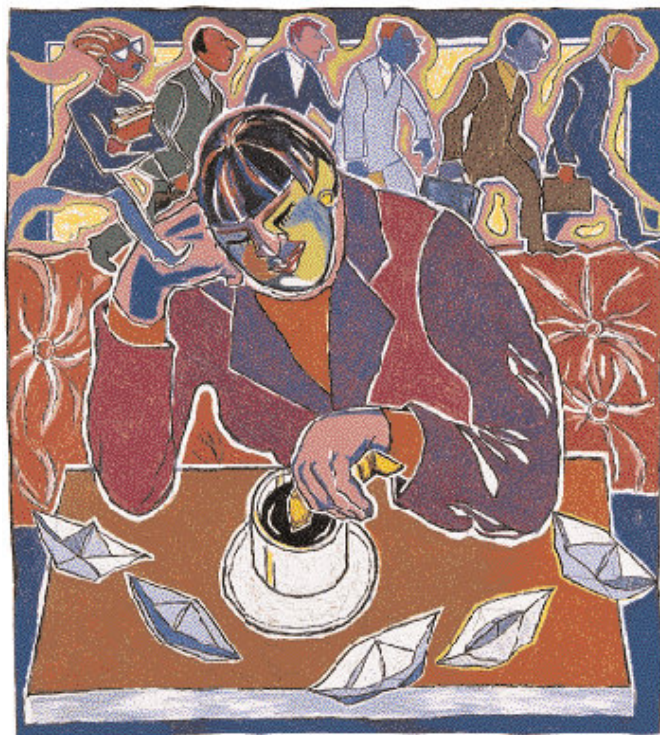
© 1995 - EDITIONS SYSTEMES ET RESEAUX
Dépôt légal à parution ISSN: 1162-8448

En couverture : Buclon.



Raurich

Monnereaud



L'Agora, association culturelle de Billère organise depuis 15 ans des activités artistiques variées (ateliers musicaux, arts plastiques, théâtre, stages « passions »), et propose une saison de spectacles « jeune public ». C'est aussi depuis 1990, une manifestation internationale d'art contemporain : Détours, où autour d'un thème, 25 à 30 artistes représentant une grande variété de tendances exposent près de 500 œuvres dans les anciens abattoirs de la ville de Pau. Nous avons le plaisir de vous présenter dans ce numéro de « Résonances », Gérard Raurich et Patricia Monnereaud, deux artistes ayant exposé lors de Détours 96.

Gérard Raurich

Raurich qui vit et travaille dans le Gard près de Nîmes élabore régulièrement une œuvre peinte depuis 1973 dont les personnages singuliers sont le point d'ancrage. Des univers esthétiques différents sont visités par séries dont les principales sont : *Hommage à E et F* (1990), *Coins de table* (1992), *Troisxcing* (1994/96) et actuellement *Peintures-Textes*. A partir de 1988, où il rencontre le peintre Corneille qui l'invite au Salon de Mai à Paris, il expose régulièrement dans toute la France (prochaine exposition personnelle à la Galerie Scocco à Auch, avril 1997). Depuis 1994, Raurich travaille à un ouvrage d'art « *Cadres d'artistes - art de la limite* » qui devrait sortir chez l'éditeur Fleurus en 1997. Le thème de ce livre est illustré par une soixantaine de peintres contemporains.

Patricia Monnereaud

Depuis 1992, Patricia Monnereaud expose à Pau. Son œuvre ne se raccorde à aucun courant particulier.

Toujours figurative, très colorée.

Les thèmes : « *Les gens, toujours les gens* » en situation. Chaque tableau est une petite histoire. Quelques sujets reviennent : l'Afrique, la corrida qui est le thème de la dernière exposition en 1996. Uniquement sur le torero, cette exposition ne prend pas parti pour ou contre la corrida.

Là où le spectateur voit de la dérision, Patricia Monnereaud tente d'apporter du pathétique.

« *Il faut déridier la vie. La dérision est une sublimation de l'angoisse.* »

Editorial

Ce numéro de *Résonances* présente en dehors des rubriques habituelles, trois axes importants. Le premier est consacré aux travaux de Robert Pazué sur Bateson, le second à ceux de Eric Trappeniers et Alain Boyer sur le lien entre théorie et pratique dans un contexte de formation à l'approche systémique et le troisième à la thérapie familiale psychanalytique. Un entretien avec Paul Watzlawick réalisé par Laurence Fanjoux-Cohen et un article de Jean-Paul Mugnier et de Jacques Miermont complètent ce numéro. Dans notre prochaine parution, un long entretien avec Lyman Wynne vous permettra de mieux remettre en perspective les différentes étapes qui ont marqué l'histoire des thérapies familiales aux Etats-Unis.



Eric TRAPPENIERS



Monnereaud

Sommaire

p. 6	« Notre patient n'est pas l'individu, mais la relation » Entretien avec Paul Watzlawick par Laurence Fanjoux-Cohen
p. 8 à 21	Premiers contacts de Bateson avec l'anthropologie Par Robert Pauzé
p. 22 à 25	Les stratégies de l'indifférence Par Jean-Paul Mugnier
p. 26 à 40	D'où m'entends-tu ? Par Eric Trappeniers et Alain Boyer
Dossier	
p. 42 à 48	Apports de la thérapie familiale psychanalytique Versions du Soi et interactions pathologiques Par Anna Maria Nicolo Corigliano
p. 49 à 55	Jouons avec les images Par Alberto Eguier
p. 56 à 63	Théâtre d'ombres et jeux de lumières Par Chantal Diamante et Jean-Pierre Gonzalès
Sémiothèque	
P. 64 à 71	Pour une théorie de l'esprit : cognition, passions et communications Par Jacques Miermont
Congrès	
p. 72	A propos du congrès de Marrakech
Librairie	
p. 75	La guérison familiale. Mémoires d'un thérapeute De Salvador Minuchin en collaboration avec Michaël Nichols, par Jacqueline Portet
p. 76	Des frères et des sœurs. Les liens complexes de la fraternité De Sylvie Angel, par Jacqueline Portet
p. 77	L'idole et l'abject Du Dr Jean Maisondieu, par Jean-Jacques Beugnief
p. 78	Stratégies de la psychothérapie De Jay Haley, par Serge Escots
p. 80	De l'inceste De Françoise Héritier, par Jacqueline Portet
p. 81	Accompagnement social et insertion De Copas, par Jean-Jacques Beugnief

Avertissement - La rédaction n'est pas responsable des textes, illustrations, photos et dessins publiés, ni des opinions émises dans le journal, qui n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs. Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. Les documents adressés à la rédaction, que les auteurs s'engagent à ne pas proposer simultanément à une autre revue sans son accord écrit, ne sont pas rendus. Leur envoi implique l'accord de l'auteur ou des auteurs pour leur publication. La rédaction reste libre d'accepter, d'amender ou de refuser les manuscrits qui lui

sont proposés. Ils sont la propriété exclusive de « Résonances », qui se réserve tous droits de reproduction et de traduction dans le monde entier. Les articles non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « extrait de Résonances » en précisant le volume, le numéro, la date et l'adresse de la revue. La reproduction des photographies et dessins doit faire l'objet d'une demande écrite auprès de l'administration de la revue. Les publicités insérées le sont sous la responsabilité des annonceurs.

« Notre patient n'est pas l'individu, mais la relation »

Lors d'un récent séjour aux Etats-Unis, notre collaboratrice Laurence Fanjoux-Cohen a réalisé ce court entretien avec Paul Watzlawick. Ce texte complète utilement l'interview qu'il avait accordée à Mony Elkaïm et qui avait été publiée dans notre premier numéro de Résonances .

Entretien avec Paul Watzlawick par Laurence Fanjoux-Cohen



*Laurence Fanjoux-Cohen :
Monsieur Watzlawick, comment a commencé la recherche en thérapie familiale à Palo Alto ?*

Paul Watzlawick : La recherche en thérapie familiale à Palo Alto a commencé avant la fondation de notre institut par Don Jackson. En 1952, grâce à une bourse de la fondation Rockefeller, Gregory Bateson a obtenu des bureaux dans le « Veteran Administration Hospital ». Cet hôpital de l'armée américaine étant presque exclusivement psychiatrique, c'est donc par pur hasard que Bateson s'est trouvé en contact avec des malades mentaux. Etant anthropologue, son approche de la pathologie mentale était complètement différente de l'approche traditionnelle des psychiatres. Il ne se demandait pas : « Comment puis-je expliquer ce cas individuel à partir des bases théoriques que j'ai apprises ? » Au contraire, il abordait les sujets de son étude avec un minimum d'idées préconçues et cherchait dans quel système d'interactions humaines leurs comportements pouvaient s'inscrire. Lorsqu'il a commencé à travailler avec des cas psychiatriques et à amener des entretiens avec des familles de malades mentaux, il a engagé Don Jackson, qui était psychiatre. En 1959, Don Jackson a fondé le MRI. On a commencé à étudier l'interaction. On n'a pas cherché à connaître les éléments du passé du patient pour comprendre son comportement dans le présent.

L.F.C. : Comment expliquez-vous l'évolution de la thérapie systémique de ses débuts jusqu'à maintenant et les différences qui peuvent exister entre les différentes approches, comme thérapie stratégique et thérapie narrative par exemple ?

P.W. : Les termes ne sont pas les mêmes mais on peut dire que les différences ne sont pas très

importantes. Selon moi, les multiples approches sont toujours basées sur l'interaction et sur des considérations cybernétiques. On ne pense plus en termes de causalité linéaire et unidirectionnelle. On ne pense plus qu'il faut nécessairement comprendre le passé du patient pour comprendre son comportement dans le présent. Sauf bien sûr dans l'approche psychiatrique traditionnelle.

L.F.C. : Quel est votre sentiment sur les thérapies familiales actuelles ?

P.W. : Vous savez, aux États-Unis, il y a tellement d'écoles qu'il est impossible pour moi de vous donner des explications ou des définitions claires entre l'une ou l'autre. Je peux seulement dire qu'il y a toujours cette idée de l'interaction et c'est cela qui me semble le plus important. Le « patient » est la relation entre deux ou plusieurs personnes. Ce sont la nature de la relation et les complications qui existent dans cette relation qui importent. Le concept de l'interaction est le dénominateur commun entre toutes les écoles. Peut-être certains collègues ne sont-ils pas d'accord avec cela. Ainsi, et malheureusement, aujourd'hui, on tente de redécouvrir l'individu. Comme si la thérapie systémique avait négligé ou nié le concept de la personnalité et de l'individu. C'est un peu étrange.

L.F.C. : Quels sont les points les plus importants dans le développement de vos idées ?

P.W. : Comme je l'ai dit plus haut c'est le fait que nous ayons commencé à considérer le patient comme la relation entre les personnes. Le patient, c'est le système et pas seulement une part du système. Cela est pour moi le point le plus important. Par ailleurs, le constructivisme m'intéresse beaucoup.

Vous savez que les critères de normalité ou de pathologie d'une personne sont basés traditionnellement sur le degré d'adaptation de cette personne à la réalité.

Cela présuppose que nous savons ce qu'est la réalité. Et que les personnes folles ne le savent pas ! Plusieurs théoriciens, dont je fais partie, contestent complètement cette idée et pensent que la réalité est quelque chose que nous construisons. Par exemple, si nous voyons quelque chose et si nous avons des yeux normaux, nous avons vu la même chose.

Notre perception est la même. Mais la valeur, la signification que nous attribuons à cette chose perçue peut être complètement différente.

Ainsi, un petit enfant peut voir un feu rouge. Mais il ne sait pas que cela s'appelle un feu rouge et il ne sait pas que dans certaines circonstances environnementales l'apparition d'un feu rouge veut dire qu'il ne faut pas traverser la rue. Ça, ce sont des attributions que nous donnons aux choses. Et, pour moi, cela est très important. L'idée que l'on travaille avec une réalité réelle dont les personnes normales sont tout à fait conscientes et pas les patients est complètement dépassée. Même dans la physique théorique, qui serait la science la plus objective aujourd'hui, on sait qu'il est faux de croire que la théorie se base sur l'observation. Selon Einstein, c'est bien le contraire : c'est la théorie qui détermine ce que nous pouvons observer. Lorsque je travaille comme thérapeute, je cherche à comprendre dans quelle réalité vit cette personne-là et j'essaie de changer l'attribution du sens, de la signification au monde du patient par une construction du monde moins douloureuse.

Selon le constructivisme radical, nous n'arriverons jamais à connaître la réalité réelle. Comme l'a dit Ernst von Glasersfeld – qui est un autre représentant du constructivisme radical : « De la réalité réelle, nous pouvons seulement savoir ce qu'elle n'est pas. C'est seulement dans la rupture, l'« interruption » de notre construction, que nous nous rendons compte que la réalité n'est pas ainsi. » Cela ne veut pas dire que nous savons comment elle est réellement.

L.F.C. : Selon vous, quelle direction va prendre la thérapie familiale ?

P.W. : C'est très difficile à prédire. Je crois que, dans cinq à dix ans, on aura élaboré des techniques beaucoup plus efficaces que celles que nous utilisons actuellement. Nous ne croyons pas avoir découvert la thérapie ultime. Le constructivisme se considère lui-même comme une construction et pas comme la vérité éternelle. Dans les autres sciences aussi, on pense que la tâche des sciences n'est plus la découverte de la réalité mais seulement l'élaboration des techniques utiles pour un certain but.

L.F.C. : Que souhaiteriez-vous souligner auprès de nos lecteurs pour terminer cet entretien ?

P.W. : Je l'ai déjà dit. Pour moi, le patient, ce n'est pas un individu, c'est une relation. En France, les biologistes français parlent de la qualité émergente. Prenons l'eau. L'eau se compose de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène. Si vous étudiez les deux éléments séparément, vous n'arriverez jamais à la compréhension de ce qu'est l'eau. L'eau est plus que la simple somme de deux éléments. C'est ce qui compte pour moi.

L.F.C. : Merci Monsieur Watzlawick.

Premiers contacts de Bateson avec l'anthropologie

Robert Pauzé

Les premiers contacts de Bateson avec l'anthropologie lui permettent de réaliser que cette science est embryonnaire. Par exemple, il souligne que, dans le cadre de sa formation universitaire, il a appris principalement à mesurer des crânes, à appliquer certaines techniques d'interview, à utiliser des éléments de phonétique et à établir des généalogies. Il faut souligner que, à l'origine, l'anthropologie anglaise a été influencée par deux écoles de pensée (les évolutionnistes et les diffusionnistes) axées principalement sur l'étude généalogique des sociétés, ces deux écoles s'inscrivant dans la perspective de la théorie de l'évolution de Darwin. En 1920, Malinowski et Radcliffe-Brown, deux éminents anthropologues anglais, vont émettre certaines réserves à l'égard de ces deux écoles de pensée. Ils proposent plutôt d'étudier les structures des diverses sociétés ou cultures de manière synchronique et ahistorique. Cette manière de procéder s'avère, à leur avis, plus scientifique. Par exemple, les méthodes proposées par Radcliffe-Brown¹ pour étudier les phénomènes sociaux sont essentiellement analogues à celles utilisées en physique et en biologie. Ainsi, il compare l'organisation des groupes humains à celle de la structure d'un organisme vivant. Il postule également que les différentes parties de l'unité sociale interagissent entre elles dans le but de maintenir une certaine cohésion. Qui plus est,

« **Grégory Bateson, itinéraire d'un chercheur** »

L'œuvre multidisciplinaire de l'anthropologue Gregory Bateson (1904-1980) joue un rôle fondateur dans le développement des réflexions éco-systémiques, nées en particulier des applications de la pensée cybernétique aux sciences humaines. Nous lui devons les bases théoriques principales de l'étude des systèmes familiaux ainsi que la croissance des psychothérapies tant dans les domaines des familles et des couples que dans les institutions psychiatriques et d'aide sociale.

Mais la lecture des écrits de Gregory Bateson se révèle difficile. Son style parfois hermétique, mais non dénué d'humour, et sa manière originale de traiter des données aussi diverses que celles de la biologie, de l'apprentissage et de la communication ou de la créativité mentale peuvent décourager les lecteurs. C'est pourquoi Robert Pauzé a conçu cet ouvrage comme une carte pour explorer les travaux concrets et théoriques de Bateson. Ce soutien permet à un large public de chercheurs en sciences humaines, de soignants ou d'intervenants sociaux de s'aventurer avec moins d'appréhension dans ces écrits fondateurs. Ceux-ci témoignent d'une « manière de penser » qui s'est élaborée en une suite de niveaux logiques. Certes l'œuvre de Gregory Bateson a été mise à la disposition des lecteurs français, toutefois il devenait nécessaire de préparer et d'accompagner sa lecture.

Extrait de
« Gregory Bateson,
itinéraire d'un chercheur. »
Editions Erès.

1. Il est important de donner cet aperçu des méthodes proposées par Radcliffe-Brown car ce dernier est un ancien élève de A.C. Haddon, le mentor de Bateson en anthropologie. Bateson rencontrera Radcliffe-Brown en mars 1928 lors d'un séjour à Sydney alors qu'il réalise un travail de terrain en Nouvelle-Guinée. Ce dernier semble d'ailleurs avoir influencé les premiers travaux de Bateson chez les latmuls.

un phénomène social observable ne doit pas, selon lui, être attribuable à la nature des individus participant à l'interaction mais résulter de la structure sociale qui unit les individus entre eux. Radcliffe-Brown opte donc pour une approche structuraliste et fonctionnaliste. Selon son point de vue, la psychologie individuelle s'avère inopérante dans l'étude des phénomènes sociaux. En janvier 1927, seize mois environ après le début de ses études en anthropologie, Gregory Bateson part pour la Nouvelle-Guinée afin de réaliser son premier travail de terrain. Encouragé par A.C. Haddon, il va étudier les effets des contacts entre autochtones et blancs. Bateson signale qu'à cette époque il a, en quelque sorte, fui sa mère, car dans les mois qui ont suivi le décès de son père celle-ci était devenue particulièrement envahissante. Peu après son arrivée chez les Baining, Bateson commence à mesurer les crânes. Il est complètement décontenancé par la question d'un indigène qui lui demande pourquoi il fait cela. Même s'il partage leur vie quotidienne, il ne comprend pas ce qui s'y passe et ne sait pas du tout ce qu'il lui faut observer. En fait, Bateson est mal préparé à faire du travail de terrain. D'ailleurs, dans son épilogue de *La cérémonie du Naven*, Bateson écrit : « Lorsque j'étais sur le terrain, je n'avais aucun intérêt directeur... Je ne voyais vraiment pas de raison de chercher dans un domaine plutôt que dans un autre... Aussi, à part quelques techniques de routine telles que le relevé des généalogies ou de la terminologie de parenté, je me contentais en général de laisser mes informateurs passer d'un sujet à l'autre en toute liberté, ou bien je posais la première question qui me passait par la tête. A l'occasion, je ramenais mon informateur sur un sujet

de conversation abordé précédemment, mais il m'aurait été bien difficile de donner les raisons théoriques de l'attention particulière que je portais ainsi à certains sujets². » Ce manque de préparation au travail de terrain semble caractériser la majorité des jeunes anthropologues de l'époque. Margaret Mead, anthropologue américaine, écrit : « Dans notre formation, rien, en réalité, ne répondait à la question comment ? On se contentait de nous indiquer ce qu'il fallait chercher... Donner une bonne formation théorique aux étudiants puis les envoyer au loin, au milieu d'une population primitive, avec l'espoir qu'ils résoudre eux-mêmes tous les problèmes, tel était le système qu'on appliquait au début du siècle³. » La première expérience de terrain de Bateson s'avère extrêmement pénible pour lui. Il reste malgré tout huit mois chez les Baining et y réalise une étude de la vie quotidienne. Certaines de ses réflexions seront présentées dans un article qu'il publiera en 1935, ayant pour titre « Contact culturel et schismogénèse ».

En mars 1928, Bateson retourne à Sydney en Australie, sa mère et lui ayant prévu de s'y rencontrer en avril. Il profite de ce séjour pour rencontrer Radcliffe-Brown et discuter avec lui du travail de terrain. Cette rencontre est probablement facilitée du fait que ce dernier a aussi été l'élève de A.C. Haddon à Cambridge. A l'automne de cette même année, Bateson décide de s'installer chez les Sulka, une peuplade de la côte. Contrairement à ce qui se passait chez les Baining, les Sulka sont des informateurs très loquaces. Il est intrigué par cette culture : son organisation politique, son système de mariage, sa mythologie et même son art. Malgré tout, Bateson continue à se sentir ennuyé par son manque



Robert Pauzé est docteur en psychologie clinique (université de Montréal). Psychologue clinicien, pendant près de dix ans, dans un centre hospitalier universitaire pédiatrique de Montréal, il a travaillé, par la suite, comme consultant et formateur en approche systémique. Depuis 1988, il est professeur au département d'éducation spécialisée de l'université de Sherbrooke (Québec). Il est, entre autres, responsable d'enseignement relatif à l'approche systémique et à la thérapie familiale. Il est en lien avec le mouvement de thérapie familiale francophone.

d'habileté à décrire la vie de ces indigènes. Comble de malchance, il contracte la malaria. Evidemment, tout cela ne contribue en rien à diminuer le sentiment d'incompétence qu'il ressent à mener des recherches sur le terrain. L'année suivante, à la mi-février, Bateson fait une croisière pour visiter les îles Manus et Admiralty de même que la région de la rivière Sepik en Nouvelle-Guinée. Il espère également rencontrer Reo F. Fortune (psychologue néo-zélandais dirigé par Radcliffe-Brown) et son épouse, Margaret Mead (anthropologue

2. Gregory Bateson (1971), *La cérémonie du Naven*, Paris, Les éditions de Minuit, p. 263-264.

3. Margaret Mead (1977), *Du givre sur les ronces*, Paris, Seuil, p. 140 et 142.

américaine). Il les rate de peu mais découvre néanmoins les latmuls. Un mois plus tard, il vient s'installer auprès de cette peuplade et y séjourne pendant près d'un an. Au printemps 1930, Bateson, maintenant âgé de 26 ans, est de retour à Cambridge pour faire le compte rendu de ses recherches. Il met un an pour rédiger son mémoire, intitulé *Social Structure of the Iatmul People of the Sepik River*. Le deuxième voyage de Gregory Bateson en Nouvelle-Guinée s'amorce en janvier 1932. Sa mère réagit très mal à cette nouvelle et l'accuse d'insulter et d'ignorer ses origines familiales. Plusieurs mois de solitude et de découragement s'écoulent avant qu'il ne rencontre enfin Fortune et Mead. Bateson passe quelque temps avec eux. Ces nouveaux échanges ravivent son intérêt pour sa mission. En effet, Fortune et Mead lui apportent de nouveaux éléments de réflexion. Ils l'initient, entre autres, à l'étude de l'individu, aux questions de personnalité,

Lorsque l'on envisage une culture selon une perspective économique, structurale ou sociologique, il ne faut jamais oublier que ces catégories sont créées par l'observateur pour organiser les données qu'il recueille.

aux explications de la psychologie de la *Gestalt*, de la psychanalyse et des théories de l'apprentissage. Cette rencontre est déterminante pour Bateson. Dans *La cérémonie du Naven*, il écrit à ce sujet que la lecture du manuscrit de *Patterns of Culture* de Ruth Benedict, associée aux conversations qu'il a eues avec R.F. Fortune et Margaret Mead, l'ont mis sur la voie de ce qu'il voulait vraiment faire en anthropologie. Cette rencontre lui a également permis de développer une méthode de travail de terrain dont il avait besoin pour parfaire

ses recherches. C'est d'ailleurs à la suite de sa rencontre qu'il commencera à s'intéresser aux rapports entre le développement des individus et les caractéristiques de la culture dans laquelle ils évoluent ainsi qu'à la manière dont la culture façonne les rôles distincts des hommes et des femmes. Cette piste de recherche avait été proposée à Margaret Mead par l'anthropologue Franz Boas, son mentor, alors qu'elle était étudiante en anthropologie. Au cours de cette période, Bateson et Mead tombent amoureux l'un de l'autre. Au printemps de 1933, la situation conjugale entre Reo Fortune et Margaret Mead devenant insoutenable, Margaret rentre à New York et Reo en Angleterre. Ils divorcent en 1934. Cette même année, Margaret vient passer l'été en Irlande où Gregory passe ses vacances. Ils élaborent alors des plans pour faire une recherche en collaboration à Bali. Au printemps de 1935, Gregory se rend aux États-Unis pour retrouver Margaret. Ils profitent de l'occasion pour rencontrer Radcliffe-Brown et discuter avec lui des concepts de société, de culture et de caractère national. A son retour en Angleterre, Gregory publie un article intitulé « Contact culturel et schismogenèse ». Cet article a été écrit alors qu'il rédigeait sa thèse de maîtrise. Plusieurs éléments abordés dans ce texte se retrouvent également dans le livre qu'il publiera l'année suivante, intitulé *La cérémonie du Naven*.

Contact culturel et schismogenèse⁴

Cet article porte sur les contacts entre les cultures. Bateson commence par souligner combien il est important d'éviter le sophisme « du concret mal placé », mis en évidence par le logicien anglais Whitehead. Autrement dit, il insiste sur le fait que, lorsque l'on envisage une culture selon une perspective économique, structurale ou sociologique, il ne faut jamais oublier que ces catégories sont créées par l'observateur pour organiser les données qu'il recueille.

Il envisage ensuite trois scénarios pouvant se jouer lors d'un contact entre deux cultures différentes :

1. la fusion complète de celles-ci,
2. l'élimination de l'une d'elles ou des deux,
3. le maintien des deux dans le cadre d'un équilibre dynamique.

Il propose également certains paramètres pouvant servir à analyser ces différents scénarios. Cela l'amène à présenter un modèle conceptuel permettant de rendre compte des possibilités de différenciation des groupes. Bateson décrit d'abord deux types possibles de différenciation entre des groupes : la différenciation symétrique et la différenciation complémentaire. Dans le premier cas, les groupes d'individus partagent les mêmes aspirations et les mêmes modèles de comportement mais se différencient par la direction de ces modèles de comportement. Par exemple, la vantardise des uns mène à la vantardise des autres et vice-versa. Selon Bateson, si ce processus n'est pas contenu, il peut conduire à une rivalité de plus en plus grande et finalement à de l'hostilité et à l'effondrement de l'ensemble.

4. Vers une écologie de l'esprit (1977), vol 1, p. 77-87.

Dans le second cas, les aspirations et les comportements des membres des deux groupes sont fondamentalement différents. Par exemple, la soumission des uns constitue une réponse à la domination des autres et vice-versa. Ce processus peut également conduire à une accentuation des positions respectives et finalement à une hostilité mutuelle et, à nouveau, à l'effondrement de l'ensemble. Selon Bateson, « ces deux types de différenciation contiennent des éléments dynamiques tels que, si certains facteurs de freinage sont supprimés⁵ », la différenciation peut conduire à la scission, à la schismogénèse.

Bateson envisage également un troisième type de différenciation : la différenciation réciproque. Il s'agit en fait de la situation où les membres de deux groupes utilisent des réponses différentes, donc complémentaires, mais en alternance. Par exemple, à un moment donné, les membres du premier groupe apportent leur aide aux membres du second groupe et, à un autre moment, la relation s'inverse. Bien que chacune des séquences relationnelles soit ponctuellement complémentaire, dans l'ensemble, cette différenciation peut être considérée comme symétrique. Contrairement aux deux premiers types de différenciation, ce dernier type ne tend pas vers la schismogénèse.

En dernier lieu, Bateson présente certains facteurs susceptibles de freiner la schismogénèse dans les deux premiers types de différenciation. Les mécanismes de freinage qu'il propose sont les suivants :

1. l'adjonction de relations complémentaires dans une relation à prédominance symétrique ou inversement ;
2. le fait que dans une schismogénèse complémentaire, les membres de chaque groupe deviennent dépendants de la

- conduite complémentaire des autres. Par exemple, le groupe A vend un produit X nécessaire au groupe B et ce dernier vend un produit Y nécessaire au groupe A ;
3. la présence, dans la relation entre les groupes, d'éléments véritablement réciproques ;
4. l'entrée en scène d'un élément extérieur qui unit les deux groupes, par exemple l'identification d'un individu symbolique bouc-émissaire commun ;
5. le détournement de l'attention vers des circonstances extérieures.

Au cours de cette même année 1935, Bateson rédige sa thèse de maîtrise. Celle-ci porte sur l'analyse d'une cérémonie rituelle qu'il a observée chez les latmuls : la cérémonie du Naven. Sa thèse est publiée en 1936 alors qu'il mène un travail de terrain avec Margaret Mead chez les Balinais. Pour Bateson, bien que ce livre présente des détails concernant la vie et la culture des latmuls, il ne constitue « en fait qu'une étude de la nature de l'explication..., une tentative de synthèse, une étude des manières dont les données peuvent être structurées dans un ensemble⁶ ».

La cérémonie du Naven⁷

Dans ce livre, Bateson analyse diverses facettes de la culture des latmuls de Nouvelle-Guinée à partir d'une conduite cérémonielle, « la cérémonie du Naven ». Il tente, en fait, de montrer les liens entre ce rituel de travestissement, d'une part, et la structure et le fonctionnement même de cette culture, d'autre part. Bien que ce livre ait pour toile de fond la cérémonie

du Naven, son but n'est pas de suggérer une théorie du travestissement iatmul, mais de proposer des méthodes d'analyse de problèmes anthropologiques.

Description sommaire de cette cérémonie

La cérémonie du Naven sert à souligner le fait qu'un enfant de sœur (laua), le plus souvent un garçon, vient d'accomplir, généralement pour la première fois de sa vie, un acte typique de la culture iatmul.

Pour l'événement, un oncle maternel de l'enfant (wau) revêt des haillons de femme, tels que leurs plus sales vêtements de deuil, se coiffe d'un vieux chapeau et se barbouille le visage de cendres. Ainsi déguisé, il porte le nom de *nyame* (mère).

Cet oncle part alors à la recherche du *laua* en clopinant dans le village. Il est l'objet de la risée des enfants, qui se pressent autour de lui et le suivent. Parfois, le *wau* s'enquiert auprès des spectateurs de l'endroit où peut se trouver le *laua*. Celui-ci, dès qu'il se rend compte que son *wau* va se couvrir de honte, doit échapper au spectacle de sa dégradation en quittant le village ou en se cachant.

Si le *wau* réussit à trouver le *laua*, il lui faut s'abaisser encore davantage en frottant la fente de ses fesses sur toute la longueur de la jambe du *laua*. Le garçon devra alors se hâter d'amadouer son oncle en lui offrant des cadeaux de valeur, par exemple des objets fabriqués à partir de coquillages. Si le *wau* ne réussit pas à rencontrer son *laua*, cette scène se termine et un échange de cadeaux vient conclure la cérémonie quelque temps plus tard. Les femmes peuvent également participer à ce rituel de travestissement. Cependant, contrairement aux hommes, ces femmes (des sœurs, des sœurs de père, des femmes de frères aînés,

5. Loc. cit., p. 83.

6. *Vers une écologie de l'esprit* (1977), vol. 1, p. 166.

7. *La Cérémonie du Naven* (1971), Paris, Les éditions de Minuit.

des mères et des femmes de frères de mère) revêtent les plus élégants vêtements des hommes. De plus, elles peuvent emprunter à des parents, à leur mari, à leurs frères ou à leur père, de beaux chapeaux de plumes et des ornements. Elles peuvent aussi se peindre le visage en blanc et porter à la main un bâton à chaux en dents de scie, dont les glands indiquent le nombre d'hommes tués par le possesseur. Ces costumes font généralement l'envie des hommes. La conduite des femmes à l'égard du *laua* diffère de la conduite du *wau*. Par exemple, le comportement caractéristique des femmes des frères aînés du père du garçon qui a accompli l'exploit consiste à battre l'enfant au moment de célébrer son exploit.

Les occasions de célébration du Naven

La cérémonie du Naven permet de souligner une variété d'exploits : la première fois qu'un garçon tue un ennemi, un étranger ou une victime achetée ou qu'il exécute un acte culturel mineur – tel que tuer un animal, planter une plante, abattre un palmier, faire fonctionner un propulseur, manier une hache de pierre et affûter un harpon –, les changements de statut social et les événements – tels que le percage des oreilles ou du septum du nez, l'initiation, le mariage, etc. Les filles n'ont pas autant d'occasions que les garçons de célébrer le Naven ; la liste comprend la capture d'un poisson avec un hameçon et une ligne, la cueillette de papillons, le lavage du sagou, la cuisson des crêpes de sagou, la fabrication d'un piège à poisson et la grossesse.

Analyses de la cérémonie du Naven

Pour Bateson, le contraste entre les rituels de travestissement adoptés par les hommes et ceux adoptés par les femmes se révèle un indicateur important pour

comprendre la culture iatmul. Partant de ce constat, il se donne d'abord comme objectif d'analyser la cérémonie du Naven du point de vue structural et fonctionnel.

A. Analyse structurale

En premier lieu, Bateson montre les liens logiques entre ce rituel et la structure de cette société. Il décrit d'abord la dynamique générale des relations entre le *wau* et le *laua*, le père et le fils, le père et la mère et le frère et la sœur. Par la suite, il tente d'illustrer, par l'analyse de différents cas

Chez les iatmuls, on ne retrouve pas de chefferie mais plutôt une tendance continue à l'affirmation de soi-même.

de rituels de sorcellerie et de vengeance, la nature des liens qui unissent les parents entre eux. En se référant à ces différentes catégories de relations, il tente de montrer que la conduite du *wau* à l'égard du *laua*, lors de la cérémonie du Naven, reproduit soit la relation typique d'une mère avec son enfant, soit celle d'un homme avec le mari de sa sœur, soit celle d'un père avec son fils.

B. Analyse fonctionnelle

En second lieu, partant de l'observation que ce sont les oncles par alliance qui accomplissent le Naven, il émet l'hypothèse que cette cérémonie exprime et met en évidence le lien de parenté entre le *wau* et le *laua* et vise, de façon plus large, à renforcer les liens d'alliance. La nécessité de renforcer ces liens s'explique par le fait que « chez les iatmuls, les plus grands villages sont continuellement menacés de fission et on attribue toujours les fissions passées à des querelles qui ont divisé la communauté première. Plus encore, ces divisions, lorsqu'elles se produisent,

suivent invariablement les lignes des groupes patrilinéaires [...]. Ce modèle de scission montre à l'évidence que les liens patrilinéaires sont plus forts que les liens par alliance. Dans ces conditions, on voit que tout ce qui renforce les liens d'alliance est important et il est fondé d'avancer que les villages ne pourraient pas être aussi grands s'il n'y avait pas de cérémonies du Naven ou d'autres phénomènes analogues⁸ qui visent à resserrer les liens. Bateson reconnaît cependant que les analyses structurale et fonctionnelle de la cérémonie du Naven ne permettent pas d'expliquer le caractère exagéré et humoristique des bouffonneries du *wau* ou l'obligation, pour les hommes, de revêtir les pires habits féminins alors que la sœur du père revêt les plus beaux habits des hommes. Selon Bateson, la cérémonie du Naven mettrait également en scène les rôles et conduites caractéristiques des hommes et des femmes dans cette société.

C. Différenciation des rôles sexuels

Bateson souligne que la culture iatmul ne reconnaît aucune différenciation de rang ou de classe sauf celle qui sépare les sexes. Dans cette culture, les rôles sexuels sont, en effet, très différenciés. De façon générale, « les hommes s'occupent des activités spectaculaires, dramatiques et violentes dont le centre se situe dans la maison cérémonielle, tandis que les femmes sont chargées des activités de routine utiles et nécessaires, comme la recherche de nourriture, la cuisine et l'éducation des enfants, activités qui ont pour centre la maison d'habitation et les jardins⁹ ».

Conduites caractéristiques des hommes

Bateson observe que la nécessité du spectaculaire et de l'orgueil modèle l'ensemble de la culture

8. Loc. cit., p. 107-108.

9. Loc. cit., p. 133.

des hommes. « Tout homme digne de ce nom se pavane et vocifère, jouant la comédie afin de se convaincre et de convaincre les autres de la réalité d'un prestige qui, dans cette société, ne reçoit que peu de reconnaissance officielle¹⁰ ». Chez les latmuls, on ne retrouve pas de chefferie mais plutôt une tendance continue à l'affirmation de soi-même. La fierté et la pitrerie constituent de ce fait des conduites normales et respectables. Ainsi, « les hommes les plus importants et les plus influents auront librement recours soit à d'amères invectives, soit à la bouffonnerie quand ils seront sur le devant de la scène, réservant les conduites dignes pour les occasions où ils seront à l'arrière-plan¹¹ ».

Le comportement des hommes exprime toujours la valeur accordée à la fierté, à l'affirmation de soi, à la rudesse et à la parade spectaculaire.

« La tendance au cabotinage fait constamment tourner la rudesse en ironie, qui à son tour dégénère en bouffonnerie¹² ». En somme, l'un des traits principaux des hommes iatmul est leur tendance à la surenchère.

La schismogénèse entre les hommes et les femmes serait de type complémentaire, alors que la conduite de surenchère des hommes entre eux serait de type symétrique.

Conduites caractéristiques des femmes

Alors que les hommes occupent le milieu de la scène et interagissent entre eux comme si la vie était une grandiose représentation théâtrale, « les femmes se conduisent la plupart du temps comme si la vie n'était qu'une joyeuse routine de travail en commun, au sein de laquelle la recherche de nourriture et l'élevage des enfants seraient animés

par les activités spectaculaires et exaltantes des hommes¹³ ». Ainsi, les femmes passent la majeure partie de leur temps à faire des travaux domestiques et ces activités sont réalisées dans la discrétion et l'intimité. « Elles coopèrent volontiers et leurs réactions affectives ne sont pas inconséquentes et théâtrales, mais spontanées et naturelles.¹⁴ » Toutefois, en certaines occasions, elles peuvent faire preuve, semble-t-il, d'une conduite modelée sur celle des hommes et certaines d'entre elles sont admirées pour des traits de comportement généralement propres aux hommes.

D. Différenciation des rôles sexuels et schismogénèse

Bateson tente d'expliquer cette opposition dans les rôles sexuels par le processus de schismogénèse (voir précédemment). Selon lui, ce processus de différenciation dans les normes de comportement adoptées par les hommes et par les femmes résulterait d'interactions cumulatives entre ces deux groupes. « En fait, les hommes sont probablement d'autant plus exhibitionnistes que les femmes

les admirent. Réciproquement, on ne peut douter que le comportement spectaculaire soit un stimulant qui encourage chez les femmes la conduite complémentaire appropriée¹⁵. » Dans le même ordre d'idées, la conduite de vantardise des hommes entre eux mène progressivement à la surenchère. La schismogénèse entre les hommes et les femmes serait de type complémentaire, alors

que la conduite de surenchère des hommes entre eux serait de type symétrique.

Bateson fait également l'exercice d'éprouver cette hypothèse interactionniste explicative en l'appliquant à d'autres situations ne concernant pas la culture iatmul. Il applique le concept de schismogénèse à des situations occidentales, entre autres :

1. aux conflits conjugaux qui conduisent parfois à la rupture ;
2. à l'inadaptation progressive des individus névrotiques et prépsychotiques. Il montre comment les réactions des personnes de l'entourage peuvent contribuer à renforcer la pathologie psychiatrique d'un individu. Il suggère également aux psychiatres de s'intéresser non seulement à l'histoire de l'individu et de sa pathologie (point de vue diachronique), mais aussi aux relations que cet individu entretient avec son entourage (point de vue synchronique) ;
3. aux contacts entre différentes cultures, par exemple entre les Européens et les indigènes ;
4. au domaine politique, c'est-à-dire aux rivalités internationales et à la lutte des classes.

Poussant plus loin son analyse du processus schismogénétique, Bateson identifie certains facteurs pouvant contribuer soit à accélérer ce processus, soit à l'atténuer. Ainsi, les deux types de facteurs susceptibles, selon lui, de contribuer à accélérer ce processus sont :

1. la réaction radicale des personnes de l'entourage lorsqu'un individu transgresse une règle culturelle ;
2. la tendance d'un individu à croire que l'aboutissement de ce processus de différenciation sera tragique de toute façon. Par contre, les facteurs suivants peuvent faire contrepoids au processus de schismogénèse :
 1. la possibilité d'une alternance entre schismogénèse symétrique et complémentaire au cours

10. Loc. cit., p. 140.

11. Loc. cit., p. 135.

12. Loc. cit., p. 209.

13. Loc. cit., p. 160.

14. Loc. cit., p. 209.

15. Loc. cit., p. 190.

d'interactions entre deux groupes ou deux individus ;

2. la diversité des formes de relation dans un même registre. Par exemple, il se peut que la relation autorité-soumission entre deux individus se transforme en relation soignant-soigné à la suite d'une maladie ou d'un accident ;
3. un changement soudain dans une rivalité symétrique, par exemple, dans la culture iatmul, la transformation de la rudesse en bouffonnerie ;
4. l'entrée en scène d'un élément extérieur qui sert de trait d'union entre les personnes, tel que l'identification d'un bouc émissaire commun ;
5. les mécanismes de compensation à l'intérieur d'un groupe ou à l'intérieur de l'individu ;
6. une prise de conscience du processus schismogénétique conduisant les individus à réagir contre ;
7. le fait que, dans une schismogénèse complémentaire, les membres de chaque groupe deviennent dépendants de la conduite complémentaire de l'autre ;
8. les changements progressifs inverses dans la relation entre deux groupes concernés.

Par exemple, une hostilité entre deux groupes peut se développer à l'inverse en une estime mutuelle. Comme nous pouvons le constater, de nouveaux facteurs pouvant contribuer à accélérer ou à freiner le processus schismogénétique ont été ajoutés à la liste des facteurs identifiés par Bateson dans l'article présenté précédemment, soit les facteurs 2, 3, 6 et 8.

E. Cérémonie du Naven et rôles sexuels

A partir de ces différentes considérations, Bateson tente d'établir un lien entre la différenciation des rôles sexuels dans la société iatmul et le déroulement de la cérémonie du Naven. L'explication qu'il donne



Monneraud

se résume ainsi. « Lorsqu'un enfant accomplit quelque exploit notable, la joie des parents doit s'exprimer en public. Cette situation est étrangère aux actes normaux de la vie des deux sexes¹⁶. » En effet, les hommes, bien qu'ils soient habitués à parader et à jouer les fanfarons, savent très peu exprimer librement leur affectivité personnelle. A l'opposé, les femmes expriment plus facilement leur affectivité mais n'ont pas appris à assumer un rôle spectaculaire en public. D'une certaine façon, chacun doit compenser ses manques en cherchant en quelque sorte à imiter l'autre sexe. Progressivement, le travestissement serait donc devenu une norme culturelle dans cette société. Bateson interprète le fait que les *wau* portent les vêtements de deuil des veuves comme une expression caricaturale de l'aversion qu'ils éprouvent à l'égard des conduites caractéristiques

des femmes. En outre, la situation de deuil est celle où les conduites des hommes s'opposent le plus à celles des femmes. Inversement, les femmes, en se parant des plus beaux habits des hommes, peuvent se moquer de leurs conduites orgueilleuses tout en ayant une conduite ostentatoire appropriée pour la circonstance.

F. Cérémonie du Naven et schismogénèse

Comme il a été souligné précédemment, les plus grands villages sont continuellement menacés de scission et ces divisions suivent invariablement les lignes des groupes patrilineaires. De plus, il semble que, dans la société iatmul, le type de relation qui s'établit entre les beaux-frères soit symétrique. Enfin, il a été montré qu'une des fonctions sociologiques du Naven est de renforcer les liens d'alliance entre les lignées matrilineaire et patrilineaire.

16. Loc. cit., p. 212.

Partant de ces constats, Bateson émet l'hypothèse voulant que la relation complémentaire du *wau* à l'égard du *laua* au cours de la cérémonie du Naven « soit un cas de contrôle d'une schismogenèse symétrique par l'introduction de modèles complémentaires de comportement¹⁷».

La cérémonie du Naven aurait donc pour fonction d'assurer l'équilibre dans la dynamique relationnelle entre les lignées matrilineaire et patrilinéaire en atténuant le rapport symétrique entre ces deux clans.

G. Eidos culturel des *latmuls* et schismogenèse

Pour terminer, Bateson tente de montrer comment ce processus de schismogenèse ne concerne pas uniquement la différenciation des rôles mais également des aspects intellectuels de la personnalité des individus. Il introduit donc le terme *eidos* pour décrire la conduite intellectuelle normalisée des individus de cette société. Pour rendre compte de ce phénomène, Bateson décrit, entre autres, le développement des capacités de mémoire chez les hommes.

D'abord, il souligne que « les *latmuls* travaillent expressément à améliorer la mémoire des individus au moyen de techniques magiques. Aussitôt après la naissance, un garçon doit respirer la fumée d'un feu qui a été ensorcelé afin de devenir, en grandissant, érudit dans le domaine des noms totémiques de son clan¹⁸». Une fois devenus adultes, les hommes sont soumis à l'apprentissage de formules magiques dans le but d'améliorer leurs capacités mnémoniques. Ces capacités permettraient, en fait, de les différencier les uns des autres.

Bateson a remarqué, en effet, une propension chez les hommes à évoquer d'innombrables noms

totémiques et à exhiber un savoir ésotérique. Il a également observé que les spécialistes en la matière s'érigeaient constamment en maîtres officiels des cérémonies. Ces hommes avaient donc plus de prestige social que les autres. La différenciation entre les hommes s'établirait donc à partir de cette capacité mnémonique. Dans le dernier chapitre de son livre, Bateson aborde également d'autres dimensions de la vie intellectuelle des membres de cette culture.

Epilogue

Dans la dernière section de son livre, Bateson décrit la démarche intellectuelle qu'il a adoptée au cours de la préparation de ce livre. Il présente les différents points de vue qu'il a explorés pour analyser la cérémonie du Naven, soit les points de vue structural, affectif et sociologique. Il fait également l'observation que, même si cette analyse se voulait objective et basée sur des faits, il admet avoir commis l'erreur d'attribuer une qualité concrète à des phénomènes construits en confondant « la carte » et « le territoire »¹⁹.

... comprendre comment l'enfant apprend à devenir un membre de sa culture.

En dernier lieu, Bateson soutient que l'utilisation de ces différents points de vue, bien qu'elle ne puisse entraîner certaines distorsions et ne donner qu'une vue partielle des phénomènes étudiés, lui a permis néanmoins de simplifier son travail d'organisation et d'interprétation de ses données. Il estime également que l'utilisation de ces points de vue lui a permis de réfléchir sur un aspect de la culture à la fois au lieu de mélanger tous les niveaux.

Les Balinais

Bateson et Mead se marient à Singapour en 1935 alors qu'ils font route vers Bali. Ils ont alors respectivement 31 et 34 ans. En mars 1936, ils commencent leurs travaux sur le terrain. Ils consacrent les deux premiers mois à mettre au point leur technique de collecte de données et à préparer un film intitulé *Trance et Dance in Bali*. Ensuite, ils déménagent dans le village de Bajoeng Gede. Ils travailleront sans arrêt pendant près de deux ans, soit jusqu'en février 1938. Durant cette période, ils tentent de mettre au point une technique nouvelle de description et d'analyse du comportement non verbal. Ils prendront 25 000 clichés et 7 000 mètres de pellicule 16 mm. Au printemps 1938, le monde commence à pressentir sérieusement l'imminence d'une seconde guerre mondiale. Bateson et Mead quittent alors Bali pour retourner en Nouvelle-Guinée. Ils rentrent à New York au printemps 1939. Margaret est alors enceinte. En décembre 1939, elle donne naissance à une fille, Mary Catherine.

Au cours de cette période, le couple travaille sur les données recueillies à Bali. Plus précisément, Mead et Bateson cherchent à cerner le problème de l'incorporation de la culture chez l'individu, c'est-à-dire à comprendre comment l'enfant apprend à devenir un membre de sa culture. Cela les amènera à produire un livre, qui paraîtra en 1942 ; il s'intitule *Balinese Character: A photographic Analysis*. Ce livre peu commun comprend 759 photos. Dans cet ouvrage, les chercheurs émettent l'hypothèse que le caractère d'un individu est façonné par sa culture et notamment par les interactions cumulatives entre la mère et l'enfant. Pour expliquer ce processus de façonnement, Bateson propose

17. Loc. cit., p. 276.

18. Loc. cit., p. 230.

19. Lors de la réédition de *La cérémonie du Naven* en 1958, Bateson profitera de l'occasion pour proposer un nouvel épilogue. Voir plus loin.

alors une théorie de l'apprentissage par niveaux hiérarchiques, dont il élabore la première version dans un article publié en 1942 ayant pour titre « Planning social et concept d'apprentissage secondaire²⁰ ». Bateson introduit ce texte en présentant une idée de Margaret Mead qu'il reprendra très souvent dans des publications ultérieures : « Pour atteindre le but, on doit l'abandonner.²¹ » Autrement dit, « la valeur d'un acte planifié doit être recherchée dans l'acte lui-même, élément qui lui est implicite et simultané, et non pas séparé de lui, comme si l'acte devait tirer sa valeur d'une référence à un but à atteindre dans le futur²² ». Margaret Mead propose « de rechercher la direction et la valeur dans l'acte lui-même plutôt que dans les buts proposés²³ ». De plus, en recommandant d'arrêter de penser en termes de projets et d'évaluer les actes qu'on planifie en fonction de leur valeur immédiate et implicite, elle laisse également sous-entendre « qu'en élevant et en éduquant les enfants, il faut essayer de leur inculquer des habitudes secondaires de celles que nous avons acquises et que nous renforçons chaque jour en nous-mêmes, dans nos contacts avec la science, la politique, les journaux, etc.²⁴ ». Margaret Mead nous invite donc à naviguer dans des eaux inconnues en adoptant une habitude de pensée différente. Cependant, puisque nous ne pouvons pas savoir comment cette habitude se reliera aux autres, nous ne pouvons prévoir les bénéfices, les dangers et les pièges inhérents à ce voyage. Pour tenter de répondre à cette question, Bateson part du principe que les types d'habitudes dont il est question proviennent des processus d'apprentissage. Dans le cadre de cet article, Bateson propose donc une première version de sa théorie de l'apprentissage. Il commence d'abord par faire

la distinction entre l'apprentissage simple ou primaire (*proto-learning*) – par exemple, le fait d'apprendre des syllabes non reliées par le sens dans un contexte de laboratoire – et l'apprentissage secondaire (*deutero-learning*) – par exemple, le fait de devenir de plus en plus habile à apprendre des syllabes non reliées par le sens au fur et à mesure que nous agissons comme sujet dans ce type de situation de laboratoire. Autrement dit, Bateson montre qu'un sujet placé en situation d'apprentissage ne fait pas qu'apprendre à donner la bonne réponse, mais qu'il apprend simultanément à faire face à des situations similaires d'apprentissage. Le sujet fait donc l'acquisition d'habitudes aperceptives.

Bateson montre qu'un sujet placé en situation d'apprentissage ne fait pas qu'apprendre à donner la bonne réponse, mais qu'il apprend simultanément à faire face à des situations similaires d'apprentissage.

Dans un deuxième temps, s'inspirant de Hilgard et Marquis (1940), Bateson propose une classification des différents contextes d'apprentissage expérimental dans le laboratoire. Il en définit quatre types :

1. les contextes pavloviens classiques (la réponse conditionnée) ;
2. les contextes instrumentaux de récompense ou de fuite (la bonne réponse est suivie d'une récompense) ;
3. les contextes instrumentaux d'évitement (l'apprentissage d'une réponse dans le but d'éviter une punition) ;
4. les contextes d'apprentissage sériel et routinier (le fait de donner toujours la même réponse à un stimulus donné).

Bateson tente par la suite de montrer comment certaines de ces habitudes aperceptives se développent dans différentes cultures humaines. Par exemple, il estime que les Trobriandais ont des habitudes de pensée de type semi-pavlovien, c'est-à-dire qu'ils « ont décidé que la salivation est un instrument pour obtenir la boulette de viande²⁵ ». Concrètement, les gens de cette culture ont tendance à penser que « si l'on agit comme si la chose avait certaines propriétés, elle sera effectivement transformée selon l'idée qu'on se fait d'elle²⁶ ». D'un autre côté, les Balinais auraient, selon lui, des habitudes de pensée dérivées des contextes d'évitement instrumental. En effet, « en trouvant le monde dangereux, les Balinais visent, à travers le comportement routinier de rituel et de courtoisie, dont ils ne se départissent jamais, à conjurer le risque toujours présent d'un faux pas²⁷ ». En terminant, Bateson estime que, pour atteindre les habitudes de pensée préconisées par Margaret Mead, il faut créer des contextes d'apprentissage caractérisés par une habitude de « séquences répétitives soutenues par l'anticipation d'une récompense toujours imminente et indéterminée²⁸ ». Dans le cadre de leur étude sur la relation mère-enfant dans la société balinaise, Bateson et Mead font également un rapprochement entre le caractère des Balinais et la personnalité schizoïde dans notre culture. Cette idée sera reprise dans un article que Bateson publiera avec Jackson, Haley et Weakland en 1956 intitulé « Vers une théorie de la schizophrénie ». Dans cet article, la relation entre l'enfant et sa mère lors de l'élaboration de la théorie du double lien apparaît comme facteur étiologique de la schizophrénie. En avril 1941, Béatrice Bateson

20. *Vers une écologie de l'esprit* (1977), vol. 1, p. 193-208.

21. Loc. cit., p. 193.

22. Loc. cit., p. 194.

23. Loc. cit., p. 196.

24. Loc. cit., p. 198.

25. Loc. cit., p. 206.

26. Loc. cit., p. 206.

27. Loc. cit., p. 207.

28. Loc. cit., p. 208.

29. En 1963, Bateson va reformuler sa théorie sur les catégories de l'apprentissage dans un article intitulé « Les catégories de l'apprentissage et de la communication ».

meurt. Depuis le décès de son mari, elle vivait dans une grande solitude. Comme la guerre rend difficile les voyages outre-mer, Gregory n'assiste pas aux funérailles de sa mère. Lors de ses travaux sur le terrain avec Margaret Mead à Bali, Bateson constate que, contrairement à l'ethos de la culture des latmuls, caractérisé par les relations schismogénétiques (complémentaires et symétriques), l'ethos des Balinais se caractérise plutôt par des relations stables. Bateson invente alors le terme de zygogenèse³⁰ pour définir ce processus où l'aboutissement n'est pas un point de rupture, mais un équilibre harmonieux. Comment une pareille différence peut-elle s'expliquer ? Pour répondre à cette interrogation, Bateson tente, dans un article qui paraîtra en 1949, de décrire de façon schématique le processus de la formation du caractère balinais et la structure qui en résulte. Cet article s'intitule « Bali : le système de valeurs d'un état stable ».

Bali : le système de valeurs d'un état stable³¹

Dans cet article, Bateson montre d'abord comment, dans la relation entre adulte et enfant, l'adulte se comporte de manière à diminuer la tendance de l'enfant à un comportement compétitif ou de rivalité. L'exemple donné est celui de la mère qui stimule sexuellement son enfant en jouant avec son pénis.

Quand celui-ci, « approchant une sorte d'orgasme, se jette au cou de sa mère, celle-ci se détourne³² ». L'enfant apprend ainsi à inhiber ses réponses affectives. Bateson note par la suite que la musique, le théâtre et les autres formes de l'art balinais se caractérisent également par un manque de point culminant.

La culture balinaise a aussi ses règles de gestion des querelles. Par exemple, Bateson raconte



Monnereaud

que, lorsque deux hommes ont un différend, ils se « rendront à titre officiel au bureau du représentant local du rajah, où ils consigneront leur dispute en convenant que celui des deux qui adressera la parole à l'autre devra payer une amende ou faire une offrande aux dieux³³ ». Il rapporte également que la guerre contient de nombreux éléments d'évitement mutuel. En outre, « les techniques formelles d'influence sociale, comme l'art oratoire, sont presque totalement absentes de la culture balinaise ; demander à un individu de soutenir son attention ou exercer une influence émotionnelle sur un groupe, est considéré à Bali comme de mauvais goût³⁴ ». Enfin, il est noté que « les principales structures hiérarchiques de la société sont rigides et qu'il n'existe aucun contexte dans lequel il serait pensable qu'un individu puisse rivaliser avec un autre, pour occuper une meilleure position dans un de ces systèmes³⁵ ». Après avoir cherché

à comprendre pourquoi la société balinaise n'est pas schismogénétique, Bateson tente d'expliquer la dynamique positive de cette société. Son analyse porte sur les observations suivantes :

1. Cette société se caractérise par une économie d'abondance et de non-pénurie et les Balinais « passent une partie considérable de leur temps à se consacrer à des activités absolument non productives, de nature artistique ou religieuse, au cours desquelles la nourriture et les richesses sont dépensées en pure perte³⁶ ».

2. D'un côté, la prudence marque les transactions économiques dans les petites affaires. D'un autre côté, lors des cérémonies, une sorte de prodigalité folle contrebalance cette prudence. En fait, les Balinais n'ont pas tendance à faire fructifier leurs richesses et leurs biens. Ils économisent jusqu'à ce qu'ils en aient assez pour dépenser largement.

30. Margaret Mead (1977), *Du givre sur les ronces : autobiographie*, Paris, Seuil, p. 230.

31. *Vers une écologie de l'esprit* (1977), vol. 1, p. 120-139.

32. Loc. cit., p. 125.

33. Loc. cit., p. 126.

34. Loc. cit., p. 126.

35. Loc. cit., p. 127.

36. Loc. cit., p. 128.

3. Lors d'une rencontre entre deux individus ne se connaissant pas, ceux-ci commencent d'abord par s'enquérir de la place qu'occupe l'autre dans la hiérarchie de la caste.

Cette information leur permet de savoir quelles formes linguistiques utiliser l'un envers l'autre.

4. Les activités ne sont pas orientées vers un but, mais ont une valeur en soi. Par exemple, l'artiste n'agit pas dans le but d'obtenir une rétribution. Il est motivé par la satisfaction immédiate et immanente liée à l'accomplissement de l'activité.

5. L'individu trouve un plaisir évident à s'affairer avec zèle au milieu d'une grande foule et, réciproquement, il souffrirait beaucoup de ne plus être reconnu comme membre du groupe.

6. L'unité entre les habitants du village prime. Tous participent au conseil du village et la hiérarchie englobe tous les citoyens à part entière.

7. Les conduites, qu'elles soient culturellement correctes, permises ou non permises, ne sont pas sanctionnées par une entité sociologique propre, telle qu'un chef, mais sont régies par l'ordre et par la structure naturelle de l'univers.

8. Enfin, le maintien de l'équilibre social semble une préoccupation de première importance dans cette culture.

En somme, l'équilibre de cette société serait assuré par des mouvements continuels en « se fixant sans cesse des tâches cérémonielles et artistiques qui ne sont pas déterminées ni économiquement ni compétitivement. Cet état stable est donc maintenu par un changement continu et non progressif³⁷ ».

Les nations modernes

Pendant les années de guerre, Bateson entreprend plusieurs petits projets à portée politique. A titre d'exemple, il travaille sur la pertinence du concept de caractère national appliqué aux nations modernes. Les résultats de ce travail sont publiés, en 1941, dans l'article intitulé « Moral des nations et caractère national ».

Moral des nations et caractère national³⁸

Après avoir soulevé un certain nombre d'objections formulées par les chercheurs au sujet du concept de « caractère national », Bateson propose d'aborder ce problème en étudiant les régularités observables entre un individu et une communauté. Son argument principal repose sur le fait que ces deux entités fonctionnent comme des entités organisées, dont les parties sont « en rapport de modification et d'interaction mutuelles³⁹ ».

Ainsi, « au lieu de désespérer devant le fait que les nations sont profondément différenciées⁴⁰ », Bateson propose de décrire le caractère commun des individus dans une communauté non plus par l'utilisation d'adjectifs uniques mais à l'aide d'adjectifs bipolaires. Par exemple, au lieu de qualifier les Allemands de soumis ou les Anglais de réservés, il est préférable, selon lui, d'utiliser des expressions comme « dominateurs-soumis ».

Il propose donc d'utiliser non pas un continuum classique de type domination et soumission pour décrire la différenciation des caractères dans une communauté, mais plutôt un continuum d'un autre type, comme « le degré d'intérêt pour, ou l'orientation vers, la domination-soumission⁴¹ ».

Bateson fait ensuite remarquer que les caractéristiques bipolaires (domination-soumission, assistance-dépendance, exhibitionnisme-voyeurisme) se retrouvent chez toutes les nations.

Pour que cette méthode devienne utile pour différencier une culture occidentale d'une autre, il faut donc chercher à augmenter sa capacité discriminatoire.

Pour ce faire, il propose, en premier lieu, de complexifier les différenciations bipolaires simples en introduisant l'idée de « la formation de système ternaire⁴² ».

Pour illustrer son propos, il parle du fait que la relation parents-enfants, dans la culture anglaise, inclut souvent la nurse, et il décrit comment celle-ci s'intercale dans cette relation. Il n'explique cependant pas comment cette analogie trouve son pendant dans son modèle de l'adjectif bipolaire pour décrire les individus d'une communauté. En second lieu, il propose d'introduire non seulement des modèles complémentaires contrastants pour décrire les individus dans une communauté mais aussi des modèles compétitifs symétriques. En troisième lieu, il montre comment les adjectifs bipolaires peuvent se combiner entre eux. Par exemple, dans un environnement culturel donné, A peut se montrer dominateur et exhibitionniste et B soumis et spectateur, alors que, dans un autre contexte culturel, X peut se montrer dominateur et spectateur alors que Y est soumis et exhibitionniste.

Deux exemples de relation servent à illustrer son propos. La relation entre le parti nazi et le peuple allemand peut, selon lui, être représentée comme suit :

PARTI
 – Domination
 – Exhibitionniste
 PEUPLE
 – Soumission
 – Voyeurisme

37. Loc. cit., p. 137.

38. *Vers une écologie de l'esprit* (1977), vol. 1, p. 103-119.

39. Loc. cit., p. 105.

40. Loc. cit., p. 109.

41. Loc. cit., p. 109.

42. Loc. cit., p. 110.

Cette combinaison des adjectifs bipolaires pour décrire les individus d'une communauté peut également servir à comparer la relation parents-enfants chez les Anglais et les Américains.

Selon Bateson, la relation parents-enfants chez les Anglais peut être représentée comme suit :

PARENTS

- Domination
- Assistance
- Exhibitionnisme

ENFANTS

- Soumission
- Dépendance
- Voyeurisme

alors que la relation parents-enfants chez les Américains peut se représenter comme suit :

PARENTS

- Domination légère
- Assistance
- Voyeurisme

ENFANTS

- Soumission légère
- Dépendance
- Exhibitionnisme

En terminant, Bateson montre comment ces différences dans les rapports parents-enfants « peuvent même jouer un rôle de première importance dans la mécanique des relations internationales⁴³ ». Selon lui, l'arrogance de l'Anglais reflète la combinaison de la domination et de l'exhibitionnisme alors que la vantardise de l'Américain « provient d'une étrange association suivant laquelle toute exhibition d'autonomie et d'indépendance s'oppose à une dépendance excessive. Un Américain, quand il se vante de quelque chose, c'est pour qu'on approuve l'indépendance qu'il affirme⁴⁴. »

Partant de ces différentes considérations théoriques, Bateson en arrive à formuler un certain nombre de recommandations pour « renforcer le moral des Américains durant la guerre :

1. considérer nos divers ennemis comme une entité hostile unique ;
2. puisque les Américains et les Anglais réagissent très



Monnereaud

énergiquement à des stimuli symétriques, il ne serait pas sage de notre part de minimiser les désastres de la guerre ;

3. un certain bouillonnement de l'appréciation de soi est à la fois normal et sain chez les Américains. Conséquemment, toute tentative de rassurer les Américains, en minimisant la force de l'ennemi, doit être évitée ; il est en revanche bon de se flatter des succès réels ;

4. élaborer un traité de paix tel que les Américains et les Anglais soient prêts à combattre pour parvenir à le réaliser. De plus, ce traité doit mettre l'accent sur les meilleurs traits de nos ennemis, plutôt que sur les pires afin de ne pas brouiller les cartes au moment du règlement final⁴⁵. »

Au cours de cette même année de 1941 paraît un autre article de Bateson, intitulé « Comment penser sur un matériel ethnologique : quelques expériences ». Dans le cadre de cet article, Bateson présente de façon plus explicite sa manière de penser sur des données.

Bien que cet article ait été écrit en 1941, il permet cependant de comprendre la méthode qu'il utilisera tout au long de sa vie pour réfléchir sur des sujets aussi variés que l'anthropologie, la communication humaine et animale, la psychiatrie, l'écologie, les théories de l'évolution, etc.

Comment penser sur un matériel ethnologique : quelques expériences⁴⁶

Dans le cadre de cet exposé donné le 28 avril 1940 à l'occasion de la Septième conférence sur les méthodes en philosophie et en science, Bateson tente principalement de montrer comment les façons de penser en biologie, en chimie et en physique peuvent s'appliquer à d'autres champs d'observation. Par exemple, il montre comment les idées développées par son père sur « le problème de la symétrie animale, de la segmentation, de la répétition sérielle des segments et des modèles, etc. » ont pu lui être utiles pour comprendre des phénomènes culturels observés chez les latmuls⁴⁷.

La validité de cette stratégie repose, selon lui, sur l'idée « que les types d'opération mentale utiles pour étudier un certain domaine le sont aussi pour en étudier un autre⁴⁸ » et sur sa « croyance dans l'unité prédominante des phénomènes du monde⁴⁹ ». Bateson explique que l'utilisation de cette stratégie a favorisé chez lui une double disposition d'esprit : donner libre cours à ses intuitions « sauvages » et confronter par la suite ces intuitions à la réalité

43. Loc. cit., p. 116.

44. Loc. cit., p. 117.

45. Loc. cit., p. 118-119.

46. *Vers une écologie de l'esprit* (1977), vol. I, p. 88-102.

47. Loc. cit., p. 89.

48. Loc. cit., p. 89.

49. Loc. cit., p. 89.

des faits observés. Bateson illustre cette démarche intellectuelle dans l'analyse qu'il propose de l'absence d'autorité et de l'utilisation de sanctions latérales qui servent à contrôler les conduites des individus dans la culture iatmul. Il établit l'analogie suivante : les différences observées entre cette culture et la nôtre se comparent aux différences entre les animaux à symétrie radiale (méduse, anémone de mer, etc.) et les animaux à segmentation transversale (vers de terre, homards, êtres humains, etc.). Dans le premier cas, les segments qui s'organisent autour du centre se ressemblent généralement et la relation entre ces segments est symétrique ; dans le second cas, les segments sont successifs, différents, et entretiennent entre eux des relations asymétriques.

Bateson affirme que ses connaissances dans le domaine des sciences naturelles l'ont grandement aidé à envisager autrement ces différences culturelles. Il termine cette analyse en mettant cependant en garde son auditoire face au danger de confondre « carte » et « territoire », c'est-à-dire de croire que nos modèles conceptuels correspondent à la réalité des faits observés.

En conclusion, Bateson suggère deux voies susceptibles, selon lui, d'accélérer le progrès en science : « La première est d'habituer les savants à rechercher, parmi les sciences plus anciennes, des analogies sauvages avec leur propre matériel, en sorte que ce soient leurs propres intuitions hasardeuses qui les conduisent à des formulations rigoureuses relatives à leurs domaines.

La deuxième voie serait de leur apprendre à faire des nœuds à leurs mouchoirs chaque fois qu'ils laissent quelque chose d'informulé, c'est-à-dire leur apprendre à consentir à laisser cela tel quel... en marquant

d'un signe d'avertissement la terminologie qu'ils utilisent ; de telle sorte que ces termes puissent se dresser... comme des panneaux indicateurs où l'on puisse lire : INEXPLORÉ AU-DELÀ DE CE POINT⁵⁰. » Les principales idées développées par Bateson au cours de ces années sont les suivantes. Il commence d'abord par identifier trois types de différenciation possibles entre des groupes culturels différents : les différenciations symétrique, complémentaire et réciproque. Il propose par la suite certains mécanismes régulateurs permettant d'éviter le schisme lorsque deux groupes culturels établissent entre eux des relations symétrique ou complémentaire (« Contact culturel et schismogénèse », 1935). Dans son livre intitulé *La cérémonie du Naven* (1936), Bateson développe de nouveau cette idée de différenciation entre sous-

la personnalité de ses membres (« Moral des nations et caractère national », 1941 ; « Bali, le système de valeurs d'un état stable », 1949). Au-delà des observations qu'il a pu réaliser chez les iatmuls et les Balinais et des hypothèses qu'il a pu formuler sur le fonctionnement de ces sociétés, il semble que les premières recherches entreprises par Bateson dans le domaine de l'anthropologie lui ont surtout permis de développer certains outils pour penser et d'acquiescer une « manière singulière de penser » qu'il aura tendance à développer dans ses travaux ultérieurs. Ainsi, de façon caractéristique, Bateson aura généralement tendance à sélectionner un petit nombre de faits à partir desquels il tente de dégager certains principes organisateurs, certaines lois générales. Une des stratégies d'analyse qu'il privilégie est l'abduction. Cette stratégie consiste à « décrire une chose ou un événement [...]

Bateson affirme que ses connaissances dans le domaine des sciences naturelles l'ont grandement aidé à envisager autrement ces différences culturelles.

groupes culturels et propose de nouveaux mécanismes régulateurs pouvant faire contrepoids au processus schimogénétique. Dans ce même livre, il entreprend de décrire le processus circulaire de façonnement des rôles sexuels dans une collectivité. Dans le texte suivant (« Planning social et concept d'apprentissage secondaire », 1942), Bateson propose une classification des contextes d'apprentissage caractérisant différents groupes culturels qui contribuent à façonner les traits psychologiques dominants de ces groupes. Bateson porte par la suite son attention sur l'influence de la relation parents-enfants caractéristique de chaque culture sur le façonnement de

puis à chercher autour de soi d'autres cas qui seraient soumis aux mêmes règles que celles que notre description a élaborées⁵¹ ». En privilégiant un raisonnement abductif (par analogie), Bateson cherche, en fait, à faire émerger de nouveaux principes explicatifs et de nouvelles façons d'envisager un problème, principes et façons qu'il aura tôt fait de reformuler ou de réanalyser en adoptant chaque fois un autre point de vue. La lecture chronologique des textes concernant la théorie du double lien donnera d'ailleurs un bon aperçu de cette façon de faire et de refaire constamment. Ce constat peut, en partie, nous permettre de comprendre pourquoi Bateson est si difficile à suivre et pourquoi sa pensée

50. Loc. cit., p. 102.

51. Bateson, G. (1984), *La nature et la pensée*, Paris, Seuil, p. 149.

52. Mary Catherine Bateson (1989), *Regard sur mes parents*, Paris, Seuil, p. 117.

est si difficile à cerner. Elle est, en fait, en constante mutation. Au cours de sa démarche, Bateson réutilise constamment ses construits théoriques dans l'analyse d'autres données, ce qui lui permet d'évaluer leur capacité de généralisation. Par exemple, les observations qu'il a pu faire avec Margaret Mead de la relation entre la mère et l'enfant chez les Balinais seront plus tard mises en parallèle avec les observations qu'il fera avec ses collaborateurs de la relation entre la mère et l'enfant schizophrène. De même, il mettra en parallèle sa compréhension des processus d'apprentissage et des processus d'évolution des espèces. En suivant cette démarche, Bateson est passé successivement de l'observation de faits culturels et sociaux à l'identification de lois découlant de ces observations, à l'évaluation du potentiel de généralisation de ces lois. Il a par la suite progressé de l'étude des prémisses qui organisent les constructions du monde, à l'étude de l'impact de certaines prémisses erronées entretenues par l'homme dans son rapport à la nature, pour finalement proposer une vision nouvelle d'envisager l'univers dans lequel nous vivons. Comme nous pouvons le constater, la pensée de Bateson s'est élaborée selon une succession de niveaux logiques comme s'il s'agissait d'éléments composites d'une poupée gigogne. Comme le souligne Mary Catherine Bateson, « il était en dernière analyse indifférent d'étudier les mœurs des latmuls de Nouvelle-Guinée, la schizophrénie ou la technique d'apprentissage des dauphins, parce que les mêmes types de structures formelles pouvaient être observés dans des corpus de données différents⁵² ».

COLLOQUE

organisé par

L'association départementale des pupilles de l'enseignement public
et

L'Institut de la famille de Toulouse



Bastia, les 15 et 16 mai 1997

Thérapie familiale
et thérapie de couple :
*du système
thérapeutique
aux résonances*

Colloque animé par

Mony Elkaim
et
Eric Trappeniers

Renseignements et inscriptions

PEP formation CMPP

Immeuble PEP Lupino

Tél. : 04 95 33 00 04

• Fax : 04 95 33 33 81

Les stratégies de l'indifférence

par Jean-Paul Mugnier



Monne reaud

« Il y a en moi
un vide affreux,
une indifférence
qui me fait mal... »

Dans le numéro de la revue *Autrement* consacré au pardon, Jean Baudrillard faisait la constatation suivante : « On devient indifférent à soi-même pour mieux plonger les autres dans une sorte de stupéfaction ; ils deviennent alors vulnérables... Dans un monde indifférent, l'irruption d'un comportement sans qualité ou plus indifférent encore, crée un événement. » L'adoption, par certains patients ou certaines familles, de conduites auto-destructrices semble parfois s'inscrire dans un processus semblable à celui décrit par Baudrillard : se montrer indifférent à soi-même pour se venger de l'indifférence des autres.

Indifférence supposée ou ressentie ?

Bien sûr, l'indifférence supposée ou ressentie comme telle de la part de parents ou de proches n'est pas à mettre sur le même plan que l'indifférence d'une société envers ceux qu'elle écarte. Mais, pour ceux qui se vivent comme les victimes de cette indifférence, familles socialement déviantes ou patients dont la vie semble définitivement gâchée, un ressentiment semblable peut conduire à poursuivre le même objectif : plonger les autres dans un état de stupéfaction en se montrant indifférent à soi-même et leur rappeler, ainsi, qu'ils partagent la responsabilité de la faillite d'une destinée. Dans cette perspective, « l'installation » dans la pathologie, sociale ou individuelle, ne serait pas seulement le résultat d'une incurabilité définitive mais aussi l'expression d'un engagement sans cesse renouvelé, celui des patients. Cette capacité et la liberté pour chacun de faire des choix est régulièrement rappelée par certaines familles ou certains malades, lorsqu'ils refusent les aides proposées, quelle que soit la gravité de leurs difficultés. Cette situation se rencontre en particulier dans le travail social lorsque des parents s'estiment victimes d'une société injuste. Ils n'hésitent pas, alors, à s'opposer à la mise en place, pour leurs familles, d'aides autres que matérielles, ou bien ils accusent les interventions des professionnels d'être à l'origine de leurs difficultés.

Par exemple une mère, à qui un enseignant reproche d'envoyer son fils à l'école seulement vêtu d'un tee-shirt en plein hiver, explique que l'éducatrice chargée d'une mesure de tutelle est la seule responsable. « Comment voulez-vous que j'achète des vêtements avec seulement 300 F par semaine ! » Dans d'autres cas, si l'existence d'un danger entraîne la mise en place d'une intervention autoritaire comme celle du juge des enfants, cette intrusion aggravera, aux dires des parents, l'existence de certaines tensions internes. Proposées ou imposées, les aides sont donc fréquemment contestées, soit dans leur forme, soit dans leur légitimité. Dans ces situations, les intervenants se sentent progressivement engagés dans une partie de bras de fer dans laquelle ils tiendraient, selon les familles, le rôle des bourreaux.

L'indifférence des autres

Un processus semblable peut s'observer au cours d'entretiens avec des familles rencontrées à leur demande, lorsque le patient désigné oppose une résistance, voire une hostilité importante, à la curiosité du thérapeute. Cette opposition s'apparente alors à une protection des parents, attitude que ceux-ci peuvent à leur tour encourager. Fabien, toxicomane de trente-deux ans, vit de nouveau chez ses parents depuis trois ans. Après huit années passées entre Paris et la Côte d'Azur pendant lesquelles il se drogue de façon importante, il consomme maintenant en moyenne quatre, parfois six, boîtes de Néo-codion par jour, produit que ses parents doivent aller chercher pour lui, afin d'éviter ses crises de violence. Pendant les premiers entretiens familiaux, il explique que ces derniers sont étrangers aux graves difficultés qu'il rencontre. Les questions concernant les relations familiales à l'époque de son adolescence, période de ses premières

expériences avec la drogue, sont stupides. Ses parents ont toujours fait ce qu'il fallait pour lui. Ils ne pouvaient s'apercevoir de rien car Fabien dissimulait sa toxicomanie, même lorsque, à 16 ans, il fumait du H dans sa chambre !

Cédric, âgé de quatorze ans, fait le même constat. En échec scolaire depuis le C.P., il affirme que lui seul est en mesure de décider de travailler :

Ses parents sont irrécupérables, ils se sont toujours occupés de lui dès que leur activité professionnelle le leur permettait. L'absence de demande explicite semble caractériser ces différents exemples. Dans ces situations les professionnels, s'ils estiment que ces refus, ces dénégations interdisent tout travail, peuvent renoncer à la mise en place d'une relation thérapeutique.

Mais cette attitude, a priori respectueuse du désir de l'autre, ne risque-t-elle pas de s'apparenter à une forme d'indifférence tant qu'aucun signe annonciateur de changement n'est perceptible chez ces patients ?

Le souci de n'être ni moraliste, ni interventionniste, peut parfois conduire les intervenants à constater, sans réagir, des conduites auto-destructrices. Ils adoptent alors une attitude semblable à celle des parents, attitude qu'ils réprouvent par ailleurs. Ce souci de respecter le désir de l'autre peut également être une source d'aveuglement, en particulier quand un enfant livre des informations graves sur sa vie familiale en demandant qu'elles ne soient pas répétées.

Sandrine, âgée de treize ans, explique que, six années plus tôt, elle a été abusée par son père. Sa mère, gravement déprimée depuis cette époque, n'en aurait jamais rien su. Soulagée de s'être délivrée de ce fardeau, mais inquiète des conséquences de sa révélation, elle précise à l'éducatrice du foyer où elle est placée que rien ne doit être redit

à ses parents. En équipe éducative, la décision est prise de respecter cette consigne : après tout, cet aveu pourrait bien être une affabulation de l'adolescente.

Mais on s'interroge sur les conséquences d'un tel silence :

– quelle confiance Sandrine peut-elle faire aux adultes qui, après ses déclarations, la laissent aller chez elle en week-end ?

– doit-elle penser qu'elle n'est pas prise au sérieux, qu'on la considère comme une menteuse ?

– si, lorsqu'elle explique qu'elle est peut-être en danger chez elle, on la confronte de nouveau à ce danger, cela signifie-t-il qu'elle n'est pas vraiment digne de l'intérêt des adultes qui l'entourent et son censés la protéger ?

– enfin, s'il s'agit d'affabulations, de tels propos, qui pourraient conduire son père en prison, sont révélateurs d'un malaise important. Sandrine juge-t-elle son père responsable de la dépression de sa mère ? Pense-t-elle qu'elle pourrait jouer un rôle dans le couple de ses parents ? Etc.

Finalement, si la révélation de Sandrine pose toutes ces questions (et bien d'autres encore), doit-on cesser de s'y intéresser, avec elle ou avec ses parents, simplement parce qu'elle le demande ?

Aussi, plutôt que d'accepter ces refus, ces invitations au silence, il semble plus juste d'essayer d'en comprendre les origines et le sens.

L'indifférence à soi-même

Refuser les aides, affirmer qu'elles sont inutiles ou illégitimes, rend a priori tout changement improbable. Pourtant, paradoxalement, les patients justifient leur prise de position – tentative de prise de pouvoir sur l'intervenant – en rappelant qu'ils sont les seuls capables de décider de changer. Aussi, tant qu'aucune évolution positive n'est constatée, faut-il considérer leur détermination à ne pas changer, la déchéance progressive de certains d'entre eux, comme une épreuve imposée

aux autres – ensemble du corps social ou membres du groupe familial ?

Dans cette hypothèse, leur propre sacrifice serait-il l'expression d'une vengeance rappelant la responsabilité des autres dans la faillite d'une existence désormais dépourvue de toute perspective d'avenir ? (Fabien, étudiant brillant à vingt ans, ne peut plus guère espérer faire la carrière à laquelle il pouvait prétendre douze plus tôt.

Cédric va être orienté vers une voie de garage ; son échec scolaire lui semble irréversible, les aides sollicitées par ses parents sont tardives et à ses yeux inutiles). A l'origine de ce désir de vengeance se trouverait, chez ces patients le sentiment d'être les victimes d'un jeu familial ou social. En imposant leurs sacrifices, tous poursuivraient le même objectif : prendre le pouvoir sur leur entourage au moment où ils ne s'estiment plus maîtres de leurs destinées. C'est cette hypothèse que nous tenterons de développer d'abord à propos de la prise en charge des familles socialement déviantes. Ce statut de victime est régulièrement revendiqué par les familles issues de milieux défavorisés, en particulier à l'occasion d'interventions éducatives pouvant aboutir au placement des enfants.

En effet, de telles propositions sont rarement comprises comme des mesures d'aide, mais davantage comme des sanctions venant confirmer une forme d'exclusion sociale du groupe familial. Non seulement victimes d'une société où le travail, les biens matériels ne sont pas répartis équitablement, ces familles et plus spécialement les parents, s'estiment « victimes d'être victimes » : « Parce que nous sommes exclus et donc condamnés à désirer un bien-être, une vie différente sans l'espoir de





l'obtenir, la société voudrait nous priver de notre seul bien, nos enfants, par le jeu des placements, des mesures éducatives... » Concernant ce lien d'appartenance unissant parents et enfants, Marie Balmay fait la proposition suivante : « Que disent les rêves ? Que le petit d'homme n'est pas d'abord fils ou fille. Que ces enfants que nous avons (« J'ai un fils », « J'ai une fille », « Nous avons deux enfants », disons-nous) ne sont pas encore dans un rapport de filiation mais de production et de possession. »

Cette remarque de M. Balmay est régulièrement confirmée par des mères que l'on menace de leur enlever leurs enfants, et qui affirment : « Si vous me les prenez j'en referai un autre ! » Ce qui est mis en avant dans cette exclamation, énoncée comme une menace, ce n'est pas tant le souci de voir son enfant grandir dans les meilleures conditions possibles, mais bien le rappel de son appartenance familiale, face à une société dont on se sent exclu. La même hypothèse peut sans doute s'appliquer aux familles très défavorisées composées d'une fratrie importante. Le désir d'avoir beaucoup d'enfants ne serait-il pas d'abord l'expression d'un défi envers la société – « Nos enfants sont notre seul bien, vous ne pourrez pas nous empêcher d'en avoir ! » – plutôt que le signe d'une débilite laissant supposer qu'ils les font sans s'en rendre compte ? Familles sacrifiées, elles le seraient donc doublement par une société qui tenterait de faire disparaître les traces du sacrifice en se réappropriant, par le biais des placements, les enfants de ceux qu'elle a exclus.

Des victimes non vengées

De plus, si ces familles se vivent comme des victimes, elles sont toujours à leurs yeux des victimes non vengées.

En effet, les interventions des travailleurs sociaux comme celles des juges des enfants, rappelant implicitement que la cohésion sociale repose sur le respect par tous d'une loi commune, sont rarement comprises, du moins explicitement, comme venant réparer une injustice. En effet, contrairement à l'objectif qu'elles poursuivent, elles apparaissent davantage comme une injustice supplémentaire et entretiennent par conséquent ce désir de vengeance. On se trouve ainsi face à une situation paradoxale où le système judiciaire, dont la tâche est de couper court à la vengeance, perpétue le désir de vengeance. Finalement, si les parents ne peuvent reconnaître l'autorité du magistrat, puisqu'il défend les intérêts d'une société à laquelle ils ont le sentiment de ne pas appartenir, le sacrifice serait-il l'unique voie permettant d'assouvir ce désir de vengeance ?

Dans les sociétés primitives, les rituels sacrificiels avaient pour fonction selon René Girard de canaliser la violence en la détournant « vers une victime relativement indifférente, une victime sacrificable », un animal par exemple. Mais le choix d'une victime indifférente de ce genre ne risque-t-il pas de rencontrer l'indifférence des autres ?

Aussi, comme le fit Médé pour se venger du départ de Jason, le sacrifice des enfants, le seul bien qu'ils possèdent, serait-il ce dernier recours ?

Se vivant comme les victimes d'une société qui, pour assurer le bien-être de certains, rejette une part d'elle-même, les parents offriraient-ils en sacrifice leurs enfants en devenant, ou plutôt en faisant comme s'ils devenaient, indifférents à la famille qu'ils ont créée ? Finalement cette forme singulière de l'indifférence qu'est l'indifférence à soi-même aurait comme objectif de reprendre

le pouvoir sur l'autre pour se venger de son indifférence. « Puisque nous ne pouvons pas être les acteurs du jeu social, que celui-ci se déroule sans nous, alors notre pouvoir sera de vous imposer notre propre destruction ! » Ainsi considérée, l'attitude apparemment irresponsable de certains parents vis-à-vis d'eux-mêmes ou de leurs enfants serait à envisager comme une étape d'une stratégie visant à provoquer l'autre, ou, comme le propose J. Baudrillard, à provoquer chez l'autre un état de stupéfaction. Un tel état s'observe fréquemment chez les intervenants qui « n'en reviennent pas » lorsqu'ils prennent connaissance de certains signalements décrivant l'attitude de parents qui semblent avoir perdu toute estime d'eux-mêmes et adoptent des conduites dégradantes pour eux comme pour leurs enfants. Dans cette hypothèse, la victime quitte le statut de sujet, auteur de sa destinée, pour se transformer en objet dont l'existence serait déterminée par une société qui exclut, mais paradoxalement, en objet « qui ne se laisse pas faire », en objet résistant aux pressions, aux invitations des autres à changer. L'inertie, la passivité dont font preuve parfois certains parents face aux sollicitations des travailleurs sociaux qui leur proposent « de se prendre en charge » en faisant eux-mêmes certaines démarches sont caractéristiques d'une telle évolution, qui, régulièrement, provoque chez les intervenants un sentiment d'inutilité et d'impuissance. Selon J. Baudrillard, l'ultime étape d'un tel processus est le mépris : mépris de la victime vis-à-vis de son agresseur, mépris de celui qui n'a rien vis-à-vis de celui qui possède. Ce mépris est régulièrement manifesté par des parents lorsqu'ils considèrent les intervenants comme des

serviteurs mis à leur disposition. Par exemple, il arrive fréquemment que des parents, ne se présentant pas sans prévenir aux rendez-vous qui leur sont fixés, affirment aux intervenants qui leur en font la remarque : « Nous n'avons pas que ça à faire, venir à vos rendez-vous ! De toute façon vous êtes payés pour nous attendre, et puis on ne vous a rien demandé, alors de quoi vous mêlez-vous ? » Derrière cette exclamation, la famille tenterait-elle une fois de plus de reprendre le pouvoir sur la définition de la relation l'unissant au travailleur social ? En adoptant cette attitude, les parents chercheraient-ils une issue pour échapper au lien d'obligation dans lequel les placerait l'acceptation des aides, vis-à-vis de la société et de ses représentants ?

A ce propos, Marcel Mauss dans son essai « Don, contrat, échange » constatait le caractère ambigu du don. Après avoir rappelé les deux sens du mot « gift » – cadeau et poison – dans les différentes langues germaniques, il faisait la remarque suivante : « La chose reçue en don, la chose reçue en général engage, lie magiquement, religieusement, moralement, juridiquement, le donateur et le donataire. Venant de l'un, fabriquée ou appropriée par lui, étant de lui, elle lui confère pouvoir sur l'autre qui l'accepte. » Pour quitter ce rapport de supériorité de celui qui donne sur celui qui reçoit, une solution est de rendre le don, ou plus exactement de rendre un contre-don. En effet, donner en retour permet à celui qui a reçu de sortir de cette obligation dans laquelle il se trouvait préalablement. Le don, dans la mesure où il appelle un contre-don, établit ainsi une réciprocité entre donateur et donataire. De plus, comme le propose Mark Anspach dans un article consacré à la vengeance et au don, il s'agit d'une réciprocité les tournant vers l'avenir contrairement à la vengeance qui conduit toujours

vengeur et vengé à regarder vers le passé. En effet si le don est la réponse anticipée au souhait de l'autre (« je te donne quelque chose que je suppose désiré par toi »), « il constitue en même temps la réciprocité de ce que le donateur voudrait lui-même recevoir par la suite » (M. Anspach). « Si le donateur reçoit un cadeau du donataire, c'est que celui-ci a déjà été payé à l'avance en espérant que ce remerciement vous incitera par la suite à me donner ce que j'espère recevoir de vous. » Toutefois plusieurs circonstances peuvent interrompre une telle réciprocité :

- soit le donataire n'est pas en mesure de rendre le don,
- soit le donateur fait un don d'une valeur telle qu'aucun contre-don ne sera vraiment possible.

Dans les deux cas, l'interruption de l'échange rappelle la différence de statut entre les partenaires. Si le don les rapproche lorsqu'il est partagé, il les éloigne lorsqu'il fait de l'un l'obligé de l'autre. Dans cette perspective, refuser les aides pour les familles reviendrait à se dégager également de l'obligation « de rendre le don », par exemple en remplissant certaines conditions comme suivre une formation professionnelle... Face à cette absence de réciprocité possible, une autre solution consiste à transformer le don en dû : « Ce que vous prétendez me donner, en fait vous me le devez et moi seul suis à même de décider de l'accepter ou non ! » Mépriser le don revient dans le même temps à mépriser celui qui donne et qui, par ce don, se rendrait supérieur à l'autre. Ainsi, le mépris opère comme un renversement de valeur. En effet ce sont ceux – les professionnels – qui sont censés représenter et défendre les valeurs de la société qui deviennent méprisables !

Finalement, un tel processus suggère que cette indifférence à soi-même n'exclut pas, pour les parents, la présence de

qualités au sein du groupe familial. Ces qualités, auxquelles ils laisseront difficilement accéder les intervenants, ce qui apparaîtrait comme le signe d'une soumission, seraient selon eux supérieures à celles défendues par la société. Il est difficile d'apporter une conclusion à cette présentation du lien unissant les familles socialement déviantes aux services sociaux. Le risque serait de déboucher sur un constat d'impuissance conduisant ces différents partenaires à se sentir prisonniers d'un scénario écrit à l'avance et dont ils ne pourraient plus modifier le déroulement. Aussi, il nous paraît plus utile de considérer cette méfiance, cette hostilité, à l'égard des services sociaux, non pas comme un refus sans appel des aides proposées, mais comme un refus « pour voir » si cette opposition suffira à décourager les intervenants du champ social. En effet si ces derniers renonçaient définitivement à leur mandat, parents et enfants verraient alors confirmée leur exclusion de la société. Dans ces conditions, quelles que soient les difficultés rencontrées, il est sans doute utile de considérer que ces parents, qui semblent sacrifier leurs enfants, continuent d'espérer pour ceux-ci un avenir différent du leur. De même, cette attente est certainement présente chez les enfants, attentifs au regard que les adultes censés les protéger porteront sur eux. La question pour les intervenants reste donc de savoir comment transmettre leur intérêt au groupe familial sans renforcer, en le rigidifiant, le processus décrit précédemment.

Paru dans : *L'approche systémique dans le social. Une méthode pour comprendre. Un outil pour agir.* Actes des 2^{es} journées francophones 13 et 14 octobre 1994. Fondation pour la recherche en action sociale.



« Famille, quand tu nous tiens »

Conçu comme le « reportage » de moments de formation à la thérapie familiale réunissant des professionnels du travail sanitaire et social, ce livre montre comment une théorie opératoire ne peut naître que d'une pratique sans cesse remise en question : il rend compte des spécificités de l'approche systémique pour comprendre le tissu organisationnel et relationnel entre soignants et soignés, et pour éclairer les relations intrafamiliales qui sous-tendent notre perception de la réalité.

Un livre d'histoires Des professionnels du travail social et du soin nous content leurs histoires et celles des personnes qu'ils aident, les unes et les autres se mêlant sans pour autant se confondre : ainsi se tisse la relation entre soignant et soigné. A travers des expériences issues de situations cliniques, ce livre aborde les principaux champs d'application de l'approche systémique et de la thérapie familiale, relatifs au couple, à la famille, à l'institution soignante et à l'intervention au sein d'un réseau.

Je t'aide, moi non plus... Ces histoires, souvent graves, nous disent la difficulté de vivre et de se changer, mais aussi la nécessité de s'accepter soi-même, condition pour se délivrer du seul souci de soi et parvenir à accepter pleinement les autres : la pratique professionnelle des intervenants en travail sanitaire et social est largement déterminée par la problématique individuelle. Et comme chaque histoire possède sa morale, l'ouvrage lui donne la place qui lui revient ; nécessaire, mais point trop envahissante. Complétant les occurrences théoriques qui éclairaient telle ou telle situation particulière, la bibliographie permettra au lecteur recherchant des références théoriques et épistémologiques précises sur l'approche systémique et la thérapie familiale de satisfaire sa curiosité.

Didactique et vivant.

D'où m'entends-tu ?

Eric Trappeniers et Alain Boyer

Si vous pensez pouvoir vous passer de lui, il vaut certainement mieux le laisser de côté. Peut-être avez-vous déjà arrêté vous-même un plan précis que Titorelli risquerait de déranger. Dans ce cas-là, n'allez pas le voir, je vous en prie. Il faut certainement se faire violence pour aller chercher des conseils chez un pareil oiseau. enfin, voyez vous-même ce que vous avez à faire.

Franz Kafka. *Le Procès*.
Livre de poche, p. 234.

Entendre... les professionnels du travail sanitaire et social disent plutôt « écouter », « être à l'écoute ». Or écouter est plus facile qu'entendre : quand on écoute, la plupart du temps, on n'entend en effet que ce qu'on veut bien écouter. Pourtant, c'est bien d'entendre qu'il s'agit quand on va à la rencontre de gens qui souffrent au point que, leur souffrance, ils n'osent ou ne savent pas la dire. Seulement, pour entendre, il faut avoir été soi-même entendu ; sans quoi, comment savoir de quoi il s'agit ?

Extrait de
« Famille, quand tu nous tiens »
Editions Dunod

« C'EST AINSI QUE J'AI GRANDI »

Il y a des jours, ceux de grandes séances, où l'air est à peine respirable. Si vous songez aussi que tout le monde vient faire sécher son linge ici [...], vous ne trouverez rien d'étonnant à votre petit malaise. Mais on finit par s'habituer parfaitement à l'atmosphère de l'endroit. Quand vous reviendrez pour la deuxième ou la troisième fois, vous ne sentirez presque plus cette oppression.

Franz Kafka, *Le Procès*.
Livre de poche, p. 137-138.

Ce jour-là, la conversation a énormément de mal à se mettre en route. Personne ne semble avoir de situation à exposer. On tourne longuement en rond en évoquant ce type de problèmes institutionnels qui permettent de n'avoir surtout pas à se mettre soi-même en question.

C'est à moi de trouver

Au départ, Dalila est sur le même registre : une histoire de bureau qu'elle voudrait voir disponible pour recevoir un jeune toxicomane – dont on ne saura rien de plus, comme si ce garçon était toxicomane, comme si tout ce qu'il pouvait être, ce qu'il pouvait vivre, se résumait à ce seul aspect. Exit donc le client comme sujet de préoccupation pour l'équipe dans laquelle travaille Dalila ; d'ailleurs, des toxicomanes, c'est pain quotidien ; quelle idée saugrenue que de vouloir être tranquille pour pouvoir parler avec celui-là ! Mais bon, puisqu'elle a l'air d'y tenir, on veut bien, au cours de la réunion, lui accorder, du bout des lèvres, ce qu'elle demande. Vient le jour du rendez-vous. Confiante, ayant le sentiment d'avoir été entendue, Dalila reçoit le garçon... et trois personnes occupent bientôt

la pièce, tandis que règne alentour un vacarme qui empêche de s'entendre. On imagine sa déconvenue.

Formateur - Comprends donc qu'ils n'en ont rien à faire.

Dalila - Non, ce n'est pas vrai. C'est à moi de trouver... Je m'y suis mal prise.

Formateur - Pardon ! Tu avais trouvé un moyen de rencontrer ce garçon, tu l'avais proposé, et, le moment venu, ils ne respectent rien et rigolent autour de toi. Dis-le leur.

Dalila - Je ne peux pas. C'est à moi de trouver.

Formateur - Ah bon ? Je croyais que tu voulais de l'aide...

Dalila - Je ne me sens pas prête à manipuler les gens.

Je veux transformer la situation normalement. Par exemple, je vais reprendre cette affaire en réunion

Formateur - Il me fait plaisir que tu le dises... En général, quand tu parles, on t'entend ?

Dalila - Maintenant, j'essaie de parler. Mais du coup, si auparavant j'avais le sentiment de compter pour rien, j'ai aujourd'hui l'impression de trop parler de moi.

Formateur - En clair : tu n'es pas plus entendue qu'auparavant. C'est ça ?

Dalila - On se dit des choses. Mais, dans l'action, ça ne produit aucun effet. Chacun est à son affaire. Mon problème, c'est que je dois me faire plus claire.

Un tour de table confirme s'il en était besoin que *Dalila* n'a pas vraiment l'art de se faire entendre : personne pratiquement n'a écouté son histoire. Rachid s'est presque endormi : « Elle ne sait pas raconter », s'excuse-t-il.

Mal lui en prend, puisque, tout de même, écouter, c'est son travail ! Quant à Alain, il n'y va pas de main morte : « Elle n'a pas vraiment de problème, puisque, de toute façon, elle ne veut pas être comprise. »

Dalila - Si ! je veux avancer.

Formateur - Elle a raison : elle veut recevoir des gens dans le service.

Seulement, ça empoisonne tout le monde. On lui dit : « Ce n'est pas ta place, tu n'es pas là pour recevoir tout le monde. »

Dalila, tu vois assez clairement les enjeux. Mais la confusion que tu engendres fait qu'on ne les voit pas... même Alain ne les voit pas.

Il ne suffit pas de s'exprimer

Dalila - Je pourrais peut-être être plus directe.

Formateur - Puis-je t'aider en quelque chose ?

Dalila - Ce qui s'est dit m'aide déjà. Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de plus.

Aurélié - Passons donc à autre chose.

Et si on dégageait en touche, maintenant que les choses commencent de se faire dangereuses, que peut-être il va falloir s'impliquer, non ?

Dalila - Toi non plus, tu ne m'as pas écoutée.

Formateur - Penses-tu que je t'écoute ?

Dalila - Oui.

Formateur - Tu te rends compte que personne ne t'écoute. Tu me parles. T'écouter devient donc mon problème ! Mais tu ne veux pas m'aider. Tu attends que je trouve comment faire.

Dalila - De seulement pouvoir m'exprimer est déjà très important.

Formateur - Ça ne suffit pas.

Tu vides ton sac et tu me dis de me débrouiller avec ça. Ton sac à toi est peut-être vidé, mais du coup, c'est moi qui me sens plus lourd !

Ça ne résout pas grand-chose, tu sais, de « s'exprimer », même si c'est à la mode. Je n'ai pas le sentiment de t'avoir aidée. Mais si ça te suffit...

Dalila - Pour le moment, ça me suffit. Si tu vois quelque chose, dis-le.

Formateur - Je te respecte : je ne vois pas plus que toi. Que vois-tu ?

Dalila - Quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Je me sens comme une cocotte.

Corinne - Une cocotte minute.



Eric Trappeniers



Alain Boyer

Elle lâche des petits « psssch, psssch »... Mais elle peut exploser.

Formateur - Elle n'a pas dit « minute »... On peut imaginer ce qu'on veut derrière « cocotte ». A la fois tu exprimes une demande et tu ne peux pas avancer. Tu veux que ce soit moi qui fasse le travail. Bien sûr, c'est confortable : si j'y vais, tu vas me dire : « Je ne t'ai rien demandé » ; si je n'y vais pas, tu vas me reprocher de ne pas l'avoir fait. J'ai l'impression que tu souhaites l'oppression pour dire : « Voyez comme il m'opprime. »

Dalila - Je me demande ce que je peux faire... Pour l'instant, même si je comprends que je dois faire un pas, je ne m'y sens pas prête, je n'en sens pas venir la demande. On en reste là.

On n'en est pas resté là. Pouvaient-ils, d'ailleurs, en rester là ? Il sortait des propos de Dalila une telle impression qu'elle endossait toute la responsabilité de son échec, qu'elle la revendiquait même peut-être comme pour réparer quelque faute, que, l'abcès étant désigné, il ne pouvait que crever pour peu que l'occasion s'en présentât.

C'est Lucie qui la fournit. Car courageusement, elle se jette à l'eau. Tant et si bien qu'à un moment de sa supervision, Dalila, en larmes, quitta la salle et qu'il fallut aller la chercher. Au terme de la conversation avec Lucie, il apparut que toute dépression aussi est contextuelle, que la vulnérabilité n'est pas une fatalité, que le changement est possible pourvu qu'on y croie et qu'on ne se réfugie pas derrière les idées générales. Alors Dalila reprit la parole :

— Je ne peux parler : je vais pleurer sans arrêt.

Formateur - Pourquoi ne te laisserais-tu pas aller ? En vertu de quelle interdiction ?

Là, le formateur ne manque pas d'humour. Car, tout de même, l'interdiction à se laisser aller, que ce soit au rire ou aux larmes, cela s'apprend quasi au berceau, dans le monde qui est le nôtre. Surtout, garder la « maîtrise » de soi ! On veut bien « s'exprimer », mais de là à s'épancher, il y a des limites à ne pas franchir (sauf désormais à la télévision, pour faire monter l'audimat). Après quoi l'on s'étonne de ce que les autres, les patients, les clients, « ne nous disent rien »...

Dalila - Tout ce que Lucie a dit a réveillé en moi toute une part de mon histoire que je n'accepte pas.

On la comprend, Dalila, de n'avoir pas accepté et de n'accepter toujours pas cette part de son histoire. De tout ce qu'elle a souffert, et qui ne sera pas relaté, il ressort qu'elle s'est imaginée

coupable subissant à juste titre son châtement, et que, ce faisant, elle acceptait tout pour protéger sa mère, pour que celle-ci ne se suicide pas, cette mère qui lui a fait croire pendant des années que la décision de son abandon avait été prise par son père, et elle l'a crue.

Formateur - Tu as eu des parents très fragiles, tu les as protégés tout le temps. Pour cela, tu t'es faite stupide, tu as refusé de voir. Mais il y a peut-être un ailleurs possible.

Dalila - J'ai grandi comme ça.
Formateur - Je le sais bien. Mais maintenant tu le sais toi aussi. Et tu commences à comprendre comme il se fait que refuses de voir que les autres ont tort quand ils ont effectivement tort.

de la famille d'origine de l'étudiant en formation », précise l'imprimé qu'ils ont tous reçu. C'est dire que chaque cas n'appellera pas systématiquement une telle façon d'opérer ; en outre, plus les étudiants avancent, plus ils sont supposés avoir fait ce retour sur leur histoire ; encore que... qui peut se targuer d'en avoir jamais fini avec l'exploration du terreau où s'enracinent nos certitudes ? Il y a là une archéologie dont la saveur est parfois plus amère que la pâtisserie qu'évoquent ces mots. Mais ce n'est pas en archéologue, par une sorte de curiosité qui pourrait à l'occasion s'avérer malsaine, qu'il s'agit de s'y livrer. Ce n'est pas non plus comme on pourrait s'y livrer dans un groupe à visée thérapeutique. S'il s'agit

...qui peut se targuer d'en avoir jamais fini avec l'exploration du terreau où s'enracinent nos certitudes ? Il y a là une archéologie dont la saveur est parfois plus amère que la pâtisserie qu'évoquent ces mots.

Mais il ne suffit pas d'en prendre conscience. Tu as commencé le difficile apprentissage de la décision, avec ta volonté de recevoir ce toxicomane. Maintenant, il te faut décider si tu veux continuer. Et tu vois pourquoi. Et tu vois comment. Ils te voient comme stupide ? Tu l'es en effet : tu t'es faite telle. Continue : joues-en... tu es assez intelligente et assez fine pour ça !

J'AI TOUJOURS FAIT ÇA

Je ne puis dire, non plus, que vous soyez accusé, ou plutôt je ne sais si vous l'êtes. Vous êtes arrêté, c'est exact. Je n'en sais pas davantage.
F. Kafka, *ibid.*, p. 59.

Vers une « vision du monde »

Qu'on en viendrait à parler de leur famille d'origine, les participants en ont été avertis : « Chaque fois qu'il sera nécessaire, un travail est mené à partir

d'archéologie, c'est au sens où les Anciens savaient bien que dans les commencements s'ancrent les principes – en grec, le mot est le même qui désigne les uns et les autres : *archè*. Car il s'agit de formation et de supervision ; dès lors, même s'il est vrai que le seul outil qu'il ait à sa disposition est lui-même, les situations qu'il est amené à exposer ne se réduisent jamais à la seule dimension personnelle du professionnel¹ : elles sont toujours vécues dans un nœud de relations avec les patients ou les clients ; ce n'est que dans la mesure où son histoire va interférer dans sa façon de gérer son rapport avec eux, où elle fait partie du « contexte », qu'elle peut ici présenter un intérêt. La situation professionnelle n'a pas à servir de pré-texte à un travail sur soi : on n'a pas le droit de se servir ainsi de la souffrance des gens. La situation vécue

¹ Néanmoins, il peut exceptionnellement arriver que cela se produise : la formation va avec la vie.

Quand c'est le cas, le formateur en a été averti auparavant pour pouvoir donner ou non son accord : parfois, le refuser pourrait obérer la participation vraie à la session qui vient. S'il faut des règles, il faut aussi savoir les adapter. C'est la condition à ce qu'elles soient au service de la vie dans ce qu'elle a d'imprévisible : que les règles soient trop rigides, et les comportements seront dans la même mesure prévisibles, ritualisés.

professionnellement est le texte même de la supervision ; celle-ci ne vise que son décryptage.

Or un texte, c'est bien connu, chacun l'entend... comme il l'entend – cette expression retrouve là, à la fois, toute son ambiguïté et toute sa signification. Chacun l'entend comme la vie, qui l'a façonné, lui a appris à entendre. Si cela est vrai de tout texte – et l'on se prend à rêver quand journalistes ou hommes politiques se gargarisent d'une prétendue « transparence », *a fortiori* le sera-ce quand il s'agit de domaines qui touchent de si près le champ de nos expériences les plus secrètes car les plus difficiles à déraciner – il n'est d'ailleurs ni sûr, ni peut-être souhaitable qu'elles le soient – tant s'est ramifié leur réseau souterrain de rhizomes : la famille, les parents, le couple. « Tel père, tel fils », dit le proverbe. Il convient de le corriger : tel père, telle croyance du fils qu'être père c'est cela, non pas que son père était – qu'en sait-il ? – mais qu'il a vu de lui. Or ce que ce fils a vu de ce père n'est le fruit ni du seul père, ni du seul fils, ni de la conjugaison de ce père et de ce fils ; il y avait foule là autour ; entendons : foule de façons de voir : il y avait celle de la mère, celle de l'épouse du père – dont la personne peut ou non se confondre avec la mère, mais dont la place est différente dans la constellation familiale –, celles – au pluriel – de la fratrie selon qu'elle était masculine ou féminine, aînée ou cadette, etc., celles – au pluriel encore – des grands-parents de l'une ou l'autre lignée... pour ne rien dire de celle de l'idéologie dominante – qu'on subit peu ou prou – et de celles des idéologies diverses auxquelles on adhère... en fonction de nos croyances, en fonction, comme le disait Agathe, de ce dont on a été « nourri ». Issue du jeu des relations

qu'entretenaient toutes ces visions et tous celles et ceux qui les « incarnaient », s'est ancrée dans le fils sa croyance qu'« être père » c'est cela. Et ainsi pour « être fils », pour « être mère », pour « être homme », « être femme », etc.

Cela, c'est ce qu'on appelle une « vision du monde » – non tant au sens large et quelque peu théorique que revêt cette expression dans le discours philosophique qu'au sens plus restreint et plus pratique d'un ensemble de certitudes sur la façon dont s'articulent les relations entre les sexes et les générations. C'est avec cela qu'a à faire la psychothérapie familiale et conjugale. Aussi n'est-elle pas affaire de science, mais de croyance² ; de croyances qui se sont construites lors de nos premières expériences³ pour aboutir à ce résultat : ce qui n'est que construction contingente est affecté d'un caractère de nécessité « naturelle » : « c'est comme ça et il ne peut en être autrement ». Et rien n'est plus difficile que de travailler au corps des croyances : en effet, qu'elles apparaissent pour ce qu'elles sont, des constructions aléatoires, et à quoi désormais va-t-on se raccrocher ? Qu'une seule carte bouge, et le château s'effondre, imagine-t-on. C'est pourquoi on s'y accroche, c'est pourquoi on les protège à tout prix du moindre souffle d'air frais. A commencer par les siennes. Or comment prétendre faire bouger celles de quelqu'un d'autre si l'on n'a commencé par les siennes, ne serait-ce que pour se rendre compte du moment où elles épousent – on dit, dans le jargon, « se couplent avec » – celles de l'autre et, dès lors, les confortent en un mutuel étayage ?

L'entreprise est d'autant plus ardue que, si elles nous font agir de telle façon, adopter tel point de vue,

prendre telle attitude, nos croyances le font généralement à notre insu tant que nous ne les avons pas débusquées et situées pour ce qu'elles sont.

Les cadres sont là pour nous aider

La supervision de Deborah ce jour-là est intéressante à plus d'un titre :
– ayant déjà deux ans de formation derrière elle, elle sait « appliquer » un certain nombre de conseils qu'on lui a prodigués ; mais c'est encore un peu, parfois, comme on récite une leçon apprise ;
– elle va s'en rendre compte quand elle va comprendre que la façon dont elle a fonctionné est, en fait, celle selon laquelle elle a appris jadis à fonctionner ;
– le rapport avec la situation qu'elle expose est assez facilement lisible : elle le dira elle-même en termes de « malaise ».

Thierry a quatorze ans. Déborah est chargée de s'occuper de lui depuis que le juge des enfants a prononcé une mesure d'Aemo concernant toute la famille : le père, l'enfant d'un second mariage et sa mère, les quatre enfants du premier mariage, dont Thierry qui, lui, n'est pas en milieu ouvert mais placé depuis quatre ans comme interne dans une maison d'enfants sur demande des parents. En effet, il faisait les quatre cents coups, multipliait les « fugues », ce qui a motivé une enquête sociale au terme de laquelle fut décidé le placement : les relations paraissaient trop conflictuelles au sein de la famille, il a paru bon d'écarter ce garçon – ce qui, par ailleurs, permettait à l'agent-placeur de se dégager de toute responsabilité sur ce qui pourrait éventuellement se passer par la suite. Cette dimension du placement, pudiquement occultée, fait de certains assistants sociaux de redoutables ravisseurs d'enfants, ce qui n'est peut-être pas étranger aux fantasmes que

² On prend ici ces termes dans leur acception courante... sans s'appesantir sur le fait que toute science soit aussi, en ses fondements, affaire de croyance.

³ Est-il vraiment nécessaire de se demander « à quel âge » se rigidifient ces croyances ? Et y a-t-il un « âge » où elle se rigidifieraient de telle façon que, comme on dit parfois, « tout soit joué » ? Ces ersatz de fatalisme, excuse toute trouvée à toutes les résignations, n'ont sans doute pas plus grand sens que de se demander à quel « jour » ou à quelle « semaine » l'embryon commence d'être une personne : s'agit-il vraiment là d'une question de chronomètre ?

certains d'entre eux colportent sur ce sujet... jusqu'au jour où, au hasard d'une rencontre ou d'une supervision, la chose leur apparaît dans toute sa crudité, les renvoyant cruellement à leur responsabilité.

Récemment, Thierry a encore fait une « fugue » : à la fin d'un week-end, il n'est ni rentré à l'institution ni retourné à la maison familiale. Déborah décide de rencontrer la famille. Elle négocie avec son institution pour que cela se passe au domicile des parents et que, donc, on lui laisse l'enfant le mercredi après-midi. Aux questions qu'on lui pose sur cette procédure inhabituelle elle répond qu'on lui a recommandé cela en supervision. C'est un bon point : Deborah a su utiliser ce cadre pour se protéger et pour se différencier de l'institution et recadrer son action par rapport à celle-ci. En ira-t-il de même avec la famille ?

Les mères ne comptent guère

Las, lors de la rencontre, la seconde femme, avec laquelle vit actuellement le père et qui est la belle-mère de Thierry, est absente, de même qu'un frère aîné, majeur. La raison invoquée pour justifier cette absence est la contrainte des horaires de travail. Pourquoi, alors, avoir maintenu la réunion ? Parce que Deborah ne sait pas comment faire pour trouver un autre jour.

Formateur 1 - Si tu penses que cette femme joue un rôle dans le retour ou non de cet enfant dans la famille, il est souhaitable qu'elle soit présente. La question se ne limite pas au seul rapport entre le père et le fils, et tu ne dois surtout pas laisser croire cela... En plus, vous n'êtes pas à trois semaines près. *Deborah* - Il me semblait que l'essentiel se jouait entre le père et le fils. Mais il est vrai qu'agissant de cette manière, je disqualifiais

complètement cette femme et faisais comme si elle comptait pour rien.

On vérifiera tout à l'heure combien, de la part de Deborah, cette façon de compter pour rien l'absence ou la présence de cette femme tenant lieu de mère dans la famille n'est en rien due au hasard, mais s'inscrit dans le droit fil d'une logique qui lui a fait adopter comme d'instinct la logique à l'œuvre dans cette famille.

Formateur 1 - Elle est peut-être soit une alliée, soit un obstacle... mais, de toute façon, tu as tout à gagner à jouer avec cela aussi. As-tu essayé d'analyser cette absence ?

Non, Deborah ne s'est pas particulièrement penchée sur la chose.

La rencontre

Le jour venu, les enfants s'installent : les deux plus petits à côté l'un de l'autre, puis Thierry, puis l'autre frère. Le père demande alors que Thierry se mette entre les deux plus petits pour éviter qu'ils ne chahotent.

Deborah - Si je comprends bien, Thierry sert ici à empêcher que les tensions entre ses frères ne se manifestent.

Le père - Oui ; c'est son rôle ici.

Déborah, qui vérifie sur le fait que Thierry fait fonction de régulateur des tensions au sein de la famille, ne continue pourtant pas à explorer cette piste ; elle se contente d'avoir fait sa remarque, sans en élargir le champ.

Elle en vient à ce que le père qualifie de « fugue » de Thierry. Elle découvre alors que le garçon avait quitté le domicile familial à 14 heures au lieu de 19 heures sans que cela inquiète qui que ce soit ; le père n'a commencé à manifester quelque agitation qu'au moment du coup

de téléphone de l'éducateur ne voyant pas Thierry arriver à l'institution ; il est alors 20 heures. Deborah part de là :

Deborah - Dis-moi Thierry, comment se fait-il que tu sois parti comme ça ? Pourquoi as-tu fait cela ?

Formateur 2 - Je n'aurais pas posé la question au fils. Manifestement, il ne sert pas seulement de régulateur entre les petits, mais pour toute la famille. Et je suppose que, si tu avais élargi cette première remarque que tu avais faite, tu aurais constaté que le père n'était guère prêt à te suivre. Cet enfant est « parentifié », on lui fait jouer un rôle qui n'est pas le sien. Normalement, ce sont les parents qui sont responsables des enfants, non ? Donc, j'aurais interrogé le père. Je lui aurais demandé : « Qu'avez-vous donc fait pour que votre fils disparaisse ainsi sans que personne ne s'en inquiète ? » En fait, en s'adressant au garçon, tu l'as conforté dans l'idée que les parents ne remplissent pas leur rôle. C'est peut-être vrai, mais alors, que ce soit dit clairement : explicite-le au lieu de te contenter d'envoyer ce message sans le décrypter à l'usage de tous⁴. « Je te réponds en ce moment en termes de technique : je fais ressortir ce qui se joue en termes de relations ; mais toi, tu restes encore sur un terrain émotionnel. C'est pourquoi tu t'es laissé envahir par cette famille et entraîner sur le terrain qui veut que "les femmes n'aient pas de place". Ce qui est fait est fait. Mais il serait utile d'analyser pourquoi cette apparente passivité de ta part. Au fond, en interrogeant l'enfant, toi qui es femme, tu remplaces la mère, tu fais ce qu'elle ne fait pas. » Le thème de l'inexistence de la mère continue en sourdine, et refait parfois surface.

⁴ On voit ici combien peut être trompeuse l'opposition entre messages « analogiques » et messages « digitaux » pour peu qu'on assimile sans autre forme de procès les premiers à ce qui relève du comportement et les seconds à ce qui relève des énoncés verbaux. Le message envoyé par Deborah est bel et bien verbal ; ce qu'il comporte d'analogique réside en son adresse à José. Il y a, dans un message verbal, et ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas.

A la question de Deborah, Thierry répond qu'il était avec des copains et qu'il s'est tout d'un coup rendu compte qu'il avait raté son train. Mais il n'est pas pour autant rentré chez lui. Deborah lui demande alors s'il est habituel qu'on ne s'inquiète pas de ses absences. A quoi il ne répond pas.

Formateur 2 - On se met à sa place ! Imagines-tu quelle aurait été la réaction du père s'il avait répondu par l'affirmative ? Il le protège, son père, ce gamin.

Deborah repart alors d'une nouvelle question : pourquoi avoir fait placer Thierry en maison d'enfants ? Il répond que c'est parce qu'il ne cesse pas de faire des bêtises.

Formateur 2 - Il purge sa peine, en fait : c'est ce qu'il dit sans le dire. Deborah - Je ne sais pas s'il le vit comme ça. Je sens plutôt que

qu'il a ensuite peur de son père ! C'est avoir des choses une approche encore passablement linéaire. Car si l'enfant sait que son père à besoin qu'il ait peur de lui – pour que son autorité soit reconnue, par exemple ? Eh bien, alors, il prend le moyen le plus simple : parce qu'il est celui-dont-il-faut-qu'il-ait-peur-de-son-père, parce que c'est comme cela, il fait des bêtises pour bien montrer que cette peur est dans l'ordre des choses : elles en sont la vérification – ce qui « fait » que ce soit « vrai ». C'est d'ailleurs bien ainsi que le voit le père :

Le père - Il vaut mieux avoir peur avant qu'après.

Les oreilles exercées auront reconnu là un écho du vieil adage selon lequel la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

Deborah - Et les autres, vous avez peur, vous aussi, de votre père ? Non, les autres n'ont pas peur (Dieu aurait-il raté son coup ?). Le fait que Thierry avait peur aurait-il alors permis aux autres de ne pas avoir peur ? Se serait-il sacrifié pour eux ?

Le père - C'est moi qui me sacrifie pour le faire vivre, ce n'est pas lui, tout de même !

Deborah - Vous croyez qu'il voudrait prendre votre place ?

Formateur 2 - Bravo !

Cette séquence est à l'actif de Deborah, comme le montre la réplique du père qui se voit tout d'un coup débouté de sa position paternelle tandis qu'affleure l'enjeu du conflit que résout pour l'instant le rejet de la brebis galeuse dans les ténèbres extérieures,

« preuve évidente » de ce que l'autorité réside bien où elle doit être. Mais s'il affleure, l'enjeu n'est qu'effleuré, et Thierry reste le garant de l'autorité.

C'était peut-être une bonne question, accepte Deborah après s'être un instant demandé si ce « bravo » était du lard ou du cochon... N'empêche : le problème demeure. Il est que Thierry se sente responsable de tout dans la famille et qu'il le pose en ces termes : « c'est moi qui fais les bêtises », sans du tout le poser en termes de relations entre eux tous.

Formateur 2 - Tu ne vas pas lui demander, en plus, de faire ton boulot à ta place ! C'est ton travail, pas le sien... Or, pour le moment, toi aussi tu le responsabilises ou, plutôt, le confortes dans cette position qui est déjà la sienne. Au terme de la rencontre, Deborah est mal à l'aise car elle sent bien qu'elle a privilégié la piste selon laquelle Thierry est victime ; elle ne sait plus comment repartir pour faire apparaître les relations entre tous les membres de la famille au lieu de focaliser l'attention sur lui seul.

Quel est le problème pour cette famille ?

Formateur 1 - Le placement pose-t-il un problème pour eux ? Je n'ai pas entendu vraiment cela dans le récit que tu as fait. Il semble à Deborah qu'il en pose un, maintenant, pour le père. Mais en quoi cela se manifeste-t-il ? Il le dit, peut-être : mais il n'a pas lutté contre les institutions diverses pour récupérer son fils. Formateur 2 - En fait, ce gosse, il fait ce qu'il veut. Et le père transforme en « fugue » ce dont il ne s'est soucié en rien. D'autres se seraient inquiétés, au lieu de parler de « fugue ».

En effet, le gamin n'a en rien fait une « fugue » : il a raté son train

... ne pas oublier qu'on est soi-même pris, quand on intervient, dans le champ des relations ...

ça lui sert d'échappatoire par rapport à la prison que serait pour lui le fait de rester en famille.

Nouvelle question : après quatre ans passés en internat, quel est maintenant le projet du garçon ? Revenir à la maison, répond-il. Bien, mais quel changement justifierait que maintenant il y revienne ?

Thierry - Avant, j'avais peur de mon père. C'est parce que j'avais peur de mon père que je faisais toutes ces bêtises.

Là, le lecteur risque d'être un peu interloqué : n'y aurait-il pas dans ces propos inversion de la cause et de l'effet ? Car enfin, « normalement », c'est parce qu'un enfant fait des bêtises,

et négligé de rentrer, c'est tout. Celui qui fugue en permanence est bien plutôt le père, toujours à éluder ses responsabilités ; Thierry dès lors ne fait que greffer sur ce premier thème paternel ce que les musiciens appellent la « réponse », imitation dans le ton de la dominante du thème exposé dans le ton principal : il « oublie » ce qu'il a à faire en tant que fils comme son père « oublie » ce qu'il a à faire en tant que père. C'est là un avertissement : il faut se garder de cautionner trop vite une telle qualification, car elle ne sert bien souvent qu'à masquer l'impéritie de celui qui la pose.

En effet, ce père ne pose pratiquement pas de limites. Il demande uniquement le retour des enfants à la maison à 19 heures et n'a strictement rien à faire de ce qui se passe pendant la journée pourvu que cela ne lui revienne pas aux oreilles, que ne puisse être évoqué devant lui qu'il manquerait à son rôle – comme le rappelle malencontreusement, via le non-

retour de Thierry, le coup de téléphone de l'institution ; alors seulement il se réveille de sa léthargie parentale. Mais, dans ces conditions, comment engager un travail avec lui ? *Formateur 1* - Question pertinente. Primo – cela risque de permettre une ouverture, on ne sait jamais – tu dois essayer de voir la femme. Il faudrait arriver à passer un contrat avec eux. Tu peux leur poser un certain nombre de questions : attendent-ils quelque chose ? Comment voient-ils le fait que tu leur rendes visite ? Pouvez-vous vous entendre sur un projet ? Tes observations sont pleines de bon sens et de finesse, mais qu'en fais-tu ?

Tu sembles avoir bien adhéré aux leçons reçues ici, tu as le souci de ne pas te limiter à une explication linéaire et cherches à discerner le contexte, mais tant que tu n'as pas défini avec eux, en te situant toi aussi dans ce contexte, ce que vous alliez faire de toutes ces observations, à quoi bon ? Qu'est-ce qui t'en empêche ? Toi, tu as un problème avec le placement : tu ne le vois pas comme une bonne chose. Et tu as vraisemblablement raison. Mais si tu es la seule à le voir comme ça, tu te retrouves avec tout sur les épaules, tu es la seule à vouloir porter cela. Ont-ils, eux, un problème qui passe par le placement ?

On voit là précisément où est la difficulté. Deborah fait bien une lecture systémique de la situation ; mais cela ne suffit pas : il faut encore intervenir de façon systémique, et pour cela « contextualiser »... C'est-à-dire, ne pas oublier qu'on est soi-même pris, quand on intervient, dans le champ des relations, et condamné, *a priori*, à y jouer le rôle que les partenaires veulent nous voir jouer pour que rien ne bouge. Qu'est-ce donc qui empêche Deborah de changer

de terrain ? Qu'est-ce qui fait qu'elle se retrouve ainsi partagée et mal à l'aise de l'être ?

Au deuxième jour de la deuxième session à laquelle il participe, Jean-Marie, qui aurait tendance à rationaliser un peu vite, remarque pertinemment : « Depuis que la formation a commencé, on bute régulièrement sur cette question fondamentale, que vous martelez tout aussi régulièrement : que peut-on faire pour vous ? » Cela le laisse songeur car il prend conscience du risque qu'il y a à être « tellement noyé dans la situation qu'on n'arrive pas à répondre à cette question ». Qu'il prenne patience : il verra que Deborah – mais elle en est à sa troisième année – va repérer assez vite où cela irrite la peau de l'âme.

Il semblait à Deborah avoir senti que ces quatre ans de placement avaient permis au père de s'assurer que les autres enfants ne seraient pas « contaminés », comme il le disait lui-même en reprenant l'image du fruit pourri qui contamine tout le panier. Il serait donc éventuellement prêt, pense-t-elle, à envisager le retour de Thierry.

Formateur 1 - Penses-tu que ce soit possible sans que soit assurée l'autorité du père ? Car le problème ne serait en rien résolu par purement et simplement un retour en famille : il resterait que, dès que surgirait un conflit, il y aurait à nouveau éjection de quelqu'un ; tant que la façon de voir le monde qui induit ce fonctionnement de régulation n'a pas été dénoncée pour ce qu'elle est, rien ne sera résolu. Le père étant venu en France comme réfugié politique, Deborah avait pensé à évoquer l'analogie entre sa situation et celle de son fils : on avait agi à l'égard de Thierry comme font les États qui, dès qu'il y a conflit, s'imaginent le régler et asseoir leur autorité par la mise dehors de ceux qu'on

Monnereaud



**On sait
ce qui va faire plaisir
à l'autre
et on lui en lâche un peu,
histoire de lui donner
quelque chose
à grignoter
pour qu'il nous laisse
en paix.**

qualifie alors de fauteurs de troubles ou de menaces pour la sécurité intérieure.

Formateur 1 - Ta remarque, une fois de plus, était juste, mais elle a été émise sans que cela soit vraiment resitué dans son contexte, dans l'ensemble des relations au sein de la famille et avec l'institution. Tu aurais pu, par exemple, filer la comparaison jusqu'à dire que Thierry était réfugié politique dans la maison d'enfants... dire les choses carrément... et tu aurais vu comment le père réagissait à cette nouvelle usurpation de sa part, au besoin en réitérant alors la question que tu avais déjà posée : « Vous croyez qu'il veut prendre votre place ? » Mais tu n'as pas non plus poursuivi sur la piste entamée. Dès lors, c'était assurément une conversation intelligente, mais sans se donner d'objectif. Quelle était la visée thérapeutique de cette remarque ? C'est que, dit Deborah, elle ne savait plus très bien où elle en était ni comment s'y prendre, quel objectif envisager, et elle ne le voit toujours pas.

Formateur 2 - Dis-le leur. Fais de ton problème leur problème. Dis-leur : « Voilà : mon problème est que, me semble-t-il, le placement de Thierry ne vous pose aucun problème ; alors, je me demande ce que je fais avec vous. » Essaie de les amener à se poser avec toi certaines questions, qui vont d'ailleurs se poser : comment envisager

le placement dans les années à venir ? Comment envisager le moment où Thierry deviendra majeur et où la maison d'enfants ne le recevra plus ? Etc. Tu peux penser à un certain nombre de questions de ce genre qui permettraient de se donner ensemble des objectifs.

Formateur 1 - Et que ce ne soit pas le gamin à lui tout seul qui décide de tout, mais les parents dans un contrat avec toi.

Formateur 2 - En fait, pour le moment, tu protèges le système en place selon lequel les mères et les parents ne remplissent pas leur rôle, puisque c'est un enfant qui, à lui tout seul, maintient l'équilibre de toute la famille. Car tu te coupes, comme nous disons, avec cette logique.

Tu les protèges en confortant leur construction du monde au lieu de leur faire apparaître que c'est une construction, rien de plus, en ne te laissant pas embarquer sur ce terrain. Tu ne parentifies pas toi-même l'enfant, mais tu confirmes ce qui est déjà. Comment éviter d'être trop protectrice... à ce moment-là, tu verras, quelque chose bougera... et il te faudra veiller car tu ne contrôleras plus grand-chose. Pourquoi protèges-tu cet équilibre ?

Ne nous roule pas

Deborah - Je n'en avais pas conscience.

Formateur 2 - Deborah, ne nous roule pas.

Deborah - J'ai toujours fait ça. Dans ma famille, c'était moi qui maintenait l'équilibre.

Formateur 1 - En quoi ? Comment ? Sois précise. Tu nous lances une cacahuète en pensant que nous allons nous amuser avec... On vérifie.

Le coup des cacahuètes est une astuce habituelle. On sait ce qui va faire plaisir à l'autre et on lui en lâche un peu, histoire de lui donner quelque chose à grignoter pour qu'il nous laisse en paix. Un des artistes en la

matière est certainement Jérôme quand il expose une situation en lâchant petit à petit des âges, des dates... et tout le monde de se mettre à calculer pour essayer de s'y retrouver et de discerner quelque chose à travers les « rideaux de fumée » qu'il souffle avec parcimonie. Chaque fois que vient une question précise, il ne sait plus, il a oublié... résultat : il inverse la demande. C'est le superviseur qui se retrouve en position de demandeur, qui, pour peu qu'il s'y laisse prendre, implore qu'on veuille bien l'aider. C'est une expérience intéressante, car il faut savoir que les patients sont experts à cet exercice. Une de leur tactique favorite est d'amener le professionnel à poser les questions auxquelles ils savent à l'avance ce qu'ils répondront. Voilà celui-ci en position de demandeur et sans plus aucune chance de débusquer leur demande à eux... ce qu'ils ne manqueront pas de lui reprocher : quel intérêt peut en effet présenter pour eux quelqu'un qui ne les fait pas avancer d'un pouce ! Et de conclure, non sans raison, que « tout ça ne sert à rien ». Ainsi fait Deborah, qui est très maligne ; mais la pauvre est tombée sur un os. C'est que parler, ici, engage. Le poisson ne mord pas à l'hameçon : il prend le fil, et il tire.

Deborah - Ma mère était très proche de mon frère ; moi, j'étais très proche de mon père. Cela rétablissait l'équilibre : chacun le sien.

Formateur 2 - Peux-tu essayer de moins théoriser ? Tu nous poses l'équation de la Roberval familiale. Essaie de trouver un fait, un seul fait. Ne rationalise pas.

Problème ou solution ?

Deborah raconte alors que son frère, quand il était petit,

faisait des colères, qu'il portait pieds nus dans la rue et que le père courait après lui pour le rattraper et lui flanquer une rouste. D'où venaient ces colères ? Probablement une opposition entre le père et le fils sur quelque point que le père voulait imposer ; mais Deborah ne se rappelle rien de précis. En revanche, elle a le sentiment, elle, que son père ne lui a jamais rien imposé. Et elle se souvient que dans ces circonstances elle protégeait son frère en s'interposant entre le père et lui... ce qui ne signifie pas, précise-t-elle bien, que leur père était violent. Simplement, elle voulait protéger son frère.

Formateur 2 - Tu le protégeais, mais ton père n'était pas violent... comment appelles-tu ce contre quoi tu éprouvais le besoin de le protéger ?

Formateur 1 - Et ta mère, là-dedans ? Leur mère était présente, mais très mal à l'aise en voyant mettre à mal son fils chéri ; elle reconnaissait qu'il méritait une correction, mais sans s'en mêler. Deborah se rappelle une scène qui s'était déroulée dans la cuisine... mais, dans son souvenir, elle ne « voit » pas sa mère ; elle est gommée de l'image, elle l'a comme éliminée. Peut-être était-elle à se lamenter dans un coin : « Il va lui faire mal ! » Si elle ne « voit » pas sa mère, elle « entend » cette crainte.

Formateur 2 - Donc, tu penses que ta mère voyait ton père comme quelqu'un de violent. Deborah, là, marque un temps de silence ; manifestement, ce qu'elle découvre de cette image de son père a du mal à émerger.

Deborah - Vous croyez que les autres le ressentait comme cela ?

Formateur 1 - Pourquoi « les autres » ? Toi, si tu ne le voyais pas comme tel, pourquoi t'interposais-tu entre lui et ton frère ?

Formateur 2 - Quel rapport vois-tu entre ce que tu racontes

maintenant de ton enfance et la situation qui te préoccupe ? Curieusement, Deborah ne relève pas le passage de la mère par pertes et profits. Elle retient la violence du père, que dit Thierry et qu'elle a ressentie un jour que, en l'absence du garçon, le père menaçait de « le laisser raide » s'il continuait à faire des bêtises. Ce jour-là, elle a eu très peur. Elle a dit au père que cela la mettait très mal à l'aise, que la loi française n'autorisait pas n'importe quel traitement à un enfant, et qu'elle était encore plus mal à l'aise de ce qu'il ait dit cela devant elle. Alors, elle s'est demandé comment protéger l'enfant.

Formateur 1 - Là, tu parles comme ta mère : « Il va lui faire mal ! »

Tu te demandes, mais tu ne fais rien. *Deborah* - Ma mère m'utilisait, alors, tu crois, pour faire ce qu'elle n'osait pas faire ?

Formateur 1 - Tu interférais dans le conflit, en partie, pour protéger ta mère, ça paraît clair. Ça lui évitait d'avoir à intervenir.

Deborah - Et ça marchait : mon père se calmait.

Formateur 1 - Ce que ta mère n'aurait peut-être pas obtenu. En cela tu étais donc meilleure que ta mère...

Deborah - Je me retrouve toujours dans cette situation. Par exemple, l'autre jour, l'éducatrice en chef voulait taper un enfant ; et moi de lui dire : « Depuis quand fait-on cela ? » ; ensuite, elle m'a dit ne l'avoir pas fait. Est-ce qu'en agissant ainsi, je n'arrête pas des processus ?

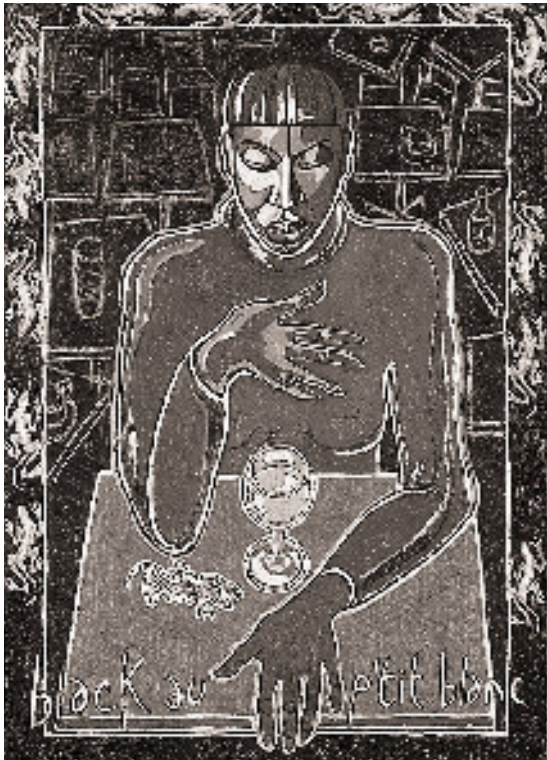
Formateur 2 - Il ne faut pas confondre : il y a deux problèmes, là. D'une part : fait-il ou non problème pour toi de jouer le rôle de fusible « anti-clash ? »

D'autre part : quand tu ne seras pas là pour remplir ce rôle, que se passera-t-il ? Ce sont deux questions différentes.

Deborah - Le problème, c'est que d'agir ainsi ne modifie en rien le système.

Formateur 2 - Merci pour la récitation... Deborah, tu es parfaite, mais tu ne dis toujours pas en quoi c'est là un problème que tu vis. Tu dis jouer ce rôle tout le temps. Quelle mouche te pique pour que maintenant tu veuilles arrêter ? Pourquoi arrêter ? Que veux-tu travailler avec nous ? Tu joues les régulateurs de tension... Tu vois Thierry jouer les régulateurs de tension... Vous vous observez mutuellement en train de jouer les régulateurs de tension... Il n'y a là que des avantages partout et pour tout le monde. En outre, ça permet de maintenir le placement tout en disant qu'on veut y mettre fin. Je ne vois là aucun problème mais bien une solution. La solution que tu as toujours adoptée depuis que tu es petite et qui a en effet permis de maintenir l'équilibre de ta famille.

Ainsi en va-t-il : dans bien des cas, ce qui paraît être un problème est une fait une solution ou, plus exactement, fonctionne comme la solution qui permet d'apaiser les tensions sans avoir à faire monter à la lumière les enjeux relationnels ; alors, bien évidemment, ce problème, on le protège. On l'a vu déjà avec l'intégration de l'hôpital dans le maintien de l'homéostasie familiale. On le retrouve ici au cœur même de l'empêchement à une intervention qui permettrait la mise au jour de la construction à l'origine d'un placement. Par quel mécanisme ? C'est assez clair et Deborah elle-même a pointé le doigt dessus : si elle s'est attachée à la souffrance de ce garçon, c'est qu'elle y retrouve la sienne, qu'elle s'imagine qu'il est peut-être le maillon d'une logique qu'elle connaît fort bien pour l'avoir vécue elle-même à la même place et continuer de la vivre parce que c'est cela, pour elle comme pour lui, « être enfant » : protéger l'équilibre



Monneraud

familial ; cela « être père » : être violent ; cela « être mère » : être absente. Ainsi, souvent, les problèmes que nous rencontrons sont-ils en fait des solutions de jadis pour nous. Quand on a compris cela, on comprend que ce que l'on voit comme problème n'en est souvent pas un objectivement : c'est le nôtre.

Bien sûr, on pourra trouver que c'est là brosser à coups de hache un portrait dont on pense peut-être qu'il appelle plus de nuances. Mais est-il sûr que nos croyances s'embarrassent de la nuance ? Bien plutôt fonctionnent-elles selon un principe que nous connaissons tous. Les hellénistes l'appellent l'adjectif homérique – Achille-aux-pieds-légers, l'aurore-aux-doigts-de-rose, la mer-lie-de-vin, etc. ; les hommes de théâtre l'appellent un emploi : *la soubrette*, *le jeune premier* ; les fauconniers l'appellent le leurre – et le rapace de revenir à peine aperçu ce morceau de cuir rouge vaguement évocateur d'une proie ; les éthologues l'appellent joliment, par exemple,

la parade amoureuse – et l'épinoche s'orne d'une certaine couleur en sa partie dorsale, et voici que l'autre épinoche adopte le comportement qui mènera au rapprochement final, etc. Sélectionner deux ou trois attributs, toujours les mêmes désormais, grossir le trait, tout dessinateur le sait bien, c'est la meilleure façon de rendre reconnaissable au point qu'il ne soit plus besoin de réfléchir : le signe par là se meut en signal qui provoquera d'emblée l'attente ou la réponse qui lui est associée.

Toute construction, au sens où l'on entend ici ce mot, est par essence même réductrice. Le problème n'est pas là : il est de la reconnaître pour ce qu'elle est, seule façon d'être capable, un jour, de composer avec elle et d'en jouer pour n'en être plus le jouet. De redonner à ce qui ne fonctionne que comme signal sa dignité de signe suscitant l'intelligence. Que ce qui jusque-là fonctionnait quasi automatiquement comme une solution apparaisse

comme un problème est un premier entrebâillement. Reste à ouvrir la porte, mais c'est alors pour avancer en terre inconnue.

Deborah - Ce qui a été pour moi jusqu'à maintenant une solution ne l'est peut-être pas dans la situation présente, et en particulier dans celle de Thierry.
Formateur 1 - Tu semble oublier que les gens comptent sur toi pour cela. Voudrais-tu les trahir ? Et te sens-tu capable d'être déloyale à l'égard de ta famille ?

La question peut sembler saugrenue. Si pourtant nous sommes tellement attachés à notre « vision du monde », ce n'est pas seulement parce qu'elle est ce que nous connaissons et sans quoi nous nous retrouvons perdus, acculés au risque d'une autre solution que celle que nous avons toujours pratiquée ; c'est aussi que cette solution était ce par quoi s'exprimait notre loyauté à l'égard de nos parents. Peut-on, sans se sentir coupable, manquer

à son devoir ? Il y a, dans la réplique suivante de Deborah, comme un accent de rébellion contre un destin auquel on l'aurait condamnée. Mais rébellion n'est pas révolution. Si dire « non » est un premier moment, il faut réapprendre à dire « oui » et s'en donner les moyens concrets : « Moi qui me suis dit [...] dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan ! » (A. Rimbaud, *op.cit.*, loc. cit.)

Deborah - Je n'ai pas envie d'être indispensable : à ce compte-là, il faudrait que j'intervienne pendant des années : je voudrais que les gens arrivent à se supporter sans avoir besoin de moi pour cela.

Tel est le secret du contrôle. Ce n'est point de surveiller que ceci ou cela a été ou non bien fait. Bien ou mal, là n'est pas la question. Plus : ceci ou cela, à quoi on feint d'attribuer de l'importance, là non plus n'est pas la question. Pour tout dire, on s'en moque éperdument. Ce qui compte, c'est de vérifier que se passe bien ce qui doit se passer ...

Formateur 2 - Sois concrète, Deborah, sans quoi tu vas effectivement devoir intervenir encore pendant des années. Quel est ton but précis ? Deborah - Le retour possible de Thierry chez lui. Formateur 2 - Bien, c'est sans doute la bonne route... mais elle sera longue. De toute façon, à dix-huit ou vingt et un ans, il retournera chez lui car personne ne l'aura préparé à autre chose... Je ne vois rien pour l'instant qui fasse qu'il pourrait s'en tirer. Tout concourt à l'enfoncer. Tu sers assurément à quelque chose pour le moment : à maintenir le placement. Ce n'est pas rien. Mais que veux-tu avec eux ? Le retour, dis-tu. Bien. Mais cela suppose un certain nombre de choses, et tu le sais. Pour

le moment ces conditions ne sont pas remplies... et l'institution, comme il est de sa nature (cf. *infra* chapitre 4), n'a en rien l'intention de renvoyer ce garçon dans sa famille. Tu es peut-être la seule à le vouloir. As-tu au moins déjà vérifié que tu n'étais pas la seule ? Deborah - J'ai l'impression de n'être pas seule, je l'ai dit. Formateur 2 - Ne te contente pas des impressions, Déborah. Vérifie... fais comme nous ! Ne te contente pas de déclaration d'intention. Vérifie les ressources dont tu disposes. Les ressources institutionnelles : pour le moment, tu as neutralisé l'institution, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant : il te faut aussi être sinon appuyée du moins autorisée par elle à faire ce que tu envisages. Les ressources parentales, et pour cela il te faut

voir tout le monde, y compris la femme qui tient lieu de mère. Deborah - Thierry veut le retour. Et son père dit être prêt à passer l'éponge si un projet en ce sens se met en place. Formateur 2 - Le fils parle comme un père, en disant « je veux »... et le père parle comme un fils, en voulant bien suivre... tu as du travail en perspective : à qui revient-il d'avoir un projet ? A qui revient la responsabilité ? C'est à toi de décider de tout cela : ils ne le feront pas pour toi.

LA VÉRIFICATION

Et il leur serra la main à plusieurs reprises ; il ne cessa que quand il crut voir que ces gens, habitués à l'atmosphère des bureaux, supportaient difficilement l'air relativement frais qui venait de l'escalier.

F. Kafka, *ibid.*, p. 145.

Pourquoi une fatalité ?

Ce moment d'une supervision parmi d'autres est particulièrement exemplaire par sa limpidité comme illustration de l'intérêt qu'il y a à aller feuilleter les strates de notre histoire familiale, c'est pourquoi il a paru utile de s'y attarder un peu : là, comme aurait dit Jean-Marie, on voit « la boucle se boucler ». Il permet aussi d'envisager une réponse à la question laissée en suspens à la fin du chapitre précédent : pourquoi faisons-nous nôtre la théorie de la transmission comme « lignagère » de certains comportements ? Il s'agissait en l'occurrence de la maltraitance, en quoi, à juste titre, nous voyons un mal ; mais la chose, on y pense moins, vaut tout autant pour ce que l'on considère comme de bons traitements... est-il toujours sûr qu'ils permettent l'éclosion de la liberté et de la responsabilité, s'il est vrai, comme le dit Kant, qu'on n'éduque pas à la liberté, mais *dans* la liberté⁵ ? Après tout, on peut tout aussi bien voir une « bonne attitude » comme l'accomplissement d'une manière de destin qui, à l'instar de celui mis en scène par les tragiques grecs reprenant certains mythes – des Atrides dans *l'Orestie*⁶, des Labdacides avec le cycle d'Édipe⁷ – se perpétuerait de génération en génération. Une première explication à notre propension à épouser le thème de la fatalité serait bien sûr – est-il besoin de le rappeler maintenant ? – que cette belle ordonnance linéaire, selon ce que Descartes appelait la « chaîne des raisons », en écho anticipé à la « chaîne des signifiants » des linguistes, permet, tout en la déplorant quand elle paraît mortifère, d'évacuer rapidement la question puisque, les choses étant ce qu'elles sont, on n'y pourrait rien changer : « Tel père, tel fils », la prétendue sagesse des nations ne s'embarrasse pas plus de nuances que nos croyances.

⁵ « J'avoue que je ne puis me faire à ces façons de parler dont se servent même des gens fort sages : " Tel peuple (en train d'élaborer sa liberté et ses lois) n'est pas mûr pour la liberté ", " Les serfs de tel grand seigneur ne sont pas encore mûrs pour la liberté "; " Les hommes d'une manière générale ne sont pas encore mûrs pour la liberté de croyance ". Mais dans cette hypothèse, la liberté n'arrivera jamais, car on ne peut mûrir à la liberté qu'à la condition préalable d'être placé dans cette liberté (il faut être libre afin de pouvoir user comme il convient de ses facultés dans la liberté). » (E. Kant, « Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ? », in *Philosophie de l'histoire*, Paris, Aubier, 1947.)

⁶ Eschyle, *Agamemnon*, *Les Choéphores*, *Les Euménides*.

⁷ Sophocle, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colonne*.

C'est peut-être oublier un peu vite la conclusion de *l'Orestie*, où Eschyle enseigne aux Athéniens que le cycle peut-être rompu par, précisément, la démocratie, c'est-à-dire la responsabilisation de tous, et les farouches Erinyes se muent en Euménides, en bienfaitrices, par la grâce de la parole échangée. Une deuxième réponse, qui touche à notre fond culturel non plus « rationnel » mais plus poétique, est que ces mythes auxquels il a été fait allusion hantent peu ou prou notre imaginaire collectif. Mais alors comme se fait-il qu'on en ait évacué, comme par un fait exprès, cette conclusion de *l'Orestie* pour ne retenir, comme le mettra en scène Sartre en 1943 dans *Les Mouches*, que les mouches qui harcèlent Oreste, ou comme fera Freud, oublieux lui aussi de *l'Œdipe à Colonne* de Sophocle, que le crime d'Œdipe vaticiné par l'oracle ? Qu'est-ce qui en nous résonne si intensément à ces moments de ces histoires que le reste n'en est plus audible ? Comment se fait-il que fonctionnent comme le leurre auquel nous nous laissons prendre tels traits – Œdipe-qui-tue-son-père-et-épouse-sa-mère, Oreste-poursuivi-par-les-déesse-de-la-vengeance – plutôt que tels autres : Œdipe-bienfaiteur-de-la-cité d'Athènes, par exemple, ou Oreste-prétexte-au-premier-tribunal-démocratique ?

La protection

Si nous avons retenu tels traits plutôt que tels autres, c'est vraisemblablement parce qu'ils nous rassurent, parce qu'ils consonnent avec ce que notre vision du monde nous donne à voir comme concourant à nous maintenir dans l'être. Voilà qui peut paraître paradoxal, provocateur même peut-être : comment prétendre que ces horreurs nous rassureraient ? Bien plutôt nous inquiéteraient-elles ! Bien plutôt cette fatalité

monstrueuse abattra-t-elle notre courage, semble-t-il, sauf à se complaire à jouer les Don Quichotte, à épouser les causes perdues d'avance. En quoi donc ces traits pourraient-ils nous rassurer ? En ceci : ils protègent cette vision du monde que nous avons construite dans notre enfance. Ils la confortent. Or, pour ainsi dire, tout est bon à prendre qui remplit cet office, on fait feu de tout bois, dût-on enfumer l'entourage. Tout est bon, y compris ce qui, aux yeux de quelqu'un d'autre, peut paraître aberrant.

On se souvient qu'Agathe vit avec un compagnon qui, à l'occasion, pourrait devenir violent quand il a bu, et qui, dit-elle, « insécurise les enfants ». On se souvient aussi de ce que sa mère disait à Agathe enfant et à ses frères et sœurs d'avoir pitié de leur père, qu'il était « malade ». Maintenant, Agathe aimerait « vivre et arrêter de disserter » ; mais elle il y a du mal ! Dans son cas pourtant, ce serait assez simple.

Elle pourrait commencer par dire à son ami d'arrêter de boire, et agir en conséquence.

Alors qu'elle se décrit comme un thérapeute qui se contente de regarder et de dire, comme sa mère, en une belle fidélité à sa mémoire, en une belle loyauté d'enfant : « Il est malade. »

Elle commente son attitude, elle râle d'avoir à supporter « un troisième enfant » incapable de s'occuper des deux enfants qu'ils ont ensemble. Elle travaille, elle est absente, elle lui demande de leur faire faire leurs devoirs avant de les coucher... et voici que, quand elle rentre le soir, rien n'est fait, ils ne sont pas couchés, et lui, il sirote...

« Ce n'est pas possible, que fais-je avec un individu pareil ? », se demande-t-elle en elle-même. Pourtant, elle ne dit rien.

Mais elle enregistre, elle note :

« Je savais bien que tous les hommes sont comme ça », et elle vérifie : en effet, ils sont bien comme ça, tous comme son père, tous comme sa mère le voyait, des irresponsables. Et, en ne faisant rien, elle maintient qu'il en est bien ainsi. Quant à son compagnon, lui, il pense qu'elle ne peut rester qu'avec quelqu'un de minable – et que pourrait-il penser d'autre ? Alors, que penseriez-vous qu'il fit ? Le minable, bien sûr. Ainsi la protège-t-il : il lui offre confirmation de ce qu'elle croit qu'est le monde et lui permet de vérifier quotidiennement qu'il en est bien ainsi. Même sa violence, quand éventuellement elle se manifeste, participe de cette protection. Sans doute Agathe y voit-elle un signe d'agressivité, un « mouvement revendicatif », comme elle dit, avec sur le bout de la langue le qualificatif « adolescent »... Et c'est justement en quoi ce mouvement, qui peut paraître agressif à son égard

Monnereaud



à première vue, est au contraire protecteur : c'est une façon de conforter et de protéger sa construction du monde ; mais faute de l'analyser dans son contexte, elle ne le voit pas ainsi.

Ce renversement en son contraire de la signification qu'immédiatement nous prêtons à un certain nombre de comportements, verbaux ou agis, peut assurément étonner. Certains même pourront s'en scandaliser : « Son compagnon la frapperait pour la protéger ! N'est-ce pas là revenir au fameux " qui aime bien châtie bien " et autres vieilles lunes qui ont fait le malheur de tant de gosses, comme on voit avec l'évêque du *Fanny et Alexandre* d'Ingmar Bergman (1983) et dont Alice Miller a dénoncé la perversité dans *L'Enfant sous terre*⁸. » Mais il ne s'agit pas d'une quelconque apologie de la brutalité, ni de quelque autre comportement que ce soit, il s'agit d'analyser quel sens ils ont.

Le contrôle

On respire. Mais, là encore, qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agit pas non plus d'envisager cette hypothèse comme éventuellement acceptable... On en conviendrait peut-être, cela ferait un intéressant sujet de conversation, de séminaire même à l'occasion et on pourrait en faire un livre... Non : on ne s'en tirera pas sans « y être passé ».

Formateur - Que veux-tu changer chez toi ? En général, quand on pose cette question, on obtient comme réponse ce que les gens ne veulent surtout pas voir changer... tout en disant le vouloir. J'ai, dans la pièce où je reçois mes patients, une baguette en plastique avec des bouts de papier d'argent colorés à l'intérieur ; je la donne aux enfants en leur disant que c'est une baguette magique, et je leur pose cette question...

Agathe - Je voudrais ne plus être tout le temps en train de contrôler ce qui se passe.

Formateur - Pourquoi donc chercher à contrôler ?

En général, plus quelqu'un se rend compte qu'il est contrôlé, plus il se montre incontrôlable... c'est un mauvais calcul.

Agathe - Peut-être. Mais ça me rassure.

Formateur - C'est un cycle infernal : pour te rassurer, tu contrôles ; se sentant contrôlé, il se fait encore plus incontrôlable ; tu es donc encore plus inquiète et contrôles encore plus, etc. Il t'est déjà arrivé de contrôler vraiment quelqu'un ?

Agathe - Je crois que j'ai de l'influence sur ma sœur.

Formateur - Sois précise.

Agathe - J'ai du mal à trouver des détails. Je suis plus à l'aise quand il s'agit de parler en général.

Formateur - Pardi : tu veux me contrôler, moi aussi. Tu veux me maintenir en terrain connu, où tu es à l'aise. Et plus je vais insister pour que tu me parles de choses précises, particulières, plus tu vas vouloir me répondre en termes généraux. Ainsi s'engage entre nous un processus d'escalade, comme il s'en engage entre ton compagnon et toi.

Nous reproduisons le schéma que mettais en œuvre ta mère avec ton père. Elle parlait de lui en termes généraux : il est « malade » ; alors, lui, il se rendait de moins en moins contrôlable, prévisible – c'est aussi la signification de ce qu'on appelle des « accès de violence », qui surgissent au moment où, dit-on, on ne les attend pas – et tout le monde se sentait de moins en moins en sécurité. Comme toi, maintenant, ici, car tu ne sais où cela va te mener. Mais, **Agathe**, quand on veut contrôler à un point tel qu'on ne contrôles plus rien, pourquoi continuer ? **Agathe** - Aucun changement n'est possible, alors, puisque je réagis encore comme ça.

Formateur - Où vas-tu chercher que je pense ça ?

Tel est le secret du contrôle. Ce n'est point de surveiller que ceci ou cela a été ou non bien fait. Bien ou mal, là n'est pas la question. Plus : ceci ou cela, à quoi on feint d'attribuer de l'importance, là non plus n'est pas la question. Pour tout dire, on s'en moque éperdument. Ce qui compte, c'est de vérifier que se passe bien ce qui doit se passer : que ceci ou cela n'est effectivement pas fait, si c'est là ce que prédit notre vision du monde ; que ceci ou cela est effectivement fait, si c'est là ce que prédit notre vision du monde. Peu importe le contenu pourvu qu'on ait la vérification. C'est, comme diraient les logiciens, une opération purement formelle. C'est pourquoi elle peut aussi bien porter sur des enjeux « importants » que sur le détail apparemment le plus « anodin », comme dit ce procureur de la République, oublieux de ce que rien n'est anodin ou important qu'à proportion de l'investissement dont c'est l'objet, aux journalistes l'interrogeant sur une gamine qui avait poignardé sa camarade de classe. C'est pourquoi tout est bon qui permet de vérifier, de la façon de ranger ou non son verre à dents au fait de se retrouver ou non à l'hôpital pour coups et blessures. Voilà qui inquiète un peu : d'une certaine façon, nous contrôlons et vérifions tous, tout le temps. Parfois, nous pouvons nous surprendre à le faire. C'est quand nous disons : « Je le savais bien, qu'il ou elle finirait par faire ça, je l'aurais prédit. » Qu'on se rappelle le sentiment éprouvé quand à l'occasion un tel jugement a visé un acte que nous avons nous-mêmes posé ou commis : c'est tout simplement insupportable tellement on se sent pris au piège, avec ce pressentiment, juste

le plus souvent mais très rarement analysé, que, ce piège, l'autre nous l'a tendu. En effet, pose-t-on la question : « Pourquoi dis-tu cela ? », et l'autre de répondre par telle ou telle caractéristique qu'il nous voit à nous : « Parce que tu es comme ceci, parce que tu réagis toujours comme cela », dit-il ; qui a jamais entendu répondre : « Parce que c'est comme ça que je vois les choses et tu n'y es pour rien, sinon en cela peut-être que, à ton insu, tu as voulu me rassurer, tu as voulu protéger ma façon de voir les choses ; alors, tu as agi comme tu pensais que j'en avais besoin » ? Alors, comme le compagnon d'Agathe, on se sent manipulé et

une telle idée ? » Il n'est pas non plus son compagnon : il ne baisse pas les bras de rage impuissante – « Puisque c'est comme ça... » – ni ne se cabre en une revendication adolescente – « Avec toi, de toute façon, c'est toujours pareil... » Il lui demande : « Où vas-tu chercher que je pense cela ? » : il lui parle, à elle aujourd'hui et non à la petite fille loyale à l'égard de sa mère. La conversation peut donc reprendre, et Agathe peut en venir à parler d'un fait concret. Quand on s'en rend compte, on a souvent honte du ridicule qu'il y a à être monté sur ses grands chevaux pour des peccadilles ; mais on peut avoir honte aussi à plus juste titre :

le professionnel ne se laisse pas embarquer dans des considérations de cet ordre, même s'il doit s'adapter à la culture de son client, et qu'il maintienne vigoureusement son exigence de précision : avec qui ? où ? à quelle date ? à quelle heure ? etc., c'est que les choses par là émeuvent au sens étymologique de ce mot : elles nous mettent en mouvement.

Et elles mettent en mouvement, aussi, les patients. Quand ils arrivent, ils sont tous habités par leur problème, ce qui se double d'une anxiété : quelles questions va-t-on me poser, comment dois-je me comporter pour ne pas paraître ridicule, comme dois-je répondre pour ne pas m'enfermer, etc. Tout autant d'obstacles à ce que puisse s'enclencher un processus libérateur : ils sont sur leur garde. Leur poser des questions précises, et apparemment incongrues parfois tant elles ont l'air anodines voire, à leurs yeux, sans intérêt aucun, les décentre de cette anxiété.

(C'est une technique éprouvée des groupes d'intervention anti-terroristes lors des prises d'otages, quand par exemple les ravisseurs demandent de la nourriture, que de multiplier les questions du style : jambon cru ou cuit ? avec du beurre ou non ? avec de la moutarde ? du ketchup ? etc.). Parfois, cela ne marche pas, les patients veulent à tout prix ramener « au fait », ce qui est une indication : ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions. Une possibilité alors est de leur dire qu'on est dans une phase « d'observation » – ce que l'on peut faire durer pour se donner du temps – en leur donnant le sentiment, qui les valorise à leurs propres yeux et les rend donc plus coopératifs, qu'on a besoin

...ils veulent garder le contrôle de ce qui se passe et ne se laisseront pas aisément ébranler dans leurs positions.

la rage peut nous prendre comme elle a pris Nicolas ; ou le désespoir de se faire jamais entendre, puisque, de toute façon, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, ce sera toujours récupéré comme le fait ici la dernière réplique d'Agathe.

C'est là un dernier sursaut du contrôle : en outre il en donne à voir l'essence quasi à l'état pur. Là, il abat ses cartes, car c'est bien cela que sans arrêt il vérifie : il n'y a pas de changement, tout est bien comme ce doit être. À la question du formateur, la réponse est superflue tant il est clair désormais « où » nous allons chercher « cela ». D'ailleurs, réduite à quia, Agathe n'y répondra pas : elle pleure.

Sois concrète

Mais le formateur n'est pas Agathe : il ne lui demande pas, en général : « Où vas-tu chercher

ce sentiment de honte ne rend pas facile ce qui ressemble dès lors à une sorte d'aveu. Là pourtant n'est pas la raison majeure qui rend si difficile d'entrer dans les détails et si tentant de se réfugier, c'est on l'a vu une ruse du contrôle, dans des propositions d'ordre général, comme on s'y livre avec une touchante application dans tant de réunions dites de « synthèse » – justement – où il s'agit de cerner un cas, comme on cerne une ville, en se gardant bien de se demander où, à quelle heure, à propos de quel geste, de quel mot, chacun a contraint le patient à lever un à un ses pont-levis, avant d'ouvrir les vannes qui vont remplir les douves, pour conclure qu'en effet, désormais, il n'y a pas grand-chose à faire avec lui, on ne sait plus comment l'approcher. S'il est si important que

de leur aide pour comprendre de quoi il s'agit. Étant bien clair qu'en thérapie il n'y a pas de « phase d'observation » qui précéderait une « phase de traitement » et au cours de laquelle « il ne se passerait rien » : il se passe toujours, nécessairement, quelque chose, et qui engage la suite, qui structure un système de relations dont il sera d'autant plus difficile de se dépêtrer qu'on lui aura laissé le temps de s'affermir ; la décentration doit donc être à l'œuvre dès les premiers échanges.

Un autre effet de ces questions sur les détails tient à la façon

... se mettre en mouvement, c'est s'exposer ; c'est donc bien ce devant quoi nous avons le plus peur car il faut décider de la direction à prendre sans idée aucune de ce qui pourra bien se passer.

dont on les pose. D'elle dépend pour une bonne part le passage d'une considération linéaire et individuelle à une considération systémique qui fait apparaître les relations en jeu. Quand, par exemple, quelqu'un déclare : « Je suis déprimé », on peut : – soit lui dire : « Parlez-moi de vos angoisses », et l'on demeure alors dans le champ purement individuel, – soit lui dire : « Qu'est-ce qui vous cause du chagrin ? Que s'est-il passé ? Quand ? Où ? Avec qui ? » etc., et l'on se donne alors la possibilité de resituer le trouble du patient dans son contexte, dans le jeu des relations présentes. De même, avec quelqu'un qui déclare être violent, on peut : – soit lui demander : « Que pensez-vous de cette violence qui est en vous ? et on s'embarque dans des généralités qui n'apporteront guère quoi que ce

soit que le patient ne sache déjà, – soit lui demander : « Envers qui ? A quelles occasions ? Sous quelle forme ? » Etc.

Or se mettre en mouvement, c'est s'exposer ; c'est donc bien ce devant quoi nous avons le plus peur car il faut décider de la direction à prendre sans idée aucune de ce qui pourra bien se passer. Et gardons-nous bien d'imaginer quoi que ce soit : il y a de fortes chances que les scénarios que nous construisons soient catastrophiques. Mais comment échapper à cette séquelle de notre irrépressible tendance à contrôler ?

Aussi convient-il de rassurer, de montrer qu'est déjà là ce qui permettra une construction nouvelle, et de prévenir contre les conséquences envisageables.

Agathe - Par exemple, quand je suis partie pour venir ici, je lui ai dit : « Soutiens les enfants. » Par cette seule phrase, je l'ai disqualifié ; sans quoi, quel besoin aurais-je ressenti de la prononcer ? Je sentais que les enfants étaient insécurisés. En fait, je ne lui fais aucune confiance. *Formateur* - Tu es partie : ce n'est pas rien.

Agathe - C'est vrai ; mais j'ai fait venir ma sœur... c'est assez dégueulasse, non ?

Formateur - Pourquoi « assez » ? Ce l'est. Mais où est le problème : il l'accepte, non ? Alors ?

Agathe - Je voudrais être plus responsable, en fait. Et ça passe par lui faire confiance.

Formateur - Être responsable, en effet, cela passe souvent par le fait de passer la main. As-tu déjà fait confiance à un homme⁹ ?

Agathe - Oui... le problème se pose avec les hommes qui sont proches de moi.

Formateur - Ceux avec qui tu as à faire, quoi ! Parce que,

ceux qui sont loin...

Tu vois maintenant où se situe le problème, et d'où il vient ? Agathe - Cela me semble clair.

Formateur - Pourquoi donc te vis-tu comme quelqu'un de dégueulasse ? Tu as tes raisons, aussi, d'agir comme tu le fais : il y a vos enfants. Tu voudrais le voir plus grand qu'il n'est. Mais il est comme il est.

Fais attention, quand tu rentreras, si tu t'es mise toi-même à grandir. Car le compagnon d'une femme comme toi ne peut être que fin et intelligent. Alors, il va se rendre compte qu'il s'est passé quelque chose. Que tu ne fasses plus ce que tu aurais dû faire « normalement », et il va te chercher – « Alors, tu ne me fais pas de remarque, cette fois ? », etc.

C'est en effet une constante : quand l'un commence à bouger, l'autre fait tout pour le lui interdire. Et c'est logique : après tout, s'ils se sont accordés jadis, c'est bien que se tissait tout un réseau de complicités – on dit aussi de « résonances » – entre leurs visions du monde respectives, qui se confortaient l'une l'autre. Dès lors que l'une bouge, l'autre va se sentir vaciller. Elle émet alors des appels au secours, parfois sous d'étranges formes ; ainsi peut-on présumer, sans trop de risque d'erreur, que le compagnon d'Agathe va se montrer deux fois plus minable qu'à l'accoutumée, dans un effort pour réanimer les vieux réflexes, pour réenclencher les processus bien rodés de leur relation ; cela peut aller très loin : nous nous souvenons tous d'avoir ainsi, enfants, « cherché » l'adulte pour voir jusqu'où on pouvait aller trop loin ; nous connaissons tous la réplique : « Si tu me cherches, tu vas me trouver. » La difficulté alors est de ne pas confondre présence à l'autre et stratégie, pour éviter que grandir ne soit assassin.

⁸ Miller A., *L'enfant sous terre*, Paris, Aubier, 1986.

⁹ Il est très frappant, et un peu inquiétant, de constater comme, statistiquement, la plupart non seulement des participantes – on pourrait le concevoir – mais aussi des participants – on l'imaginerait moins – portent comme gravée en eux une image de l'homme qui est aux antipodes de ce que le discours explicitement tenu en général – aussi bien verbalement que dans les façons d'être, les institutions, et parfois la façon de façonner son corps – pourrait faire passer pour « l'idéologie dominante ». L'homme, c'est par définition, dans la vision du monde des plus nombreux, celui qui n'assure rien, un irresponsable total.

The European Family Therapy Association
is pleased to announce
its

III EUROPEAN CONGRESS

XVIII Congreso Nacional de la F.E.A.T.F.

III European Congress Of Family Therapy



"Families and Therapists in Different Social Realities"

"Familias y Terapeutas en Diferentes Realidades Sociales"

"Familles et Thérapeutes dans de Différentes Réalités Sociales"

"Famiglie e Terapisti in Diferenti Realtà Sociali"

Congress Office/Oficina del Congreso

Escuela de terapia familiar, Servicio de Psiquiatría,
Hospital de la Santa Creu i Sant Pau,
Avda. Sant Antoni María Claret 167,
08025 Barcelona, SPAIN

Main Telephone/Fax: 34 3 291 9479

Téléfono/Fax Principal

efta97@bcn.servicom.es

<http://www.servicom.es/sonanvision/efta97>

Registration Deadline: May 15th of 1997

Versions du Soi et interactions pathologiques

par Anna Maria
Nicolo Corigliano

Des types de pathologies particulières comme la psychose et les troubles borderline, des périodes de la vie particulière comme l'adolescence, des setting psychothérapeutiques spécifiques comme ceux de couple et de famille constituent un défi pour le psychothérapeute non seulement sur le plan des modifications techniques nécessaires au traitement, mais surtout du point de vue des modèles théoriques pour une compréhension plus efficace. Tous les contextes cités ci-dessus : « psychose, borderline, adolescence, couple et famille », présupposent une compréhension plus lucide du rapport entre réalité externe et réalité interne, entre le Moi et l'autre, entre le Soi et l'objet externe et réel. Malheureusement, une grande partie des modèles psychothérapeutiques, grâce auxquels nous nous sommes formés, nous ont habitués à penser l'individu soit comme quelque chose d'indivisible, une unité dotée d'une structure qui, plus ou moins, complète en gros sa formation dans ses trois premières années de vie, soit comme une sorte de boîte noire incompréhensible. Un tel point de vue ne rend pas pleinement raison de nombreux phénomènes normaux et pathologiques comme, par exemple, certains comportements présentés par des personnes normales exposées à des situations stressantes, comme on l'a vu pendant les guerres ou dans les camps de concentration, ou encore dans des situations pathologiques comme la diffusion

Apports de la thérapie familiale psychanalytique.

A l'initiative
de l'Institut de la Famille
de Toulouse,
une rencontre
européenne a réuni
à Paris les 1^{er} et
2 décembre 1995
de nombreux orateurs
sur le thème : « Thérapie
familiale systémique
et thérapie familiale
psychanalytique.

Analogies et différences ».

Nous publions dans
les pages suivantes
les interventions d'Anna
Maria Nicolo Corigliano,
d'Alberto Eigner,
de Chantal Diamante et
Jean-Pierre Gonzales.

Ces communications
présentent différents
aspects de la thérapie
familiale
psychanalytique.

I. A partir de la théorie des relations objectales de Fairbairn, qui décrivait la personnalité comme composée de Moi subsidiaires et d'objets internes, entendus comme structures dynamiques avec des caractéristiques spécifiques, beaucoup d'auteurs ont développé des concepts analogues. Dans son livre stimulant, *The matrix of the Mind*, Ogden (10) extrapole des concepts analogues à ceux d'auteurs significatifs comme Winnicott et Bion. Il rappelle la bipartition proposée par Winnicott en vrai et faux Soi, entendus comme organisations qui fonctionnent l'une par rapport à l'autre à l'intérieur de la personnalité. Enfin, selon Ogden, Bion également conçoit l'individu comme « composé de multiples sous-organisations de la personnalité, chacune capable de fonctionner de façon semi-autonome » mais aussi capable de comprendre et de juger les identifications projectives d'un autre (Ogden).

de l'identité décrite par Erickson chez certains adolescents présentant des troubles graves. Il n'explique pas non plus des situations de folie à deux. D'autre part, avec un point de vue classique, nous n'arrivons pas à nous expliquer le changement radical des comportements, des modalités relationnelles, que de nombreuses personnes « normales » assument, par exemple en présence de leur partenaire ou de leur famille d'origine, par rapport à l'image de soi qu'elles montrent devant des personnes qui leur sont étrangères ou dans leur contexte professionnel. Si, au contraire, nous nous arrêtons sur de tels phénomènes, nous sommes frappés par trois aspects : le premier concerne la nature des relations que chacun de nous entretient avec les personnes significatives ; le second concerne la valeur du contexte ou du climat émotif dans lequel ces interactions s'insèrent, et le troisième est l'organisation du Soi. En ce qui concerne ce dernier point, il me semble que de nombreux auteurs¹ ont commencé à remettre en question la conception du Soi unitaire et monolithique. Ils tendent plutôt à proposer la présence, à l'intérieur de chacun de nous, d'un certain nombre de « personnes », objets internes ou parties, qui quelquefois sont en opposition ou en conflit les uns avec les autres. Ces auteurs affirment que notre sens de l'identité naît essentiellement de la prise de conscience de la présence de ces aspects interagissant entre eux. J. Mc Dougall enfin parle de l'existence d'un théâtre interne où le « scénariste est appelé Moi » et sur lequel disent leur texte nos personnages, cachés chacun dans leur rôle. Pour la psychanalyste française, une « identité cohésive » est atteinte quand « de nombreux Moi contenus dans le Moi officiel de chacun s'écoutent l'un l'autre »

en découvrant les paradoxes et les contradictions. De même, Harold Searles, à travers une étude soignée de la personnalité borderline, arrive à affirmer que le sens de l'identité de l'individu sain est bien loin de l'être unitaire. Plus une personne est saine – selon l'analyste américain – plus elle est consciente des innombrables personnes qui la constituent, chacune de celles-ci représentant un aspect de son sens de l'identité. Récemment S.A. Mitchell s'est intéressé à ces thèmes en approfondissant le rapport entre le Soi comme configuration relationnelle, multiple et discontinue et un autre aspect du Soi défini comme « intégral et continu ». Pour cet auteur, les versions multiples du Soi, plus que des représentations, sont des modes de vie, des organisations vraies et propres. De telles affirmations peuvent nous porter à une sensation désagréable de confusion et d'incertitude par rapport à la conscience de nous-mêmes et de notre rapport à l'autre. Cette sensation est soulagée par la considération que, à côté des multiples et diverses versions du Soi et des représentations correspondantes, il existe également un sens de continuité subjective qui nous accompagne et qui unifie, peut-être de manière illusoire, ces différents modes d'être. L'entité des processus de scission entre les configurations du Soi est le mécanisme qui différencie les situations normales des processus d'identités multiples des patients borderline ou psychotiques, de sorte que ces derniers souffrent d'un sens de manque dans la continuité de l'expérience et dans la cohésion interne. Ce qui est unifiant et transformateur dans l'expérience normale est, au contraire, la possibilité de dialogue interne entre ces différentes représentations, de continuité et de contiguïté entre



Anna Maria Nicolò Corigliano est pédopsychiatre, psychanalyste IPA, psychothérapeute du couple et de la famille. En 1976, elle a fondé, avec Andolfi, Menghi Saccu, l'Institut de thérapie familiale de Rome (mieux connu comme Ecole romaine de thérapie familiale) et la Société italienne de thérapie familiale. Dans l'Ecole romaine, Anna Maria Nicolò représente la partie qui s'intéresse le plus à l'étude et à la recherche sur le lien entre l'intrapsychique et l'interpersonnel. Après quinze ans de travail, l'Institut a été fermé et chacun des quatre thérapeutes a fondé d'autres centres. En 1987, l'auteur a aussi progressé dans sa formation de psychanalyste d'adulte et d'adolescents en fondant, avec d'autres, la Società Italiana di Psicoterapia Psicoanalitica dell'Infanzia e dell'Adolescenza (SIPsIA) et, en 1989, avec Giacometti, Zavattini et d'autres, l'Istituto di Psicoterapia Psicoanalitica della Famiglia, maintenant Centro di Ricerche sulla Famiglia et dirige la revue « Interazioni - clinica e ricerca psicoanalitica su individuo-coppia-famiglia ». En 1990, elle a participé à la fondation de l'European Family Therapy Association (EFTA). Actuellement elle enseigne la psychothérapie d'adolescents aux psychotérapeutes de la période de développement de l'enfance et adolescence à l'Université de Rome, Institut de neuropsychiatrie de l'enfance. De ses publications, on citera : « L'adolescente e il suo mondo relazionale », *La Nuova Italia Scientifica*, Roma, 1992. (avec Giulio Cesare Zavattini). « L'emploi de la métaphore en thérapie familiale », dans *La création du système thérapeutique*, A. Ackermans, M. Andolfi (sous la direction de), ESF, Paris, 1987. « La relation thérapeutique en thérapie familiale », dans *La création du système thérapeutique*, A. Ackermans, M. Andolfi (sous la direction de), ESF, Paris, 1987.

celles-ci. Nous pourrions ainsi affirmer que, chez les personnalités normales, les différentes versions sont contiguës, en relation, et sont, par certains côtés, assez similaires, au contraire des situations franchement pathologiques que la littérature a représentées, de façon admirable, dans le dédoublement entre Dr Jekyll et M. Hyde : l'un (du moins jusqu'à un certain point de l'histoire) ignore l'existence de l'autre. Un tel point de vue nous amène à une compréhension plus large du patient et de sa famille et peut aussi changer radicalement nos capacités de diagnostic, ainsi que les perspectives thérapeutiques. Dans le setting thérapeutique également, le patient montre en effet les différentes personnes qui le constituent selon l'analyste qui est en face de lui et selon les différents moments du processus analytique. Nous pourrions même dire qu'une psychothérapie réussie est celle qui est capable de mettre en lumière, de rendre conscientes et d'intégrer entre elles les nombreuses versions du Soi du patient, et même les versions qui sont exprimées à travers le symptôme.

La difficulté qui naît, pourtant, de cette perspective est le fait de devoir considérer que cet autre que le patient rencontre au cours du setting est justement le thérapeute avec ses caractéristiques personnelles, ses conflits, son histoire ; dans l'interaction qui se crée (lien que le thérapeute s'efforce de rendre neutre), le patient montre un aspect spécifique de soi ou un aspect de son identité.

Versions du Soi et interactions de famille

Le travail avec le couple ou la famille nous montre de manière tout à fait spéciale comment les relations réelles avec les différents partenaires peuvent mettre en évidence les différentes versions du Soi.

Il nous révèle encore que les phases successives du cycle vital d'une personne, d'un couple ou d'une famille peuvent contribuer à actualiser des aspects qui étaient restés cachés, ou plutôt inactivés, à certains moments et qui sont mis en évidence à d'autres périodes. Ainsi, des mères ou des couples de parents, adéquats pour des enfants en bas âge, se révèlent au contraire inaptes et sources de conflit au moment de l'adolescence de ces mêmes enfants.

Certaines rencontres peuvent ainsi se révéler traumatiques ou particulièrement transformatrices selon le nombre d'éléments, internes à la personne ou réels, qui connotent le sens de cette expérience. Par exemple, nous savons qu'à l'adolescence la rupture d'un lien, fréquemment un lien amoureux (par exemple un abandon ou un deuil), peut parfois déclencher l'apparition d'une pathologie grave. Quelquefois au contraire, l'autre a une fonction de support ou favorise les poussées transformatrices déjà présentes dans la personnalité. Dans la détermination du caractère traumatique éventuel de cette expérience n'entrent pas en compte seulement l'intensité et la qualité des projections et des identifications projectives dont nous investissons l'autre, mais aussi la réponse que nous donne cet autre, le moment où se vérifie cette expérience ainsi que des facteurs pour nous impondérables et fortuits. Le caractère traumatique de cette rencontre peut ainsi dépendre d'un équilibre particulier entre trois aspects :

1. d'une part, des facteurs internes, dont l'histoire du sujet, l'organisation de sa personnalité, le fonctionnement mental de la personne, la capacité et la créativité de trouver des réponses adéquates à des situations difficiles ;
2. des facteurs internes-externes comme la famille, le réseau relationnel ;

3. d'autre part, des facteurs externes comme la nature de l'événement ou une part excessive d'excitation ou de souffrance que comporte la rencontre avec l'autre. Nous devons donc parler, dans l'évaluation de ce type d'expérience (et peut-être dans la formulation de n'importe quel diagnostic psychologique), d'une fonction relative et idiosyncrasique pour chaque personne, représentée par sa capacité de faire face, de contenir et d'élaborer les événements externes et par celle d'interagir avec l'autre même à des niveaux profonds sans que ceci se révèle dangereux.

Dans ce cas, le caractère traumatique est déterminé par le fait de la précipitation et de la convergence à un unique moment de multiples facteurs (y compris ceux qui sont présents dans la personnalité du sujet) qui n'auraient pas eu, isolément, une expressivité pathogène, mais dont l'accumulation fortuite devient un facteur déclencheur à ce moment spécifique et dans cette phase de la vie. Parfois, heureusement, la rencontre avec l'autre se révèle transformatrice parce qu'elle met en lumière des qualités ou des aspects inconnus dans le passé, ou des versions du Soi potentielles et cachées. Nous ne devons donc pas reconsidérer les processus collusifs seulement comme une forme de complémentarité inconsciente basée sur des processus d'identification projective réciproque, comme l'ont décrit de nombreux auteurs (dont Dicks, Giannakoulas, Giacometti, Willi et moi-même). Je pense plutôt que, dans le rapport avec l'autre, chacun peut activer une version de soi complémentaire. Cette version peut aller, dans les situations extrêmes, jusqu'à renverser celle qui jusqu'à présent était l'identité vécue par la personne et connue dans son contexte. Dans le langage quotidien tout cela est parfois

exprimé par des phrases que nous entendons prononcer concernant quelqu'un, ami, enfant ou frère, qui après une rencontre semble avoir changé radicalement : « Tu es vraiment devenu quelqu'un d'autre ! »

Outre la mise en lumière d'aspects de soi inconnus dans le passé, l'utilisation de l'autre dans la relation peut avoir pour effet de stabiliser la personnalité, de maintenir la cohésion du Soi, de définir l'identité, etc.

Dans les situations plus pathologiques, surtout en période de développement, l'esprit d'un membre de la famille est colonisé et parasité par les identifications projectives massives de l'autre.

incestueuse ou homicide avec le parent immédiat (le grand-père) est réprimée dans le cours de sa propre vie mais se présente, avec une qualité inaltérée, entre père et fils (le petit-fils) par exemple.

Dans ce cas je ne parle pas tellement de la contrainte à réactiver les conflits du passé pour pouvoir les contrôler ou les dominer, mais plutôt, comme l'affirmation des études plus récentes, d'une sorte de réactivation des affects et des qualités relationnelles² stimulés par des conditions interactives présentes qui, dans une certaine mesure, tendent à renvoyer aux conditions interactives du passé ou à les répéter.

Cette tendance à répéter, à réactiver, à réimprimer

se blesser dans la rue, devenant ainsi homosexuel.

Les premières consultations⁴ inquiètent le médecin qui l'interroge : Cassio semble au bord d'une décompensation. Il ne serre pas la main du médecin par peur, a un comportement mutique, et regarde autour de lui d'un air suspicieux.

Au cours de la première séance familiale, le père, qui se présente comme une sorte d'artiste original et philosophe, nous raconte la situation, en volant ainsi l'espace du fils, qui est toujours plus silencieux et intimidé. « Cassio lui ressemble : il doute et est plein de perplexité. Il jouait de la guitare et fréquentait avec satisfaction une équipe de football, mais après une dispute avec un compagnon il s'est fait expulser de l'équipe. Depuis plusieurs mois déjà, il avait des difficultés à fréquenter les vestiaires avec les autres compagnons. »

Le père, qui dit être l'unique confident de Cassio, comme le confirme le fils lui-même, a pensé qu'il ne réussirait pas à soigner son fils tout seul. Au cours de la séance le père raconte sa propre histoire et celle de la famille. Cassio est le cadet de quatre enfants à chacun desquels le père a imposé un prénom particulier: Cassius est le prénom d'un des tyrannicides de César mais, à la différence de Brutus, il est moins sûr de lui, plus pensif et hésitant, dit le père. La mère semble prêter peu d'intérêt au propos du père. C'est une femme austère, avec une belle chevelure blonde encadrant son visage. Elle intervient uniquement pour nous donner des notions de réalité, laissant au père les autres commentaires.

Le père de Cassio, Eolo, est fils d'un artisan anarchique et autoritaire envers ses enfants, mais plein de « Eros » (comme le dit le père). Eolo a toujours haï son père et s'est seulement senti libre le jour de sa mort. Il soutient qu'il est naturel d'avoir des sentiments homicides envers le père. Peut-être, s'il meurt, Cassio se sentira-t-il libre.

Dans les situations familiales avec un patient gravement borderline ou psychotique, nous assistons à une lutte pour démêler l'identité propre et vraie des pseudo-identités défensives que la famille a contribué à construire.

L'effet d'un tel processus est d'obtenir, à travers cette sorte de parasitage psychologique, un état de santé apparent de l'un au détriment de l'autre. Ceci peut mener aux situations grotesques observées si souvent dans certaines familles : l'enfant psychotique ou borderline est justement celui qui se montre capable d'un certain contact avec le monde interne et qui est, même si c'est à travers des expressions symptomatiques, capable d'exprimer une souffrance, alors que celle-ci est au contraire scindée, niée, projetée, agie ou évacuée dans le concret ou le somatique par les autres membres de la famille.

Nous observons fréquemment, dans ces situations, que la contrainte à répéter des relations passées ne s'exprime pas dans la continuité temporelle de la vie d'une personne (par exemple un parent), mais au contraire dans les générations suivantes. Ainsi, une relation fantasmatiquement

un « cliché » (ou plus d'un), ou au contraire à débiter une expérience qui peut se révéler transformatrice, dépend, comme nous l'avons vu, de multiples facteurs et, entre autres, de la réponse de l'autre.

Dans les situations familiales avec un patient gravement borderline ou psychotique, nous assistons à une lutte pour démêler l'identité propre et vraie des pseudo-identités défensives que la famille a contribué à construire, parfois sur plusieurs générations, et qui sont confirmées dans les interactions quotidiennes avec le patient.

Je décrirai maintenant le cas de Cassio³, un jeune garçon de 15 ans, dont le père a fait une demande d'hospitalisation. Ces cinq derniers mois, le jeune garçon s'est progressivement isolé, passe son temps enfermé dans sa chambre et a peur d'être contaminé par les rapports avec les autres jeunes ou avec des objets avec lesquels il pourrait

2. Bion parle du transfert comme d' « un modèle de mouvement de sentiments et d'idées d'une sphère d'applicabilité à une autre » (1).

3. Le cas et le commentaire ont été déjà publiés dans la revue *Gruppo*, n° 9, 1993.

4. Le cas a été vu, pour les séances familiales, par le Dr. Ferrara et par moi-même, et pour les séances individuelles par le Dr. Bossi.

Il décrit avec dédain son travail d'employé et parle au contraire des livres de poésie qu'il a écrits et de sa vie de jeune homme exhibant une activité de Don Juan. En outre, il ajoute que ceci figurait dans le pacte prématrimonial. L'épouse confirme, ajoutant que le mari lui laisse la plus grande part du salaire et les enfants à gérer. Elle, au contraire, vient d'une famille très unie : le père, un modeste artisan, travaillait à la maison en compagnie de la mère. Selon le père, son épouse n'a pas d'Eros ; il l'a invitée à se couper les cheveux mais elle a refusé. Il nous lit alors une poésie dédiée à son épouse, qu'il a intitulée : « Tu n'es plus une femme ». L'épouse semble touchée, puis elle ajoute qu'elle ne se coupera jamais les cheveux pour les caprices du mari. A ce propos le père ajoute que le fait que son fils se rase continuellement les premiers duvets du visage le préoccupe. La mère soutient au contraire, sur un ton rassurant, que Cassio le fait pour renforcer sa première barbe. Les parents nous racontent donc comment, à la différence des autres enfants, Cassio a été particulièrement suivi par le père. Après une hospitalisation au cours de laquelle on craignait qu'Eolo ne meure (tout compte fait, il s'agissait d'un épisode de grave dépression), celui-ci sent la possibilité de revivre et recommence donc à s'intéresser à son fils, qui avait alors neuf ans, passant beaucoup de temps à l'éduquer et à l'instruire. Pendant que se déroulent ces rencontres, Cassio suit des consultations auprès d'une autre collègue. Alors que la première consultation se révèle difficile et ardue, dans les deux séances suivantes Cassio semble s'autoriser à avoir un comportement de plus grande confiance ; il collabore en arrivant à raconter ses préoccupations, sa passion pour la musique et pour la chanson « Roméo et Juliette ».

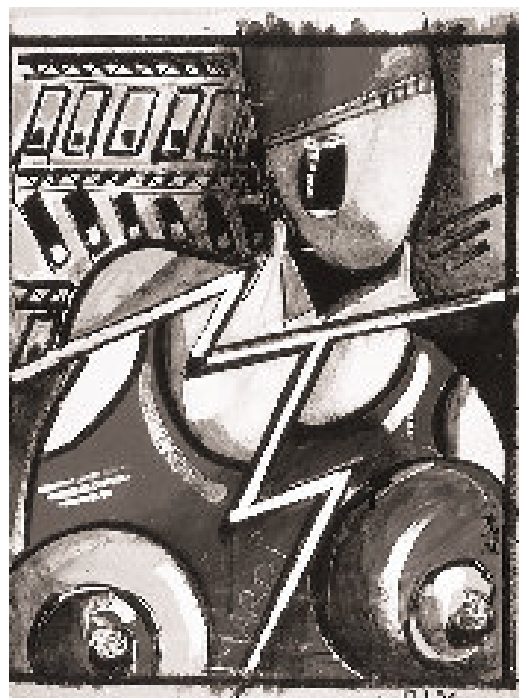
Il parle de sa peur de devoir abandonner sa famille s'il avait été sélectionné dans l'équipe de football juvénile. Il prête la main spontanément à son interlocuteur et dit qu'il se considère lui-même comme beaucoup moins capable que son père de réalité et de réfléchir profondément. Dans la dernière séance tenue avec le couple des parents, ceux-ci racontent chacun leurs rêves. Madame, la nuit précédant la séance, a rêvé que « Cassio était un petit enfant qui était encore attaché au sein et elle se plaignait que cet enfant n'ait pas encore grandi ». A la fin, Eolo confesse presque le rêve fait avant de débiter la première consultation familiale : « Cassio cherchait à pénétrer une femme au visage inconnu, mais il intervient et lui déplace le membre pour qu'ainsi le jeune homme éjacule au-dehors. Alors Cassio se met à pleurer. » Il commente alors : il a fait ce geste de peur que Cassio n'attrape le Sida.

J'interromps ici le compte-rendu de la séance, dont la signification me semble très claire pour certains aspects. Nous pourrions porter notre attention sur de nombreux points et spécialement sur le moment spécifique où advient la demande d'intervention ; dans ce cas : l'adolescence où le thème du remodellement de l'identité est au premier plan. Nous pourrions aussi nous arrêter sur l'intrusion dangereuse et continue du père dans l'espace mental du fils, père qui avait déjà en partie défini son développement depuis l'imposition du prénom : Cassio, comme le tyrannicide enclin au doute. Nous pourrions encore observer non seulement les angoisses de Cassio, mais aussi celles du père relatives à l'identité sexuelle et aux fantasmes parricides que lui-même avait eus envers son propre père et qu'il craignait que son fils ne mette en acte contre lui.

Raurich

Les sept péchés capitaux

« La colère » (clin d'œil à De Kooning)



Se générerait de cette façon une situation paradoxale : comme père, pour permettre à son fils d'exister, il aurait, selon lui, dû permettre son meurtre. Ceci représentait l'inversion fantasmatique de ce qui était advenu lorsque Cassio avait 9 ans ; après l'hospitalisation, le père avait trouvé une issue à sa dépression dans le fait de prendre soin de son fils. Pour mieux clarifier le thème traité, je m'arrêterai plutôt sur la nature des deux rêves que le couple présente dans la dernière séance. Ces rêves, selon la formation et l'optique de l'observateur, peuvent être attribués soit au rapport entre le couple et le fils, soit aux relations des conjoints entre eux. Dans ces deux rêves existent des contenus similaires : la mère parle d'un petit enfant encore au sein, bien qu'elle commente ce fait d'un ton impatient ; le père narre

comment il empêche son fils d'accomplir un acte sexuel adulte, ramenant ainsi le jeune homme à une sorte de masturbation sans issue et en dispersant une créativité possible. Mais si dans les deux rêves le fils est rendu ou se rend « enfant impuissant et passif » (Cassio pleure), nous pourrions aussi nous demander si le Cassio du rêve ne représente pas également le père-mari dans le couple conjugal. Père que l'épouse ressent (avec impatience) comme encore infantile et lié à son sein, et qui lui-même, dans son rêve, se représente comme un jeune homme impuissant, peu agressif, encore soumis à une partie adulte parentale qui l'attaque narcissiquement et le mortifie. Dans cette double lecture de ce que le rêve peut représenter pour le couple, nous voyons le sens de la relation entre le monde interne de chacun des acteurs de ce drame et les interactions réelles,

là où le fils, à un certain moment, se représente lui-même mais représente aussi l'impossibilité du couple de donner un espace au fils adulte et l'impossibilité du père à se séparer et à définir sa propre identité par rapport à son propre père, en élaborant ses propres angoisses dépressives. Il me semble que le cas de Cassio est particulièrement intéressant pour montrer combien l'évaluation globale de l'adolescent dans son milieu, attentive surtout aux connexions entre le monde des représentations internes et celui des représentations réelles, peut modifier le jugement non seulement sur le pronostic, mais aussi sur la stratégie thérapeutique. Il me semble que ce cas montre aussi comment, simultanément, une constellation symptomatique, une modalité de fonctionnement ou une complexité identificatoire sont à attribuer d'une part aux vicissitudes d'une histoire personnelle, d'autre part aux caractéristiques interactives qui définissent le fonctionnement de la famille et, dans ce cas, la nature particulière du fonctionnement réciproque du couple parental. Une recherche soigneuse doit, par conséquent, tenter de démêler les deux aspects afin de mettre en lumière la prépondérance de l'un ou de l'autre aspect et donc d'orienter en conséquence le projet thérapeutique. Pendant l'adolescence, tout cela prend plus d'importance vu les oscillations continues propres à cet âge, vu le renouvellement des thèmes identificatoires et vu les caractéristiques de labilité des frontières, plus marquées qu'à d'autres périodes de la vie. Une coïncidence peut ainsi se manifester : la labilité des frontières propres à l'adolescence s'ajoute aux caractéristiques spécifiques de certaines familles où la différenciation entre le Moi et l'autre semble être plus fragile.

Raurich

Les sept péchés capitaux

« L'envie » (clin d'œil à Adami)



Conclusions

Le cas exposé ci-dessus paraît, à mon avis, confirmer l'hypothèse qu'un diagnostic qui se veut soigné doit, surtout à certains âges de la vie, tenir compte des données interactives et phantasmatiques qui concernent l'individu et le contexte relationnel dans lequel il est inséré et des rapports qu'il entretient avec les autres figures significatives.

A ce propos, certaines questions sont cruciales :

- de toutes les choses que le patient nous communique durant la séance, combien appartiennent à son monde fantasmatique, ou à son monde interactionnel ?
- combien d'autres personnes de son présent et de son passé nous parlent dans l'ici et maintenant de la séance en employant sa voix comme véhicule de communication ?

- quelle est la version, entre toutes celles que le patient possède, en interaction avec nous et quelles sont celles qu'il couvre de façon défensive ? Dans le travail magistral

« On identification », M. Klein utilise une nouvelle pour illustrer l'identification projective.

C'est l'histoire de Fabien qui acquiert le pouvoir magique de se transformer en d'autres personnes grâce à un pacte avec le diable.

M. Klein raconte les transformations successives de Fabien au cours de ses rencontres successives avec des personnes qui l'attiraient de diverses manières. L'effet est cet étrange échange de personnalité qui advient entre les deux.

Je ne m'étendrai pas sur ce travail assez connu de tous. Je voudrais seulement montrer comment, à part les développements extraordinaires que cet essai

a déterminés, deux annotations sont pertinentes pour mon discours :

1. la rencontre entre les deux acteurs du drame était déterminée par une certaine forme de lien réciproque, ;
2. la personnalité, dans un certain sens, se transformait globalement. (Fabien entrait totalement par l'esprit dans le corps de l'autre, en en assumant les traits, et vice-versa.) Dans la nouvelle de Klein, cette transformation est une sorte de version du Soi complémentaire l'autre, une organisation propre et vraie (et non seulement des parties de soi ou des sentiments ou des aspects qui sont projetés ou évacués, comme dans le mécanisme de l'identification projective discuté).

Ensuite ces versions du Soi, qui peuvent sembler difformes les unes par rapport aux autres dans les situations plus pathologiques, s'actualisent dans les interactions les plus significatives, comme les rapports de couple ou la famille. Parfois ces versions sont des pseudo-identités imposées avec lesquelles la personne doit régler ses comptes, comme dans le cas de Cassio qui montrait des faces de lui-même différentes dans le setting individuel et dans le setting familial et dont le problème, entre autres, était d'élaborer, de délimiter et finalement, si c'était possible, de refuser l'identité imposée par la collusion parentale.

Nous nous trouvons, dans les familles avec interactions pathologiques, en face de vraies structures parallèles : une sorte d'identité qui d'un côté appartient au sujet, mais qui de l'autre est le fruit de la constellation familiale. Dans d'autres cas au contraire, moins pathologiques, ces versions, plus contiguës et similaires entre elles, représentent les façons diverses et variées dont notre réalité interne complexe se montre et se conjugue avec l'autre selon la nécessité de la vie.

Bibliographie

Bion W.R., *Transformations : Changes from Learning to Growth*, Heineman, London, 1965.

Elkaïm M., *Si tu m'aimes ne m'aime pas*, Seuil, Paris, 1989.

Freud S., (1919), « *Il perturbante* », *Opere*, vol. 9, Boringhieri, Torino, 1977.

Freud S., (1912), « *Dinamica della translazione* », *Opere*, vol. 6, Boringhieri, Torino, 1974.

Khan M., « Exorcisme of Intrusive Ego-alien Factors in the Analytic Situation and Process », in *Tactics and Techniques in Psychoanalytic Therapy*, Peter L. Giovacchini (sous la direction de), The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London, 1972.

Klein M., *New Directions in Psychoanalysis*, Tavistock, London, 1955.

Mc Dougall J., *Théâtre du Je*, Gallimard, Paris, 1982.

Meltzer D., « Un approccio psicoanalitico alle psicosi », *Quaderni di psicoterapia infantile*, n° 2, Borla, Roma, 1979.

Mitchell S.A., « Prospettive contemporanee sul Sè : verso un'integrazione », in *Le matrici relazionali del Sè*, Mitchell S.A., Il Pensiero Scientifico, Roma, 1992.

Nicolo A.M., « Soigner à l'intérieur de l'autre », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 12, Ed. Privat, Toulouse, 1990.

Nicolo A.M., Zavattini G.C., « L'adolescente e il suo mondo relazionale », *La Nuova Italia Scientifica*, Roma, 1992.

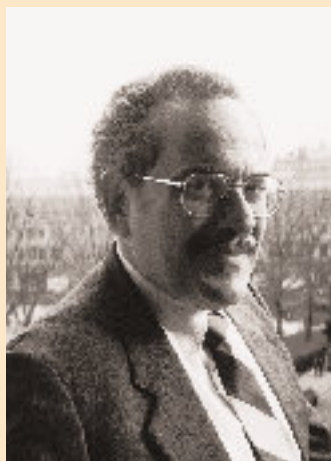
Ogden T.H., *The matrix of the mind Object Relations and the Psychoanalytic Dialogue*, Jason Aronson, Northvale (N.J.), London, 1986.

Searles H., « Processi di identità duale e multipla nel funzionamento dell'Io di tipo borderline », in *My work with Borderline Patients*, Searles H., Aronson, Northvale (N.J.), 1986.

Winnicott D.W., « Mother's Madness Appearing in the Clinical Material as an Ego-alien Factor », Winnicott et al. (sous la direction de), *Psychoanalytic Explorations*, Karnac, London, 1989.

Jouons avec les images

par **Alberto Eiguer**



La thérapie familiale psychanalytique (TFP) s'inspire de la théorie des groupes, selon laquelle la totalité représenterait plus que l'addition des parties, la psyché collective représentant un gain par rapport aux psychés individuelles. Un soi groupal opère dans le sens de la cohésion et de la sécurité familiales. Les désirs et les fantasmes individuels, qui résonnent entre les membres de la famille par leur ressemblance, par leur complémentarité et par les émois suscités, contribuent à l'intégration du groupe, facilitant les identifications ; mais lorsque ces fantasmes ne sont pas supportés, ils déclenchent le trouble, le symptôme ou la mésentente, les sujets se vivant dans l'inquiétude de retrouver chez l'autre ce qui les effraie chez eux-mêmes.

Dans la famille certains aspects n'entrent certainement pas dans le cadre d'un fonctionnement groupal, ils reflètent des particularités qui montrent la difficulté à vouloir réduire la psychologie familiale à un modèle précis. Tel est le cas des liens de parenté, filial, conjugal, fraternel, avunculaire, du lien à l'objet transgénérationnel ; voir aussi les fonctions et places qui ne se retrouvent pas dans d'autres formations collectives. Toutefois, quelques contours de ces liens évoquent l'enchevêtrement des psychismes observé dans les groupes : interaction, interfantasmatisation, fusion, intensité affective. Pensons au lien mère-enfant, par exemple. Ce qui est spécifique est la nature de chaque lien, les prescriptions et les proscriptions qui le régulent, la loi qui le régit.

La thérapie familiale psychanalytique s'organise en séances d'une heure ou d'une heure et demie, à un rythme hebdomadaire ou bimensuel, auxquelles sont invités tous les membres de la famille (règle de la présence d'au moins un membre

de chaque génération pour que la séance ait lieu). Au début de la thérapie, nous énonçons la règle de l'association verbale libre, qui inclut implicitement l'abstinence comportementale, qui nous concerne également parce que nous ne sortons pas de la salle de thérapie. Je reviendrai sur les modalités d'intervention. Quel est l'élément le plus représentatif pour nous permettre d'exposer le plus fidèlement la théorie et la pratique de cette thérapie ? Je crois que cet élément peut être le fonctionnement des fantasmes ; c'est ce qui réunit les psychés et c'est ce sur quoi l'action thérapeutique sera la plus marquante : elle le met en valeur et permet son épanouissement. Mon propos sera donc centré sur l'activité fantasmatique. Je ne parlerai pas beaucoup des aspects de comparaison avec d'autres écoles de la thérapie familiale mais le lecteur en trouvera assez facilement les analogies et les différences.

Le fantasme

Le fantasme ne se présente pas comme une erreur, un déguisement de la réalité ou un mensonge. Le sujet croit dans sa vraisemblance tout en sachant qu'il s'agit d'une fiction. Par le fantasme, il se détourne provisoirement de ce qui le gêne et peut ensuite mieux l'aborder. Le fantasme lui donne le sentiment de se « vivre » dans des situations les plus éloignées de la sienne, de réaliser des exploits extraordinaires. Plutôt qu'au siège du fantasme, Freud (1900) s'intéresse à sa capacité assez notoire de relier différents mondes ou instances psychiques. Dans le fantasme conscient, il est question de scènes qui défilent dans l'esprit, d'histoires que le sujet se raconte.

Le fantasme préconscient inspire le symptôme ou infléchit les scènes hallucinées du rêve dont elles deviennent la figuration. Aussi bien le fantasme conscient que le

fantasme préconscient reproduisent la situation anciennement vécue par le sujet mais refoulée, après avoir subi des déformations et des interprétations : des scènes organisées susceptibles ainsi d'être dramatisées.

Soulignons que le fantasme constitue un point d'attrait, qui concentre l'attention et déclenche des émotions. Lorsque Freud examine le fantasme, il privilégie la situation, le climat, plus que les personnages qui habitent le scénario. Dans le rêve par exemple, ces derniers sont compris comme ayant permuté leurs places et changé leurs attributions. Il considère ces dernières comme aléatoires. Freud montre qu'un personnage du rêve peut figurer à la place d'un autre ou du rêveur.

Ce qui l'intéresse est ce qui circule, les désirs, les affects, les représentations, et au-delà des thèmes précis, c'est la capacité personnelle à produire des fantasmes, dans le rêve ou dans la vie diurne, à s'en servir au bon moment, autrement dit sans que cette capacité interfère avec les activités courantes ou empêche l'insertion dans la réalité, comme c'est le cas chez les mythomanes ou chez les personnalités multiples. Cette activité est ce que l'on désigne par « fantasmatisation ».

Dans le fantasme, la position de chacun pourrait être interchangée, avons-nous suggéré, de sorte que le rôle sera ce qui compte. Dans la famille également les positions du père, de la mère, de l'enfant, peuvent être interchangées, mais c'est la fonction qui est conservée. Ceci se traduit dans le fait d'observation suivant : celui qui a du mal à assumer sa fonction aura beaucoup de difficultés à se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre, à le comprendre, à saisir son désarroi, à savoir ce qui lui fait plaisir. Parfois, il adoptera des attitudes caricaturales. Un père qui ne se sentira pas sûr de lui apparaîtra subitement comme

un despote, exigera soumission et allégeance. Une mère qui craint de laisser mourir ses enfants adoptera une attitude hyperprotectrice, voudra anticiper leurs désirs.

La vie fantasmatique me paraît transmettre ses propriétés à l'ensemble de la vie familiale. Le fantasme se présente comme un groupe de sujets où les identités seraient secondaires. La résonance entre les fantasmes des membres de la famille les rapproche, ou les conflictualise quand ils sont trop effroyables. Leur étude pendant la thérapie nous place dans un comme-si-on-était-hors-du-temps-et-de-l'espace, et cela va faciliter l'abord des troubles. A ce niveau l'épreuve de la réalité n'a plus tellement d'importance, alors que le déterminisme émerge. Ceci nous donne la chance d'une condition expérimentale assez confortable. De grandes questions stimulent le désir de savoir chez chacun des membres de la famille, et par extension elles développent les capacités cognitives.

Nous allons jouer avec les mots pour enclencher et engrener les chaînes signifiantes.

Face à ce que nous ignorons nous avons l'habitude de proposer des hypothèses, nous remplissons l'espace du non-savoir par des fantasmes. Les mythes que nous construisons essaient de répondre à ces énigmes fondamentales : qui sommes-nous, d'où venons-nous, pourquoi la différence entre les sexes et la sexualité, pourquoi la mort ?

Notre enfance a été parcourue par des histoires que nous nous racontons comme pour répondre à ces interrogations : nous nous inventons d'autres parents, des changements d'enfant à la naissance, d'autres vies, des vols d'organes, nous imaginons

nos parents ayant eu des aventures sentimentales, ayant commis des prouesses, des actes héroïques ou condamnables ; nous croyons nos ancêtres nobles et exceptionnels.

Cette tension entre énigme et curiosité est particulièrement exacerbée lors des cures en TFP. Le cadre et notre discrétion y sont pour beaucoup. Le fantasme devient « ce ferment catalytique », d'après l'expression de S. Ferenczi, qui stimule la recherche et épanouit les esprits. Cela est d'autant plus intéressant que d'innombrables familles dysfonctionnelles ont du mal à penser, à rêver, à jouer de l'humour, à se laisser aller au jeu et à la métaphore.

Interventions

Au-delà de la mise au jour des fantasmes refoulés et de leur analyse, l'intervention du thérapeute en TFP vise le développement de cette capacité de fantasmer. Paravent ou régulateur face aux avatars de l'existence, c'est cette capacité que les membres de la famille vont emporter en fin de thérapie.

Le cadre apporte l'élément de stabilité indispensable à la génération de représentations et d'images. Nous allons jouer avec les mots pour enclencher et engrener les chaînes signifiantes. Pour ce faire, l'intervention sera énoncée comme un brouillon, un peu indéfinie, un peu incomplète. Bon nombre d'éclaircissements interprétatifs apparaîtront comme décentrés par rapport au matériel central, comme passant à côté, comme tangents. Le plus important sera de savoir se taire, de jouer avec des périodes étales d'écoute silencieuse et des moments de parole percutants. Notre contre-transfert engendre certainement notre parole, celle-ci invite à la verbalisation. Nous essaierons de laisser transparaître notre travail psychique, nos images, nos affects, les réflexions

et critiques à l'égard des interventions de nos cothérapeutes, et aussi nos autocritiques si cela s'avère intéressant dans les instants de résistance. Cela rendra notre travail vivant et dévoilera notre permanent questionnement, notre vœu de chercher en nous les conditions d'un savoir sur nous-mêmes que nous aimerions transmettre à la famille. C'est pour cela aussi que nous pensons indispensable que le thérapeute ait réalisé une analyse personnelle. J'aimerais aussi préciser que ce parti pris pour l'épanouissement de l'activité fantasmatique ne devrait être compris comme une pédagogie, mais comme une recherche où l'interprétation à propos du conflit, de la violence, du sadisme, de la perversion-narcissique (A. Eiguer, 1989), des fantômes et désirs mortifères sera également importante.

Elle sollicitera l'élaboration, dans un rapprochement entre sujets dorénavant moins enclins à l'envahissement.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de nos trouvailles et de nos belles interprétations, les membres des familles écoutent et assimilent dans la marge offerte par leur transfert. Ils sont sensibles à ce qui coïncide avec le fantasme actif au même moment et retentit avec lui. C'est pour cela qu'il convient d'interpréter au plus près des associations de la famille.

J'ai mis l'accent sur le contexte offert par notre contre-transfert. Je suis tenté de revenir sur la question avec d'autres précisions.

A côté de l'énoncé interprétatif, nous véhiculons d'autres affects et idées :

- notre histoire ;
- nos rapports entre le rôle prescrit et le rôle assumé. La puissance de notre pouvoir aura effet de légifération, de consensualité ; il laissera entrevoir nos liens générationnels, nos démêlés avec notre surmoi ;
- notre style de pensée ;
- notre propre fonctionnement inconscient ;



Raurich

Les sept péchés capitaux

« L'avarice » (clin d'œil à Bacon)

– la façon dont nous élaborons nos angoisses et nos fantasmes. Tout cela touche de près le problème éthique.

Arrivé à ce point, j'aimerais préciser que tout ce que vit le thérapeute n'est pas forcément à concevoir comme du contre-transfert. Celui-ci recueille des aspects infantiles, donc régressifs, éveillés au contact du transfert familial, dont il serait dans sa forme « directe » la conséquence, l'effet soit d'un déplacement, soit d'une projection. Le contre-transfert « indirect » désigne nos manifestations régressives qui émergent dans le cadre de la cure mais qui ne concernent pas automatiquement le matériel transférentiel. Tout un autre champ mérite encore notre attention : les modalités de contre-transfert indirect qui naissent en souvenir de nos maîtres et formateurs, des équipes institutionnelles.

Ces liens risquent d'influencer largement notre fonctionnement en séance, en créant des tensions en nous, voire des incertitudes, s'ils ont été ou s'ils sont problématiques.

Avant de parler de mes exemples cliniques, je voudrais insister sur trois points.

1. La question du style interprétatif. Il module notre discours, et transmet le sens profond de notre fonction. Par le style circule ce que je vous ai proposé sur notre travail psychique. Parlant de l'interprétation, Winnicott (1971) disait que le jeu « se manifeste, par exemple, dans le choix des mots, les inflexions de la voix et même dans le sens de l'humour (de l'analyste) ». Ainsi le style pourra véhiculer ce qui nous paraît précieux et utile à l'épanouissement imaginaire des membres de la famille. Il aura une fonction de complément, parfois en opposition avec le contenu énoncé pour en renforcer l'effet, pour en atténuer la dureté, pour rappeler que quoi que nous disions nous sommes en train de jouer. (Styles interrogatif, humoristique, tragique, sceptique).

2. L'utilisation de l'humour me semble intéressante. J'en soulignerai l'avantage

économique, libérateur, comme deux pierres qui en se frottant émettent une étincelle. Les liens avec le surmoi de l'humoriste, ici le thérapeute, sont des plus aimables et généreux. Il se trouve que, dans l'humour, le surmoi dévoile son côté le plus protecteur (S. Freud, 1927). C'est comme si celui qui émet un trait d'humour se mettait à la place d'un père qui voudrait rassurer l'autre, le traitant d'enfant qui s'affole de peu de chose. En outre, l'humour montre que le refoulement et sa levée fonctionnent en nous. Nous exposons nos points faibles, nous nous rendons même ridicules, tout en sachant nous ressaisir. Notre « grandeur », celle de notre moi, apparaît par la façon dont nous assumons nos failles (P.-C. Racamier, 1973 ; A. Eiguer, 1994).

3. Dans la technique de la TFP, un chapitre important est celui des médiations imaginaires, qui facilitent associations et prise de conscience. Le dessin, le jeu d'enfants, les jeux de rôles et imaginatifs, l'apport de contes littéraires ou d'histoires mythologiques, en sont des exemples.

Illustration I. Un conte des « Mille et une nuits »

Cette thérapie familiale nous a permis d'éclairer le dysfonctionnement lié aux objets transgénérationnels ; et elle a aidé à resserrer les liens primitivement très fragmentés. (Les cinq membres de la fille nucléaire participent. Alberto Eiguer est le thérapeute.) Comme bien des familles à expression psychotique, les membres de cette famille se malmènent et se disputent sur un mode cru, éprouvant des rancœurs que le temps n'a pas résolues. La première hospitalisation d'Alice, à 17 ans, est vécue comme « un électrochoc », aux dires de l'un des parents (elle

a actuellement 21 ans). Elle est la dernière enfant, la plus choyée et protégée, d'une fratrie de trois (une sœur et un frère).

Progressivement, elle s'est renfermée à la maison, paraît triste, exprime des idées noires, mais peut devenir très violente si on la contrarie. Par moments, son angoisse est insupportable et elle la communique aux autres, qui désespèrent de son état. Elle finit par expliquer qu'à 15 ans elle a subi un viol collectif après qu'on lui a donné du L.S.D. et d'autres drogues qu'elle ne connaît pas. A partir de ce moment, elle se plaint de mauvaises odeurs exhalées par son corps. Elle sent la pourriture. (Dans mon esprit, j'associe avec le viol et les odeurs

génitales, puis avec Hamlet, qui parlait de « quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark ».)

La « trajectoire » familiale est marquée par le voyage et l'installation de la famille au Moyen-Orient, avant la naissance d'Alice. En séance, le père évoque avec nostalgie cette période d'expatriation en termes de conte des « Mille et une nuits » : confort matériel, plaisirs du corps et de la table. Mais au moment où la mère se trouve enceinte d'Alice, elle décide de rentrer pour accoucher dans un « bon hôpital ». (Pourquoi un tel souci ? me demandai-je.) Le couple restera séparé pendant quelques



Raurich

Les sept péchés capitaux

« L'orgueil » (clin d'œil à Picasso)

années, le père ne pouvant se dégager de ses obligations professionnelles – expliquent-ils assez froidement. Le père vient d'une famille nombreuse, où une mère, « abandonnée » lorsqu'il est adolescent, règne en maîtresse incontestée. Mais c'est une femme meurtrière : le grand-père paternel d'Alice est parti avec une autre femme, ce que son fils ne lui pardonne pas. Il voue une grande partie de son existence, et même après son mariage, à porter secours et affection à cette mère surchargée par les enfants et les tâches matérielles. Plus tard, quand elle est devenue « gâteuse », il s'est encore beaucoup occupé d'elle, il n'y a pas si longtemps de cela. Il allait la voir tous les jours à la sortie de son travail, remâchant sa colère contre ses frères et sœurs moins disponibles. Mais pour lui, c'était un devoir et il fallait y faire face. Sa femme « l'a très bien compris », car elle aussi a été une fille dévouée à sa propre famille. (Ces idéaux proches semblent jouer un rôle d'unification, mais soulignent un retour vers le passé par leur contenu.) Seulement, le père était assez absent de la maison, et cela s'ajoutait aux longues années où il était resté à l'étranger sans participer à la vie commune. Quand il a retrouvé les siens, il avoue qu'il ne savait guère où ils en étaient, mais assez vite une querelle pour quelque affaire « ordinaire » venait le placer au centre des échanges. Il préférerait être « l'ogre que le dindon de la farce ». L'enfance de la mère, de son côté, a été marquée par l'ambiance triste d'une maison consacrée corps et âme à son frère aîné handicapé moteur. « Tout tournait autour de mon frère », on ne l'oubliait pas un instant, il ne fallait ni crier, ni faire de bruit, ni chanter, ni rire. Bien sûr, « la rue nous était interdite, car il fallait toujours faire

quelque chose à la maison ». A 18 ans, son mariage l'a libérée de cette atmosphère oppressante. Elle y a vu sa seule échappatoire. Toutefois, sa joie ne dure pas longtemps : enceinte deux ans plus tard, ses angoisses et ses tourments reviennent sous une forme d'autant plus pénible qu'elle n'a jamais rien dit à personne, jusqu'à aujourd'hui : elle craignait de donner naissance à un enfant difforme, comme son frère. Elle imagine en silence mille monstruosité : si elle adopte une position inconfortable pendant le sommeil, si elle s'agite, si ses vêtements sont trop serrés, l'enfant dans son ventre peut s'étouffer. A chacune de ses trois grossesses, c'est pareil ; et d'ailleurs c'est ce qui l'a fait

Il « venait récolter à 60 ans le fruit de l'arbre qu'il n'avait pas planté ».

revenir en métropole pour accoucher d'Alice. A une séance ultérieure, la mère me dira sa reconnaissance de lui avoir donné l'occasion de révéler ce secret si longtemps caché. Elle associera avec le décès de son propre père, dont elle a pris connaissance à son retour du Moyen-Orient : sa famille d'origine ne lui avait rien dit parce que certains de ses membres considéraient que son départ avait rempli le vieil homme de chagrin et « l'aurait tué ». Son père était un homme distant et autoritaire, ajoute la mère, « comme mon mari, voyez-vous ». Elle a fini par s'y habituer « en s'accrochant à ses enfants ». Le garçon a été éduqué comme une fille, chétif et timide, attentif à elle et même inquiet de la voir malheureuse.

a. « Voici pourquoi on est là »

En fait, ce qui a motivé la demande de thérapie familiale – ajoutent-ils plus tard – est l'homosexualité de ce garçon, qu'il vient d'avouer au père parce qu'il souhaite que son ami soit reçu à la maison comme l'est le mari de la fille aînée. Mais le père est intraitable sur ce sujet. Il se sent offensé, humilié, profondément déçu, m'expliquant avec tristesse qu'il n'aura pas de petits-enfants portant son nom... Il mettra quelques mois avant de reconnaître qu'il aurait pu délaissier les siens, négligeant son fils qui manquait d'une référence paternelle solide. Il « venait récolter à 60 ans le fruit de l'arbre qu'il n'avait pas planté ». (Fantasmes d'exclusion paternelle et de parthénogenèse maternelle, partagés par tous les membres de la famille, même le père ?) La mère et les trois enfants faisaient bloc contre le père toujours réticent (« Je ne peux pas l'admettre, moralement et même physiquement : ce n'est pas un refus, c'est un rejet en moi, c'est plus fort que moi ») ; ce dernier me sollicitait à demi-mot pour que je prenne position comme « professionnel » et comme « homme ». Alliance entre hommes – père et grand-père – pour défendre la cause... J'ai été quelque peu embarrassé, car même si au premier abord je me disais que la position autoritaire ne conduirait qu'à une aggravation des positions inconciliables, le désespoir de cet homme me touchait. J'écoutais sa clameur, son aveu de bonne foi, j'entrevois son désir d'exercer une pression sur le fils pour qu'il revienne dans « le droit chemin » en abandonnant son homosexualité, mais je sentais que toute « prise de position » de ma part risquait d'être mal entendue. La résignation d'un côté, l'intolérance de l'autre. Peu importe ce que j'ai trouvé comme réponse – je le dirai

quand même tout de suite –, ce que je souhaite souligner ici est cette tension sollicitante où j'étais pris au piège, et où la bienveillance glisserait vers l'immobilisme, et l'autorité vers l'autoritarisme. Comment intervenir sans que cela soit pris comme prescription ? Ne devrais-je pas travailler dans le sens d'une plus grande intégration du père marginal, quitte à risquer une rigidification des positions, pourvu qu'il ait une parole et une place ? Dans l'une de mes interprétations, je mis l'accent sur le long silence entre le père et le fils, et entre le père et les trois femmes. Je soulignai aussi qu'ils s'interdisaient l'échange car ils prenaient tout

semble ainsi liée au départ du grand-père paternel : il fallait qu'il se vive en femme pour attirer l'homme volage à la maison, mais tout cela, une génération plus tard. Le comportement provocant d'Alice ne manqua pas d'inquiéter les parents dans la période qui suivit ; elle disparaissait pendant des heures, voire des jours, puis elle téléphonait pour que le père vienne la récupérer ; elle était « poursuivie par des jeunes louches ». La peur du viol est devenue une hantise. Bientôt un autre problème de nature sexuelle compliqua la prise en charge : des idées érotomaniaques à l'égard d'un voisin. En prenant à la lettre

une adolescente toxicomane qui habite l'appartement-bureau de la mère, mais propriété de l'employeur ; la mère a promis à ce dernier que l'appartement serait bien entretenu. Elle a exigé de sa fille qu'elle ne le prête à personne. La crise actuelle a été déclenchée à la suite de la découverte par la mère d'un clochard dans le local, invité par Sonia et son ami à rester dormir après qu'ils « s'étaient enivrés tous les trois ». La mère est donc fâchée et déçue de l'ami de Sonia « qui n'est jamais à la hauteur ». Face à ses récriminations, Sonia a essayé de s'expliquer mais tout a fini par une grande dispute ; ils ont failli passer aux mains. (...) « On a donné tout cela à Sonia pour l'aider, ajoute la mère, mais elle reste froide et distante ». Avant de commencer la séance, Sonia, qui était arrivée la première, n'a même pas voulu les saluer. Le père insiste de son côté sur le manque d'affection de sa fille, puis les deux parents vont se livrer à une énumération de ce qu'ils payent pour elle. Son confort passe avant le reste. Je découvre ainsi que les parents lui donnent beaucoup d'argent. Ils montrent un considérable manque de rigueur dans la gestion des promesses et des chiffres des dépenses qu'ils ont décidé de ne pas dépasser. Ils semblent toujours prêts à donner en oubliant leurs engagements. A ce moment de la séance, je leur demande s'ils ne voudraient pas m'adopter. (Ils rient, Sonia aussi). Le contenu des associations change. La mère ne fut jamais acceptée par la famille du père ; on lui reproche la naissance de Sonia, conçue avec un homme parti à l'étranger. Elle est vécue en femme légère et intrigante. Aujourd'hui le couple traverse une profonde crise de confiance ; les conjoints craignent qu'elle n'aboutisse à leur séparation définitive. Les désaccords à propos de Sonia, pas très

Les membres de la famille attendent que nous résistions à leurs attaques, que nous prenions soin de nous, que nous continuions à exister, à penser, à être nous-mêmes.

dialogue, soit comme une caution, soit comme une décision. Ils paraissaient d'accord pour ne pas se parler. Dans une autre intervention, je rapportai mon impression qu'ils voulaient tout résoudre, et tout de suite, sans prendre en considération que tant d'années d'ignorance réciproque pesaient sur eux. C'était aussi pour le père comme un vœu de refermer la porte ouverte par l'aveu de l'homosexualité du fils, et pour ce dernier de l'imposer au père, ce qui allait à l'encontre des convictions du père et de ce qu'il pensait être le meilleur pour son fils. Quant aux trois femmes, elles paraissaient vouloir me prouver que le père était « vieux jeu ».

b. La passion pour attirer le père

Après quelques mois de thérapie, nous arrivons à relier tous les vécus de pères absents dans les lignées qui ont laissé des mères démunies et blessées. L'homosexualité du frère d'Alice

les interprétations que sa fille lui livrait sur les insinuations du voisin, le père finit par l'interpeller avec violence. Un apaisement se produisit quand je pus signaler que le père était idéalisé par sa fille désirant qu'il la défende. Elle avait trouvé le bon prétexte. Les deux autres enfants semblaient aussi le vivre comme un idéal, ai-je ajouté. Il apparaissait ainsi que les enfants cherchaient à attirer à la maison, par figures interposées, l'homme-père dont l'étrange éloignement n'avait produit que chagrin et sentiment d'inutilité. Aussi bien l'homosexualité du frère que le symptôme érotomaniaque d'Alice étaient des tentatives de faire appel au paternel par le sexe. Mais la réintroduction du paternel ne pouvait se passer sans débordement érotique ou autoritaire.

Illustration 2. L'ingratitude

La situation s'est beaucoup détériorée depuis la dernière séance, explique la mère de Sonia,

évidents pendant cette séance, les ont beaucoup distancés. Le père met en avant tout ce qu'il a fait pour sa fille : il lui a donné un nom alors qu'au début il comptait juste l'adopter (les parents se sont connus quand Sonia avait deux ans), mais Sonia ne sait pas être reconnaissante.

Elle est constamment agressive. Le père a eu très peur pour elle : il avait cru qu'elle allait sombrer dans la prostitution, dans la délinquance, ou mourir d'une overdose. (Je me souviens d'un épisode où il a essayé de séduire sa fille.)

Je dis alors que le père a quand même empêché que tout ce qu'il vient de nous rappeler n'ait lieu. Je fais d'autres remarques en plusieurs étapes. D'abord un commentaire. Je souligne que celui qui donne de l'argent paraît aussi dépendant que celui qui en a besoin. Les parents semblent par exemple dépendre émotionnellement de Sonia ; ils attendent qu'elle soit agréable, tendre, généreuse. Sonia semble agir comme si elle pensait que, plus elle se montre froide, plus elle va recevoir, et ceci bien que les parents menacent périodiquement de couper les vivres. « Pourquoi alliez-vous changer d'attitude ? » Pour Sonia, sa froideur lui permet de continuer à recevoir. Pour les parents, donner leur permet de sentir qu'ils remplissent leur rôle de bons parents. Ils continuent de la sorte à attendre l'amour de l'enfant, et à espérer qu'elle ne va pas les laisser tomber.

Conclusions

La spécificité de la TFP pourra se traduire en quelques mots :

- a. travail sur l'inconscient et ses productions groupales ;
 - b. développement de la capacité de fantasmer, de l'onirisme et de la mythopoïèse.
- Penser est une forme d'agir, car cela prépare à une action

cohérente, au plus proche de ce que l'on est, à l'abri des contrecoups masochistes qui risquent d'être négatifs. Alors il convient de donner du temps au temps, de préférer la mise en tension à la motricité. C'est une forme de respect et de valorisation de la passivité et du féminin qui est en nous tous (réceptivité, laisser en gestation dans notre psyché ce que nous introjetons).

Nous avons insisté sur le rôle que les membres de la famille essayent de faire jouer aux autres, dont le thérapeute. Il convient également de mettre l'accent sur d'autres attentes soulignées par Winnicott (1971). Les membres de la famille attendent que nous résistions à leurs attaques, que nous prenions soin de nous, que nous continuions à exister, à penser, à être nous-mêmes.

Les légendes sur le devin grec Tirésias offrent une belle métaphore du thérapeute. Il est né de la nymphe Charidô, ce qui révèle l'importance de son origine. Un beau jour, il voit deux serpents en train de s'accoupler et ils les tue, on ne sait pour quelle obscure raison. Avait-il en tête le mythe de Zeus qui, ne supportant que sa mère Rhéa lui fasse des remarques, a voulu la violer, celle-ci s'échappant juste à temps en se métamorphosant en serpent ? Zeus en fait autant, et il finit par s'accoupler avec l'infortunée. Tirésias est puni : les dieux le transforment en femme. Sept ans plus tard, il revoit des serpents faisant l'amour et, obstiné qu'il est, les tue cette fois aussi. Alors les dieux décident de le transformer à nouveau en homme. Puisqu'il doit connaître les secrets des deux sexes, ce qui est exceptionnel pour un humain, il est sollicité pour devenir l'arbitre d'une querelle entre Zeus et son épouse Héra à propos de l'amour. Le sujet de la controverse est « qui jouit plus de fois : l'homme ou la femme ? ». Tirésias répond que c'est la femme puisqu'elle jouit sept fois plus que

l'homme. Héra est furieuse : « Quel rapporteur, il ne fallait pas révéler notre secret ! » s'exclame-t-elle. A ce moment Héra le condamne à la cécité. Zeus veut réagir et le récompenser : il décide de lui offrir la possibilité de vivre sept fois plus que le commun des mortels et de deviner le futur. Voilà les débuts professionnels de Tirésias.

J'y verrais une métaphore du thérapeute. Tirésias n'a pas peur de la vérité, aussi cher que soit le prix à payer. Puis il est parfois nécessaire de ne pas voir pour découvrir ; de ne pas être détourné par l'image, par ce qui est trop évident, par les apparences, par les mirages de la réalité. C'est une certaine idée de la fonction du thérapeute, suggestive et stimulante. Un mot de Robert Musil pour finir : « On ne voit jamais aussi clair que lorsqu'il fait sombre. »

Bibliographie

- André, F., *L'enfant insuffisamment bon en thérapie familiale psychanalytique*, Lyon, PUL, 1988.
- Eiguer, A., *Un divan pour la famille*, Paris, Le Centurion, 1983, Collection Païdos, 213 p.
- Eiguer, A., *La parenté fantasmatique. Transfert et contre-transfert en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1987.
- Eiguer, A., *Le pervers-narcissique et son complice*, Paris, Dunod, 1989.
- Eiguer, A., *La folie de Narcisse. La double conflictualité psychique*, Paris, Dunod, 1991.
- Eiguer, A., *Une fêlure dans le miroir. Aspects rivaux du narcissisme dans la pathologie*, Paris, Bayard, 1994.
- Freud, S., *L'interprétation des rêves*, 1900, trad. franç., Paris, PUF, 1967.
- Freud, S., *L'humour*, 1927, in *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*.
- Musil, R., *L'homme sans qualités*.
- Racamier, P.-C., *Entre humour et folie*, *Rev. Franç. Psychan.*, 1973.
- Winnicott, D., *Jeu et réalité*, 1971, trad. franç. Paris, Gallimard, 1975.

Théâtre d'ombres et jeux de lumières

Une clinique de la thérapie familiale psychanalytique

Chantal Diamante,
psychanalyste,
thérapeute familial,
directrice de
« La parenthèse »

et Jean-Pierre Gonzalès,
psychologue,
psychothérapeute

Afin de mieux nous comprendre, nous allons très brièvement vous rappeler qu'au-delà de l'expression d'un conflit intra-psychique le symptôme individuel peut être entendu comme le signe d'une souffrance familiale. Surtout lorsque les liens de la famille ne peuvent plus s'établir et se vivre dans une communication affective faite d'échanges relationnels suffisamment diversifiés et vitalisants.

Comme nous l'a enseigné Alberto Eiguer il arrive fréquemment « que l'équilibre habituel entre les liens narcissiques et les liens objectaux soient rompus ».

Un de nos objectifs en thérapie familiale psychanalytique sera de favoriser l'expression et la création d'échange relationnels dans un rapport de transitionnalité en favorisant l'expression d'affects, le surgissement de représentations, afin que chacun des membres de la famille puisse à la fois s'y reconnaître dans un sentiment d'appartenance et le recréer pour lui-même dans sa liberté personnelle de pensée.

Ne sommes-nous pas convoqués et conduits à favoriser le processus de retour aux origines afin, nous l'espérons, de mieux en repartir ? N'est-ce pas alors permettre à ces familles, qui se crispent sur leurs origines au point de produire des idéologies figées et morbides, de reprendre le processus identitaire propre à toute vie : « quitter son origine ». Nous envisageons, par notre travail thérapeutique avec la famille, une réhabilitation du fond narcissique commun d'essence groupale duquel se dégagera le narcissisme individuel identitaire. Après avoir posé ces quelques jalons, nous allons entrer plus avant dans notre exposé, en parlant de la singularité d'une histoire clinique.

Si nous allons retracer quelques moments clés de cette thérapie nous devons vous signaler que le père présente des troubles

psychiques importants, banalisés par le discours maternel, qu'ils nous a fallu rendre appréhendables et reconnaissables par les enfants ; mais aussi, et c'est sans nul doute le plus important, comment cet événement interprété du fait de sa puissance attractive, redoublée par l'aspect énigmatique du père, créait un potentiel psychotisant. Potentiel psychotisant qui venait résonner dans l'espace familial, le contaminant de craintes massives jusqu'à créer un climat de confusion des identités, d'inquiétante étrangeté, réactivant des angoisses archaïques. Le fonctionnement familial est alors contraint à un repli narcissique très défensif. Que restait-il à cette famille pour construire son unité vivante, quand cette morbidité attractive de puissants fantasmes détruisait le champ de la communication familiale ? C'est à partir d'une séance clé que s'est opérée une mutation du transfert. Les difficultés psychiques du père n'étant plus alors la seule cause évoquée du malheur familial, chacun a pu s'ouvrir à d'autres significations, voire à d'autres interprétations. Cette séance a réouvert « la question du tiers », qui à un moment donné du transfert familial se réactualise.

Préliminaires : demande de la famille et contexte d'accueil. Madame est venue seule consulter au sujet de son fils âgé de 7 ans, que nous appellerons Renan. Il présentait des difficultés importantes dans l'acquisition de la lecture et de l'écriture, qui persistaient depuis son entrée au CP malgré une aide orthophonique. D'ailleurs c'est l'orthophoniste, considérant qu'elle ne pouvait plus tellement lui apporter un soutien rééducatif, qui nous l'a adressé pour une psychothérapie. Au cours de cet entretien, est apparue une souffrance familiale sous-jacente ; la mère parlera aussi

de sa fille aînée, que nous appellerons Julia et qui est âgée de 12 ans. Elle est décrite comme une jeune fille qui présente une timidité accentuée par sa grande taille et associée à des épisodes boulimiques sans marque d'obésité. C'est donc dans ce contexte d'accueil difficile fait de peu d'évocation du présent et du passé de la famille : des retenues importantes de la mère par rapport à nos entretiens initiaux, que nous avons proposé une thérapie familiale. C'était une demande à peine ébauchée qui portait sur les difficultés des enfants. Nous devons ajouter que ses parents sont d'anciens toxicomanes du temps de leur jeunesse, que la mère a eu très peur de ses expériences hallucinatoires, dont elle a cru ne jamais revenir. Quant à son mari, consécutivement à ses expériences de toxicomanie et alors qu'il s'était enfui de la caserne pendant son service militaire, il s'est retrouvé hospitalisé en psychiatrie à cause d'un début de décompensation psychotique. L'hospitalisation s'est renouvelée assez régulièrement. Actuellement il est stabilisé par un traitement médicamenteux et peut exercer sa profession de technicien d'entretien. Il présente une aversion pour tout ce qui a trait de près ou de loin à la psychiatrie. Sa présentation est très figée, il se déplace lentement. Quant à la mère, elle présente des maux de tête d'une fréquence assez régulière et est d'une grande fatigabilité. Elle a le sentiment de ne pas pouvoir faire face à la charge d'une famille, ni assurer l'éducation de ses enfants. Comme elle aime à le dire : « Elle porte la famille toute seule. » Elle exerce la profession d'auxiliaire de puériculture. C'est une personne qui sait parler de son vécu, évoquer quelques souvenirs de son enfance. Un événement important de son histoire doit être rapporté : sa propre mère a fait

régulièrement des séjours en hôpital psychiatrique et elle dit avoir éprouvé de la honte lors de ses quelques promenades avec elle durant son enfance. Son père est décrit comme un bon père, travaillant beaucoup et malheureusement très absent. Elle est la cinquième d'une fratrie de sept enfants, ses sœurs étaient donc chargées de son éducation. Il faut noter que jusqu'à son adolescence elle dormait avec deux ou trois de ses sœurs dans le même lit. Elle s'exprime toujours par une litanie de plaintes masochistes qui concernent tous les membres de sa famille. Nous notons une dépressivité sous-jacente.

Mais aussi nous avons assisté peu à peu à l'envahissement des séances par des scénarios terribles principalement mis en scène par Renan qui nous sollicitait tous, maintenant, par ses interrogations. Au travers de son expression graphique ou modelée, à partir de la réitération d'expériences de vacances à la ferme, Renan faisait surgir des figures évoquant la catastrophe des corps. Pour résumer : de grosses têtes le plus souvent horribles, dont on pouvait se demander ce qu'elles contenaient de fantasmes terrifiants... Des corps sans dimension, comme aplatis, fine pellicule de peau, écrasés par la monstruosité des têtes. Ces mouvements de figurations par la trace graphique faisaient apparaître l'idée de la mort sous la forme de crânes humains ou animaux, principalement ceux des vaches. Car quand les enfants allaient vivre à la ferme, ils nous ramenaient aussi en séance des dessins, des évocations concernant les ossements, des squelettes divers, des déchets osseux comme toile de fond de la thérapie. Cette inquiétante étrangeté qui semblait de mise était-elle là pour conjurer le pire, ou pour dire que les enfants creusaient, déterraient, les « restes de vie » pour chercher

et penser la mémoire familiale ensevelie ?

Cette injection intra-familiale d'horreurs multiples était aussi alimentée, comme la mère se plaisait à le dire, par la passion des parents pour les films d'horreur. Et les enfants de dire la nuit, au coucher, les cris et les bruits qu'ils entendaient, éveillant leur curiosité jusqu'à venir voir ! Histoire de glaner quelques images. Ici, on pourrait entendre une fantasmatisation du côté de la scène primitive. D'insolites images de ces êtres des frontières dans une atmosphère surréaliste venaient répétitivement en séance, comme s'il fallait s'impressionner, nous impressionner ; pour nous saturer d'images, nous intoxiquer par des flashes d'« horreurs » pour mieux paralyser notre pensée, notre parole, pour que nous n'approchions pas d'eux pour les déconfusionner. Alors les enfants ne tentaient-ils pas de retrouver un originaire pensable ? N'étaient-ils pas confrontés aussi à une redoutable fantasmagorie autour de la castration ? Nous l'exprimerons ainsi : les enfants venaient capter les ombres des parents, les lançaient dans le miroir familial dans un vacarme assourdissant. L'angoisse était présente de ne pas pouvoir contenir « l'intime en soi », car l'ombre appartient au double, à ce double ici présent : celui du père et de son silence. Reflet du silence du père énigmatique ? C'était comme si le trop de lumière du rôle du symptôme de l'enfant : ne pas pouvoir lire et écrire, n'était peut-être que l'envers de l'ombre de ce père qui portait cette maladie inconnue, à déchiffrer... Car il était sombre, ce père réel. N'y avait-il pas qu'un pas pour le connoter de « dangereux » imaginairement sous les figures du Malin ? N'exerçait-il pas alors une forme de magie noire par son silence captateur ? Alchimiste de sa vie autarcique avec ses produits

médicamenteux. Enigme que les enfants tentaient de comprendre ? Nous avons accueilli cette « ombre » à notre manière : dans notre fiction d'éclairage passagère, que nous avons appelée « Théâtre d'ombres et jeux de lumière » pour que notre travail de figuration et de mise en scène en groupe donne forme à l'impensable de cette famille. Pour permettre qu'elle se déplace de l'ivresse de l'horreur ou des paradis artificiels, cycles qui semblaient marquer notre travail, vers « un ailleurs vivant ». Cette ombre est venue relier les « monstres des cavernes », ces autres surgissements graphiques des enfants dans cet intervalle des contraires absolus : L'apesanteur/Le poids
Le vide/Le plein
Le tout/Le rien
Le dehors/Le dedans
Le noir de la nuit/La lueur du jour. C'était comme s'il fallait nous soumettre à cette expérience des limites, abjection à renouveler pour exister, sinon il ne reste que le sentiment de l'ennui et du vide. Trouver l'ombre, c'est pouvoir penser entre le vide et l'angoisse. Elle protège de ses vertiges. C'est comme l'espace : quand il n'a pas de limite on peut s'y perdre. Comme dans cette nuit noire de cette famille que nous avons dû vivre et traverser avec eux sans y disparaître pour que se renouvelle le jeu de se cacher, de se montrer ; jeu de l'absence à partir des figures tracées par les crayons sur le tableau des enfants, repris en groupe pour que circule l'infantile enfoui dans l'histoire des uns et des autres de la famille. Pour un ailleurs qu'ouvre le père qui ne soit pas un inconnu insondable, un abîme profond, signe d'un abandon persistant, mais un inconnu que l'enfant peut connaître. Nous pourrions dire que, dans le silence réprobateur de ce père, il posait par sa présence une alternative à la famille sur le mode d'un défi aux thérapeutes en

termes de choix : « Nous ou lui. » De cette position persistante et non dite, nous en sommes arrivés à un « Vous et Nous » soulignant l'importance que l'on accordait à sa présence, à sa fonction dans la famille, ce qui a ouvert des perspectives transitionnelles de rencontres et d'échanges.

Moments de transfert

Nous n'évoquerons pas les aspects trans-générationnels qui pourraient aider à la compréhension du fonctionnement actuel de la famille, nous souhaitons simplement rendre compte de l'évolution du processus transférentiel propre à ce néo-groupe constitué de la famille et des thérapeutes jusqu'à la crise familiale salutaire que nous avons connue au cours de ce travail. Il nous a fallu tout à la fois porter le silence terrible du père, le symptôme du fils, la plainte de la mère et l'enfoncement progressif de la fille aînée dans son fauteuil ; telle était la configuration première de cette famille, qui s'est maintenue pendant de nombreuses séances. Nous pourrions presque dire là que nous avons agi par petites doses contre-transférentielles avec cette famille pour qui l'idée d'une dépendance à l'égard des thérapeutes se présentait comme une menace pour l'équilibre familial précaire. L'idée de vivre de nouveaux liens et d'échanges possibles avec les thérapeutes que nous sommes était vécue fantasmatiquement comme pouvant devenir mortifiante, voire morcelante pour ces parents au vécu infantile fait de ruptures, de carences éducatives, de souffrances majeures : selon les termes de la mère, « leur galère ». Nous avons donc créé un lien entre les membres de cette famille et nous car nous avons cru en leurs possibilités relationnelles, ce qui nous a permis d'organiser le cadre d'une thérapie familiale.

Nous avons donc créé une histoire avec cette famille pour accueillir leur souffrance avant qu'ils ne puissent parler et penser la mémoire absente de leur passé. Mais il nous a fallu travailler d'abord sur l'excès d'excitation traumatique réactivé par cette rencontre avec nous, en animant la séance pour qu'elle se déroule et que l'on puisse y travailler dans un mouvement que l'on pourrait caractériser, pour les thérapeutes : « en rentrant en soi et en étant présent aux autres ». Notre position d'attente ni froide ni muette doit concilier notre rigueur analytique et une certaine inventivité pour garder le cap du projet psychanalytique avec cette famille. Je dirais même que cette tension caractérisée par une attente de sens peut ouvrir la perspective d'un ailleurs, d'un inconnu à découvrir pour le groupe famille/thérapeutes. C'est ainsi que peu à peu à pu s'inscrire un intervalle de travail pour le jeu possible du transfert, nous l'espérons, en ses figures les plus dynamiques. Dans un premier temps nous allons relever les éléments significatifs des mouvements transférentiels qui portent sur le cadre de la thérapie. Principalement sur les entrées et les sorties de la séance où se réactiveront les craintes massives qui pouvaient dans une certaine mesure fantasmatiquement détruire l'unité familiale. Ils l'évoquaient souvent à partir des trajets en voiture, qui devenaient une réelle expédition pour cette famille bien qu'elle habitât la ville voisine : la route ne semblait pas très sûre, il y avait des trous et leur voiture était en mauvais état. Une fois ils étaient passés dans un tel trou que les enfants, bousculés, s'étaient retrouvés la tête en bas ; c'est alors qu'ils ont associé sur un de leur jeu favori en voiture : regarder le monde à l'envers. Ils disaient même avoir failli se renverser...

jusqu'à même crever...
 En ce point précis de l'évocation nous proposons un jeu psychodramatique imaginaire : « le monde renversé ». Comment pouvait-on le penser : en état d'apesanteur ? dans le vide galactique ?... Les enfants se prêtent à ce jeu, dessinent sur le tableau, par association verbale inventent un univers la tête à l'envers, inversant les perspectives voire les générations et les sexes... Par ce genre de fiction, la famille, qui nous entraîne habituellement dans un discours factuel du quotidien, peut découvrir d'autres formes de pensée par la croissance de l'imaginaire ; l'enfant peut dire et dessiner alors un homme volant, un être aérien détaché de la pesanteur, planant, et le père d'ajouter : « Dans les films de Superman il ne bouge pas, c'est le monde qui défile derrière lui. » N'est-ce pas sa manière de se présenter dans son attitude figée avec une pensée comme au ralenti, par opposition à la réalité du monde constamment en mouvement et en évolution ? Rares moments où le père a voulu exprimer une pensée. A l'approche de la fin de la séance, ils évoquaient l'escalier au coin de l'immeuble plongé dans le noir... d'où tout pouvait surgir... les possibles agressions, associées à des peurs multiples, jusqu'à mettre en place un jeu : à qui passerait le premier dans cette nuit de tous les dangers. Entre l'entrée et la sortie de la séance marquées de possibles catastrophes qu'allions-nous pouvoir vivre ? La lumière du jour ?... Non, rien de cela réellement : nous avons droit aussi aux peurs nocturnes de Renan. Cet enfant se réfugiait régulièrement auprès de ses parents. Il pouvait aller jusqu'à sucer la main de sa mère. Il nous apparaissait comme ne connaissant pas les conventions sociales des échanges : il ne savait pas faire la différence en certaines



Raurich
 Les sept péchés capitaux
 « La gourmandise » (clin d'œil à Masaccio)

circonstances entre une relation privilégiée et une relation avec un inconnu, ce qui angoissait à juste titre, fortement, sa mère. Son avidité était importante, et dès qu'il avait l'objet convoité il semblait n'en tirer aucune satisfaction. Par exemple, en séance, il demandait souvent ce que l'on n'avait pas ou plus que ce que l'on avait, comme pour signifier son éternelle insatisfaction. Par exemple : les Légos étaient toujours en nombre insuffisant. De plus, Renan exprimait régulièrement des fantasmes d'abandon ou de rapt d'enfants. En cela il rejoignait les inquiétudes de sa sœur. Ces fantasmes étaient alimentés par un événement familial marquant : lors d'une visite de la mère à son mari hospitalisé en psychiatrie, nous citons : « Une folle avait arraché Renan bébé des bras de sa mère et elle s'était sauvée avec lui. » Ici nous pouvons trouver, comme en écho, des résonances du propre vécu de la mère de Renan, alors qu'elle-même enfant avait vécu sa mère



« La luxure » (clin d'œil à Soulages)

comme folle à la suite de multiples hospitalisations en psychiatrie. De plus, chaque soir, les enfants vérifiaient que les portes étaient bien fermées car ils craignaient les voleurs d'enfants, ceux qui viennent la nuit et qui font peur. Parfois ces angoisses d'abandon ou de rapt d'enfants se condensaient dans un mouvement projectif sur le chat de la famille, qui en devenait l'emblème. Il faut dire, d'ailleurs, que Julia, la sœur aînée, était chargée comme un double de la mère d'assurer une protection rapprochée de son frère, qui ayant souvent des cauchemars dormait avec elle dans son lit. Dans le même registre d'idée, la mère nous avait raconté son impossibilité à s'endormir sans son oreiller fétiche dont elle ne se séparait jamais, sous peine d'insomnies. Cette fantasmagorie alimentée de terreurs nocturnes, d'abandons possibles, pouvait se cristalliser autour de l'idée de parents qui se séparent, et qui dans une certaine mesure délaissent leurs enfants. Cette famille traversée par une

histoire transgénérationnelle douloureuse faite de chaos affectifs, de déchirements, semblait vouloir entendre qu'il n'advierait jamais de nouvelles catastrophes, de séparations impensables. La fonction du symptôme de l'enfant a été de brouiller les pistes en devenant un objet de préoccupation et d'inquiétude pour les parents ; seul le futur avait droit d'être cité. Par là-même l'enfant leur évitait de faire un retour en arrière et de se préoccuper de leur histoire familiale personnelle. La séparation pour cette famille équivalait à un vide impensable, à une angoisse démesurée et non à une simple distanciation relationnelle pour de nouvelles retrouvailles.

Du père figurant au père acteur

Passage du théâtre d'ombres au jeu de lumière.

La séance

Cette séance sera une séance charnière entre l'ombre et la lumière, une levée du voile. Comme à l'habitude, presque sans surprise, Madame entre la première, un peu fatiguée, un peu agitée. Les enfants la suivent : Renan d'abord, puis Julia. Monsieur

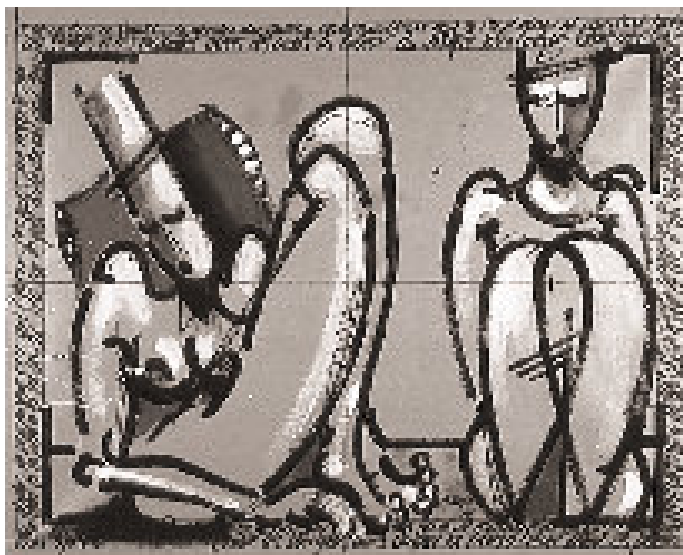
est régulièrement le dernier ; en général il nous serre assez mollement la main, sans jamais nous regarder. Tous prennent place, la séance débute avec un silence dont Madame se plaint régulièrement : « J'en ai assez, c'est toujours moi qui parle. » Renan dessine sur le grand tableau ses personnages imaginaires, dont la particularité est qu'ils ont tous systématiquement des têtes disproportionnées, énormes, soutenues par des corps minuscules, presque atrophiés. Madame insistera régulièrement sur cette particularité. La discussion s'engage alors sur ce que pourrait contenir des têtes comme celles-là : sont-elles vides ou pleines ? Renan dit que ces têtes n'ont rien d'anormales : elles sont de bonne taille, dit-il de sa voix fluette un peu irritante. Monsieur est toujours silencieux, il ne répondra pas ici, comme d'ailleurs à notre sollicitation. Nous leur proposons de mettre en parallèle les grosses têtes et les maux de tête familiaux, les terribles migraines de Madame... Ce qui n'irait pas dans leur tête, etc. Les enfants prennent de la pâte à modeler et fabriquent des personnages à grosses têtes ; bien sûr ! Cela fait déjà un quart d'heure

que la séance a commencé ; nous ressentons ce que nous connaissons bien contre-transférentiellement avec cette famille : une certaine lourdeur, voire de l'ennui, un enkylosement de notre pensée. Mère et enfants parlent comme pour ne pas parler. Monsieur ne dit rien, figé, le regard vers le sol. Son absence « accentue » sa présence. On sait d'autant plus qu'il est là que son quasi-mutisme met tout le monde mal à l'aise. Il ne répond pas à nos invitations. Quelquefois il nous regarde fixement, et c'est tout. Nous nous sentons impuissants et agressés par un tel regard. Régulièrement Madame prend la parole pour nous sortir tous de l'embarras. Son discours englobe tout le monde, elle efface les aspérités, les différences, son mari est un autre enfant qu'il lui faut protéger. Monsieur retombe alors dans l'ombre de lui-même, la séance se poursuit ; puis brusquement Monsieur se lève lentement, déterminé, et dit calmement : « J'en ai marre d'être une plante verte, je ne sers à rien ici, je m'en vais », et il se dirige vers la sortie du bureau. La famille se fige, Madame jette un rapide coup d'œil à ses enfants, qui s'y accrochent en retour. Il nous faut réagir vite, pensons-nous, et de fait nous ne bougeons pas. Nous restons assis. Nous verbalisons sur le caractère pénible voire insupportable que peuvent revêtir pour Monsieur les séances de thérapie, que nous comprenons qu'il ait envie que ça s'arrête. Nous formulons quelque chose comme : « Vous savez sûrement mieux que nous en ce moment ce qui est bon pour vous et pour votre famille. » Renan intervient, demandant à sa mère pourquoi son père part. Madame sourit et fait un geste signifiant que tout le monde va partir. Nous intervenons auprès de Monsieur pour signifier que

Raurich

Les sept péchés capitaux

« La paresse »
(clin d'œil à Klein)



la séance n'est pas terminée, que nous poursuivrons sans lui si tel est son désir. Renan intervient à nouveau et dit d'une voix paniquée : « Mais comment va-t-on faire pour rentrer, il fait noir dehors ? » « J'attendrai dans la voiture », répond le père, et il sort. Madame est désorientée, elle cherche en vain à minimiser l'événement, à excuser son mari. Elle invite les enfants à compter sur elle. Somme toute rien d'extraordinaire ne se serait passé. Renan se tourne vers nous et dit d'une voix audible que nous ne lui connaissions pas : « Qu'est-ce qu'il a, mon papa, qu'est ce qu'il va faire ? On peut pas le laisser seul. » A son tour, il tente de colmater la brèche. Il faut rejoindre le père et faire corps avec lui. Tout seul dans la voiture il est en danger. Nous disons alors que Monsieur fera certainement ce qu'il a dit : les attendre dans la voiture, et que nous, ici, nous continuons la séance. Julia éclate alors en sanglots, elle se met à pleurer des flots de larmes trop longtemps retenus, tout son corps tressaille, Renan se met lui aussi à pleurer. Madame assiste à la scène impuissante et ne peut plus endiguer le désarroi de ses enfants. Cela dure un moment pendant lequel nous mettons des mots sur les affects ressentis, l'inquiétude, le désespoir, les angoisses d'éclatement, peut-être même de mort, sur l'attitude de Monsieur, sur son silence hostile et nous allons ainsi retracer ensemble presque deux ans de thérapie, évoquer la place occupée par cet interdit de parler imposé par le silence du père et par l'attitude complice de la mère. Nous parlerons des maux de tête : ceux de Madame et ceux de Monsieur, maux de tête énigmatiques. Renan nous apprendra pendant cette séance que les maux de tête sont la raison invoquée par laquelle son père prend des médicaments tous les soirs et que, parfois, celui-ci sort précipitamment de

la maison quand la douleur est trop forte, personne ne sachant où il va ni s'il reviendra. Interpellant directement sa mère, il demande si ses parents vont divorcer et mettre les enfants à la DASS. La mère se met alors à parler de ses craintes d'effondrement, et dit ne plus pouvoir tout assurer, ni rassurer sa famille en permanence. « Bien sûr », dit-elle, « bien des fois j'ai pensé à partir avec les enfants. » Mais aujourd'hui elle sent qu'elle ne partira pas ; elle reconnaît être attachée à cet homme malgré sa souffrance. « C'est bizarre », dit-elle, « que je sois tombée amoureuse de cet homme alors que j'ai eu une mère folle. » Julia s'est un peu apaisée, elle parle de cette grand-mère qu'elle aime bien mais qui lui fait peur en même temps, de ces séjours répétés à l'hôpital ou dans une maison pour les fous. Nous disons que parfois elle doit ressentir des sentiments semblables à l'égard du père. « Elle, elle a l'habitude », nous dit-elle, « mais ce sont ses copines qui trouvent son père bizarre. » Renan fait le lien entre l'hôpital de la grand-mère et le séjour de son père à l'hôpital psychiatrique lorsqu'il était petit (probablement 2 ans) et qu'une dame l'a enlevé et s'est enfuie en courant avec lui dans les bras : « J'avais très peur, j'ai crié, c'était une folle et c'est ma mère qui m'a sauvé. » Madame reparle de ce moment de panique, où elle-même avait très peur pour son enfant. Événement à la suite duquel les enfants ne sont plus allés voir leur père hospitalisé. Nous terminons en faisant le lien entre les différents événements de cette séance où Monsieur était probablement sorti pour que sa famille puisse s'exprimer librement autour de sa maladie, rappelant qu'à la prochaine séance nous lui restituerons ce qu'avait provoqué son départ. Mais que s'était-il passé ? Nous avons durant cette séance assisté à

la réactualisation d'un vécu familial qui nous avait été jusqu'alors inaccessible. Effectivement Monsieur sortait régulièrement de la maison le soir lorsqu'il se sentait mal, laissant sa femme et ses enfants aux prises avec d'effroyables sentiments, craignant tous une véritable catastrophe. Mais l'issue en séance n'a pas été la même. Nous, thérapeutes, nous n'avons pas adhéré à cette sidération de la pensée que devait vivre la famille face à cet événement. Nous avons pu tout à la fois la permettre, la contenir et l'élaborer. Monsieur, par sa sortie, a certes ébranlé le déroulement de la séance, mais il n'en a pas pour autant détruit le cadre. Il ne serait pas sorti du cadre mais parti avec... Sa mise en mouvement, lui qui nous apparaissait si figé, a permis qu'il puisse être nommé en tant que sujet. Ce ne saurait être un passage à l'acte mais un passage par l'acte. La sortie du père aurait provoqué un point de non-retour de la défense familiale. En s'exposant et en nous exposant la famille aurait fait l'expérience d'une réactivation proche du « *Fort-da* », d'un vécu archaïque de la perte d'objet. Par le jeu du transfert, nous avons pu à la fois « désintoxiquer » les émois familiaux (position alpha de la mère selon Bion) et maintenir le cadre par la permanence de l'objet hors de sa présence. L'éclosion des affects douloureux a suscité une certaine circulation des émotions. Chacun des membres de la famille a pu alors sortir d'un magma chosifiant et confusionnant et faire l'expérience de séparation-individuation sans laquelle aucun sujet ne peut advenir. C'est une réelle levée de la censure familiale qui s'est opérée. Rappelons que la censure familiale a tout à la fois une fonction organisatrice et défensive. Organisatrice dans le sens où elle offre à l'enfant un discours matriciel, un discours de l'ancêtre (fondateur de la lignée selon

A. Eirguer) et défensif: « Dans la mesure où la censure cherche à maintenir dans le négatif ce qui doit l'être pour préserver le lien... La pathologie apparaît lorsque la censure familiale fonctionne non comme précurseur des interdits fondamentaux, mais comme un énoncé répressif familial, sans référence à une Loi externe. » (F. Aubertel et A.F. Fustier.) C'est cet aspect défensif et pathogène qui maintenait la famille dans une homéostasie conflictuelle et psychotisante, qui a été ébranlée par la sortie du père. Jusqu'alors la « famille » agissait pour que rien ne vienne destabiliser le précaire et incertain équilibre familial. Il fallait coûte que coûte préserver un certain type de lien, qui est la fonction primordiale de cette censure. Or la famille était asservie à cette préservation folle du lien, où il n'y avait pas de représentations et de pensées individuelles. Tout devait concourir à maintenir cet énoncé, non parlé, de la souffrance familiale reliée aux vécus traumatiques de la folie de la grand-mère maternelle mise en écho par la maladie du père. Nous avons accepté pendant toutes ces années d'être présents sans comprendre ; mais certains qu'il y avait un sens à tout cela, nous n'avons pas cherché à le débusquer prématurément. Nous rejoindrons Winnicott lorsqu'il énonce la nécessité de l'assurance d'une sécurité au niveau de la contenance pour que l'objet puisse être attaqué : l'objet doit survivre à cette attaque. Au niveau contre-transférentiel, nous nous étions maintes fois posé la question de savoir jusqu'où nous pourrions aller avec cette famille, sans remettre en cause les liens qui unissaient ce couple. Notre fantasme était alors de voir la famille éclater, se morceler, reprenant à notre compte les angoisses de dislocation vécues par la famille. L'un de nous reprochera à l'autre d'être trop agressif à l'égard du père, de ne pas savoir lui proposer un étayage identificatoire, voire

même de le dévaloriser, de le castrer. Nous émettons l'hypothèse que mon collègue pouvait alors représenter une image de père terrifiant pour Monsieur voire aussi pour Madame et les enfants. De mon côté, il se serait plutôt agi d'une représentation d'un « faux contenant » où le désir de non-différenciation prévalait, déniait la différence des sexes et des générations. Image d'une mère hyper-protectrice. Tout acte ou toute parole visant à faire « bouger la famille », comme on dit, c'est-à-dire à révéler ou à rendre conscient un certain type de mécanismes psychiques, serait vécu par la famille, et ici par nous-mêmes contre-transférentiellement, comme une transgression. Ceci dans la mesure où la thérapie familiale vient interroger un certain nombre de règles internes. Or pour

de conduite familiale jusqu'alors interdite ou impensable. En faisant acte de parole par son absence physique (une sortie et non une fuite), il a autorisé et permis aux autres membres de sa famille la libération d'affects douloureux et une accessibilité à un certain degré de verbalisation nouvelle. « L'attaque » toute relative envers le cadre mais aussi envers l'homéostasie familiale a permis à ce père de se positionner différemment dans sa famille. Il n'était pas, comme il nous l'a clairement exprimé, « une plante verte » ou du moins en avait-il assez de cette position végétative aliénante. Mouvement psychique et mouvement physique ont été ainsi étroitement liés (ce sont par ailleurs des mécanismes que nous connaissons bien, en cure de psychodrame psychanalytique par exemple).

Tout acte ou toute parole visant à faire « bouger la famille », comme on dit, c'est-à-dire à révéler ou à rendre conscient un certain type de mécanismes psychiques, serait vécu par la famille, et ici par nous-mêmes contre-transférentiellement, comme une transgression.

cette famille les règles internes n'étaient pas variables et ne pouvaient se modifier, en particulier au fur et à mesure de la maturation des enfants. La transgression des règles de comportement ou « d'interdits de pensée » par l'un des membres de la famille attire aussitôt une réaction négative de la part des autres. Réaction visant à rétablir l'ordre et la constance. Une issue possible de cette mise en panne de « l'appareil à penser les pensées » pourrait être alors le symptôme, ce qu'a choisi le plus jeune enfant de cette famille en ne pouvant accéder aux apprentissages scolaires. Du côté du père il s'est autorisé une double transgression : d'une part par rapport à notre cadre thérapeutique mais aussi par rapport à un certain cadre

Monsieur a bougé au moment même où contre-transférentiellement nous nous retrouvions sinon coincés du moins aux prises avec les limites de notre créativité thérapeutique. Et comme souvent dans la clinique, la réponse, l'issue d'une éventuelle impasse thérapeutique est venue de la famille elle-même. Notre disponibilité empathique, fondée sur un non-savoir de l'autre, nous a préservés de toute tentative erronée d'interprétations prématurées, prématurées dans la mesure où la famille aurait été alors dans l'impossibilité d'entendre. Il y a certainement dans cette famille un au-delà de l'inombrable concernant la maladie du père, un inavouable que nous pourrions peut-être aborder un jour avec eux. Si nous pensons inavouable, c'est que nous émettons l'hypothèse que

ces troubles psychiques grand-maternels et paternels seraient comme entachés de honte car nous en savons, comme toute, très peu de choses. Mais la question de la maladie mentale et de la honte pouvant s'y référer ne sera débattue aujourd'hui, cela fera peut-être l'objet d'un autre travail. Quoi qu'il en soit, ces événements sont vécus comme quelque chose du dedans qui est à cacher, à taire au dehors (le « en-dehors » d'un couple serait ici les enfants). Enfin, nous dirons que notre position contenante était suffisamment bien intégrée, introspectée, par cette famille pour qu'elle puisse vivre cette cassure qui favorisera les élaborations ultérieures. « Le transfert en réactivant d'anciens investissements pour favoriser par déplacement la redistribution des charges pulsionnelles. » (A. Eiguer.) En mettant des mots sur les « troubles psychiques » du père, chacun d'eux par un double effet : fantasmatique et de réalité vécue, a pu abandonner sa projection terrorisante. Ces paroles encore ont aiguillé la famille vers une sortie de l'état de sidération dans lequel elle se trouvait. Ils avaient besoin d'un temps de préparation, d'un « terrain » sur lequel l'expérience émotive/émotionnelle pouvait être vécue, tolérée. Cette expérience partagée a favorisé le réveil d'un sentiment de curiosité, l'ouverture à un monde/mode de pensée. Cette thérapie familiale n'est pas encore terminée, mais nous pouvons aujourd'hui rendre compte de quelques éléments d'évolution.

Du côté des enfants

Renan a vu ses troubles scolaires globalement disparaître et il a une socialisation autonome. Julia aborde son adolescence, elle nous paraît moins phobique et nettement à distance de son frère mais aussi de ses parents. Elle a dit dernièrement à sa mère que celle-ci faisait trop jeune pour son âge avec ses vêtements : « On pourrait

croire que tu es ma sœur. La mère de ma copine qui a 37 ans ne fait pas jeune, ELLE ! »

Du côté des parents

Les maux de tête de Madame n'envahissent plus la séance. Elle peut maintenant dormir sans son oreiller fétiche. Monsieur se met à parler, il évoque notamment quelques souvenirs d'enfance. Enfin, ils communiquent souvent entre eux et avec nous dans une atmosphère teintée d'humour et avec un réel plaisir. La crainte du noir et des monstres associés semble avoir disparu. Monsieur nous dira que lors des dernières vacances ils sont allés explorer des grottes, lui-même passant devant ; il était l'éclaireur et a pu ramener sa famille saine et sauve.

Ne faut-il pas alors pour les thérapeutes, par leur capacité de rêverie, inventer un théâtre d'ombres et des jeux de lumière pour cette famille qui a le goût des extrêmes : du paradis perdu à la terreur du noir... de reprendre l'ombre qui habite les origines comme la lumière pour leur redonner un jeu là où il n'y a que l'alternative des extrêmes ? N'est-ce pas à nous, thérapeutes de familles, par le mouvement de nos lanternes, non d'avoir des illuminations, mais simplement d'apporter quelques lueurs pour relancer le jeu d'une symbolisation arrêtée ? Pour qu'enfin l'originaire se retrouve, certes, non en tant que tel mais par sa fiction actualisée une nouvelle fois pour un nouveau départ, hors de la répétition mortifiante.

Le conte

Pour finir nous aimerions raconter une autre histoire, une historiette, un conte, comme il nous arrive régulièrement d'en raconter, pour et avec les familles. « Il était une fois une famille taupe très unie : le papa, la maman et les deux enfants vivaient sous terre, dans des galeries qu'ils

creusaient eux-mêmes avec beaucoup d'ardeur et de courage. La maman taupe et le papa taupe mettaient tout leur amour pour offrir à leurs enfants des galeries bien confortables. Car c'était une famille taupe qui s'aimait beaucoup et qui s'aimait tellement qu'ils s'étaient donné à eux-mêmes, en silence, la règle de vie suivante : « Ne jamais trahir l'autre, ne jamais faire ou dire quelque chose qui pourrait briser leur unité. » Or il advint qu'un jour – ou plutôt une nuit, car pour cette famille taupe c'était toujours la nuit et c'était bien comme ça, car la nuit toutes les taupes sont grises – une nuit donc le petit taupineau demanda à ses parents : « Pourquoi les taupes vivent-elles dans le noir ? » Drôle de question, pensèrent les parents. Ils y réfléchirent et trouvèrent une réponse, une réponse de la nuit des temps : « Parce que les taupes sont aveugles. » Le petit taupineau écouta bien ses parents, car s'il ne pouvait voir il savait entendre. Mais il se prit à penser : comment les taupes peuvent-elles être aveugles si elles ne connaissent pas la lumière ? Le petit taupineau aimait beaucoup ses parents et en aucun cas il ne souhaitait les contrarier davantage. Il finit par oublier ces drôles de pensées. Les années passèrent, le taupineau grandit. Il avait appris à creuser des galeries dans le sillage de ses parents. Mais un jour il s'aventura jusqu'à la surface, là où la terre a une autre odeur, une autre couleur. Une autre couleur !, s'entendit-il penser, mais comment pouvait-il discerner les couleurs ? A la lumière de cette étrange découverte, il s'effraya. Les taupes n'étaient-elles pas aveugles de père en fils ? Tout ceci le fatigua tellement qu'il s'endormit, seul pour la première fois et pour la première fois aussi il se mit à rêver. Il n'a jamais raconté son rêve. Mais à son réveil, il y avait en lui une certitude invincible : du noir surgissait la lumière. »

Pour une théorie de l'esprit : cognitions, passions et communications

Jacques Miermont



Alors même que l'œuvre de G. Bateson est très directement centrée sur l'examen des propriétés cybernétiques de l'esprit, à savoir ses aspects communicationnels, relationnels, écosystémiques, les tenants modernes de ce qu'il est convenu d'appeler « la théorie de l'esprit » insistent avant tout sur les procédures cognitives qui permettent de rendre compte des états mentaux, c'est-à-dire sur les modes de perception, de connaissance, de croyance que les êtres humains élaborent au-delà des comportements directement observables. Ces deux points de vue sont le plus souvent exposés par des courants de pensée ou des écoles qui s'ignorent plus ou moins complètement. Pour schématiser, le courant relationnel ferait de la cognition une qualité émergeant de la communication, tandis que le courant de la théorie de l'esprit ferait de la communication une forme particulière de la cognition, appréhendée comme « cognition sociale ». Pour compliquer le tout, le courant psychodynamique suit également sa propre cohérence interne, alors même qu'il paraît bien artificiel d'isoler la dimension affective de l'activité cognitive et des effets relationnels et contextuels.

Je souhaite montrer ici l'intérêt d'une confrontation de ces points de vue, en soulignant l'importance des enchevêtrements hiérarchiques qui relient

émotionnellement et passionnellement les processus écosystémiques et cognitifs de l'esprit.

La théorie de l'esprit

Données de la psychologie expérimentale

Comment l'être humain s'y prend-il pour construire des modèles de la réalité qui soient congruents et partageables avec autrui, et qui reposent sur des formes d'expériences et des niveaux de connaissances contradictoires ? La reconnaissance des objets matériels, des êtres vivants, et des relations qui les définissent et les font évoluer implique la capacité à distinguer l'apparence et l'essence, le « semblant » et le « pour de vrai », le jeu et la réalité, la métaphore et la lettre, la réalisation effective et la « réalisation » mentale. Certaines écoles de psychologie cognitive ont cherché à repérer l'ontogenèse de ces processus mentaux, à savoir les stades d'apparition chez l'enfant de la distinction entre « apparence » et « réalité », entre « signe immédiatement perçu » et « signal interprété mentalement », tant par soi-même que par autrui. Plusieurs protocoles expérimentaux ont été proposés pour tenter de répondre à ces questions.

I. Sally et Anne (S. Baron-Cohen, A. M. Leslie & U. Frith, 1985)

L'expérience consiste à montrer à un enfant une petite bande dessinée, où deux poupées ; Sally et Anne sont les personnages d'un petit scénario. Sally et Anne se trouvent dans une pièce. Sally cache une bille dans une boîte, puis sort de la pièce pour aller se promener. Anne prend la bille dans la boîte, et la cache dans un panier. Sally rentre dans la pièce. On demande alors à l'enfant ce qu'il a compris. Les enfants de trois ans pensent que Sally sait que la bille a été transférée de la boîte dans le panier. De même,

les enfants autistes plus âgés sont incapables de se mettre « dans la peau » de Sally, et de comprendre qu'elle ne peut être au courant de la manœuvre d'Anne.

2. Faire semblant d'appeler au téléphone avec une banane (A. Leslie, 1988)

Pendant la première année de son existence, l'enfant explore la forme, la consistance, la résistance, le caractère comestible ou non des objets qu'il manipule, met en bouche, jette avec toute la force dont il est capable. C'est seulement à partir de 18 mois qu'il devient capable d'utiliser un objet en imaginant qu'il s'agit d'autre chose, en fonction du contexte dans lequel cet objet est utilisé. Si sa mère prend une banane et qu'elle fait semblant de téléphoner, l'enfant acceptera le jeu et considérera que la banane est prise pour un « téléphone ». Comment l'enfant s'y prend-il pour accepter de jouer le jeu, c'est-à-dire de lever la contradiction entre la banane et le téléphone, et de prendre la banane pour un téléphone imaginaire ? Pour A. Leslie, l'enfant arriverait à passer de la construction d'une représentation primaire, qui fonctionne comme signal d'un objet réel ou d'une situation réelle, à la construction d'une copie de représentation primaire, c'est-à-dire d'une métareprésentation, fonctionnant comme signal d'une simulation, d'une feinte, d'un jeu, d'un « faire semblant ». Pour autant, les enfants de deux à quatre ans n'arrivent pas à attribuer à autrui des croyances fausses, ni quelle est la source de telles croyances, en fonction des contextes dans lesquels ils se trouvent. Le « test des smarties » explore ce type de problème.

3. Le test des smarties (A. Gopnik & J. W. Astington, 1988)

On montre à un enfant une boîte que l'enfant a l'habitude de reconnaître comme étant

une boîte de smarties. On lui demande ce qu'il y a à l'intérieur. Il répond naturellement : « Des smarties. » L'expérimentateur ouvre la boîte, qui ne contient pas des smarties, mais un crayon. Il explique alors à l'enfant : « Ton copain va bientôt venir ; à ton avis, quand on va lui demander ce qu'il y a dans la boîte, qu'est-ce qu'il va répondre ? » Les enfants à partir de quatre ans comprennent la situation et répondent : « Des smarties. » Les enfants plus jeunes et les autistes pensent que le copain est lui aussi informé que cette boîte contient un crayon. Le fait de reconnaître une croyance fausse chez soi-même ne signifie pas que l'enfant soit nécessairement apte à repérer qu'un autre sera lui-même confronté à la même croyance fausse dans la même situation. Autrement dit, les enfants avant quatre ans semblent incapables de faire des relations entre les croyances et leurs causes. Ils ne peuvent établir de corrélations entre l'environnement et les « états mentaux », entre plusieurs états mentaux, entre les états mentaux et l'environnement. Ce problème concernerait l'accession à une « théorie de l'esprit », c'est-à-dire à une théorie sur les théories. L'enfant passerait ainsi d'une attitude purement projective, où il attribue ses propres états subjectifs à autrui, à une attitude « décentrée », où il devient capable de concevoir que la vision de chacun dépend de sa position dans le contexte auquel il a accès.

4. Le test du « caillou / éponge » (J. H. Flavell, 1986)

Le test du « caillou / éponge » explore un autre aspect des relations entre réalité et apparence. L'expérimentateur tient dans sa main un objet qui ressemble à un gros caillou, alors qu'il s'agit en fait d'une éponge qui a été peinte. Il laisse croire que l'objet est lourd, en montrant

qu'il a du mal à le tenir dans la main. L'enfant à qui l'on pose la question répond qu'il s'agit d'un caillou. On lui montre alors que l'objet a été peint, et qu'il s'agit en fait d'une éponge, beaucoup plus légère. On demande alors à l'enfant : « Est-ce que l'objet ressemble à un caillou ? Est-ce que l'objet ressemble à un éponge ? Est-ce que l'objet est vraiment un caillou ? Est-ce que l'objet est vraiment une éponge ? » A l'âge de trois ans, les enfants répondent habituellement que l'objet ressemble à la fois à un caillou et à une éponge, et qu'il s'agit réellement d'un caillou et d'une éponge. Après quatre ans, les enfants répondent que l'objet ressemble à un caillou, mais qu'il s'agit réellement d'une éponge.

Problèmes d'interprétation

Comment interpréter les résultats de ces diverses « expérimentations » ? Trois options ont été proposées et argumentées dans les courants de la philosophie de l'esprit :

- la conception rationalisante, selon laquelle l'interprétation des croyances reposerait sur une traduction, ou sur une comparaison entre un signal ou un énoncé et des normes rationnelles non contradictoires ;
- la conception projectiviste, selon laquelle l'interprétation des croyances relèverait d'une projection et d'une simulation des états mentaux de l'interprète ;
- la conception de la « psychologie populaire », selon laquelle l'interprétation des croyances impliquerait une référence à des principes ou des lois d'une théorie des états mentaux, acquise empiriquement par généralisation par tout être humain. Je ne chercherai pas à argumenter ici la force et la faiblesse de chaque conception (pour une discussion philosophique sur ce thème, cf. Pascal Engel, 1994, p. 71-92). Je souhaite simplement proposer quelques réflexions susceptibles d'éclairer la pratique clinique.

L'émotion se transforme en passion chez l'homme à partir du moment où celui-ci attribue à autrui des intentions volontaires qu'il suppose semblables aux siennes. Ces intentions sont interprétées comme étant de nature volontaire ou involontaire, réfléchie ou spontanée, consciente ou inconsciente, susceptible ainsi de générer des malentendus, des qui-pro-quo, des erreurs d'interprétation :

- « Il l'a fait exprès ! »
- « Il fait ça pour m'embêter ! »
- « Quand on veut, on peut. »
- « Il se rend parfaitement compte de ce qu'il fait. »
- « Où veut-il en venir ? »
- « Il m'en veut ! »
- « Je m'en veux ! »
- « Qu'est-ce que je t'ai fait ? »
- « Ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Ces expressions courantes reflètent bien l'importance des hypothèses que nous faisons constamment sur nos propres intentions et sur celles d'autrui, tout autant que les enjeux émotionnels et passionnels auxquels ces hypothèses sont associées. Nous comparons ce que nous pensons exprimer aux autres avec ce que nous supposons être leurs propres intentions. Les caractéristiques de ces comparaisons sont le produit de notre personnalité et des expériences que nous avons intériorisées au cours de notre existence. Les communications confirment ou infirment les hypothèses, alors même que celles-ci ont conjointement un effet performatif sur le style même des interactions : les personnalités qui pensent que les intentions d'autrui sont délibérément teintées d'hostilité auront tendance à rencontrer des situations effectivement persécutives dans leurs contacts interpersonnels, et à renforcer ce climat d'hostilité. Celles qui conçoivent que le profit d'autrui se fait systématiquement à leur

détriment mettent en œuvre des jeux relationnels à somme nulle, qui renforcent la disqualification réciproque. Inversement, les personnalités à même de concevoir des relations fondées sur des jeux à somme non nulle, où le gain d'autrui est également un gain pour soi-même, se retrouveront plus aisément dans une situation de réussite sociale. Lorsqu'un ordinateur dysfonctionne, il n'est pas possible de lui reprocher de l'avoir fait exprès. Spontanément, nous supposons que les machines artificielles, aussi performantes soient-elles, sont dénuées d'intentions, d'émotions, de théories propres, qu'elles soient bienveillantes ou malveillantes. Le problème est tout autre dans les relations interhumaines ; dans l'interaction, nous cherchons à apprécier l'état d'esprit de notre interlocuteur en fonction des messages qu'il émet volontairement et involontairement, et en fonction des modèles intentionnels que nous avons construits pour nous-même et que nous supposons chez autrui. L'attribution d'intentions à autrui implique que ces modèles soient reconnus comme identiques d'une personne à l'autre, ou du moins qu'il existe un plus petit dénominateur commun qui serve de système de référence à l'élaboration de modèles intentionnels variés. L'établissement d'un tel lien communautaire n'est jamais neutre d'un point de vue affectif.

Le réalisme du sens commun

Cela renvoie à la vision du sens commun que nous élaborons comme trame de croyances que nous tenons pour vraies, que nous nous attribuons mutuellement, et que nous présupposons comme condition d'interprétation de nos comportements réciproques (Lynd Ferguson & Alison Gopnik, 1988). Pour ces auteurs, le sens commun présente deux aspects : un aspect psychologique, et

un aspect métaphysique. Le sens commun psychologique est l'idée que les actions humaines sont causalement dépendantes de l'état épistémique de l'acteur (c'est-à-dire de sa connaissance et de ses croyances de ce qui advient et de ce qui adviendra ou adviendrait selon les circonstances) et de ses désirs (ce qu'il souhaite obtenir). Le sens commun métaphysique est le point de vue selon lequel il existe un monde unique d'objets, d'événements, d'états de choses, de gens, et d'autres êtres sensibles dont moi-même et autrui faisons l'expérience et à propos desquels nous pensons, monde étant conçu comme indépendant des pensées et des expériences que nous faisons à son sujet. Le monde est ainsi extérieur à mon esprit et à celui d'autrui, et indépendant d'eux, tandis que les objets, événements, situations, imaginés, rêvés, simulés, sont conçus comme intérieurs, subjectifs, et dépendants de notre activité mentale (p. 227). Ce point de vue est habituellement appelé « réalisme du sens commun », et infiltre l'ensemble de nos propos et de nos comportements. Selon ce point de vue, les gens développent des relations informationnelles différentes de ce monde indépendant de l'esprit. Ce que je connais de ce monde n'est pas nécessairement ce que connaît autrui. Les tout-petits ne posséderaient pas les capacités requises pour accéder à ce réalisme du sens commun, qui se développeraient entre 18 mois et 5 ans. Un tel réalisme implique l'accès au concept de représentation mentale, fondé sur :

- l'existence d'une attitude représentationnelle (désir, croyance, souhait, crainte, espoir),
- l'existence d'un contenu symbolique susceptible d'être exprimé par des propositions, différenciant les désirs, croyances, etc., les uns des autres.

Les représentations mentales de second ordre (métareprésentations) impliqueraient la conscience de posséder des représentations mentales personnelles, et de les inférer chez autrui. L'accès aux métareprésentations serait une condition *sine qua non* à la constitution du réalisme du sens commun. Trois types de distinctions seraient constitutifs de l'advenue de ce sens commun : – la capacité de distinguer l'apparence et la réalité : en ce sens, le réalisme du sens commun n'est pas un réalisme naïf, puisqu'il permet de considérer que le monde n'est pas nécessairement tel qu'il apparaît : une règle plongée dans l'eau paraît brisée, une sirène semble augmenter ou diminuer de tessiture selon qu'elle se rapproche ou qu'elle s'éloigne, les objets nous paraissent noirs en contre-jour, etc. ; – la capacité à distinguer la diversité des représentations chez soi-même et chez autrui : non seulement je suis capable de reconnaître que d'autres êtres sensibles ont des représentations mentales que je n'ai pas ; mais encore je suis capable de supposer

qu'autrui peut développer des représentations mentales différentes des miennes à la perception des mêmes objets, des mêmes situations, des mêmes événements. « De manière évidente, la capacité à reconnaître la diversité des représentations sous-tend la conviction théorique, centrale pour le réalisme du sens commun, qu'il existe une réalité singulière commune à tous les êtres sensibles, dont les traits sont indépendants des représentations que chacun d'entre eux peut avoir » (p. 231-232). La possibilité d'attribuer des croyances fausses à autrui repose sur la capacité à reconnaître la diversité des représentations mentales ; – la capacité à distinguer les changements représentationnels (mise à jour des représentations en fonction des situations vécues). Les représentations mentales de premier ordre changent continuellement, en fonction de la position du corps, de l'évolution de l'environnement, de la mise à jour des acquisitions à leur sujet. La reconnaissance de ces changements de premier ordre suppose de pouvoir comparer

les représentations antérieures et les représentations actuelles, sur le plan de métareprésentations attribuées à soi-même et à autrui. Les enfants de trois ans sont capables de faire la distinction entre des rêves, des images, des pensées, et des objets réels, autrement dit, ils peuvent former des représentations de second ordre et différencier des représentations « pures » et la réalité « effective » (« *actual* » *reality*, p. 234).

Le paradigme de la communication référentielle

Dans le paradigme de la communication référentielle, le contrôle et la gestion (*monitoring*) de la compréhension du discours dépend de l'analyse de ce qui est dit. Selon G. Bonitatibus (1988), les jeunes enfants seraient incapables de contrôler et de gérer leur compréhension du paradigme de la communication référentielle, du fait de leur préoccupation de découvrir l'intention de l'interlocuteur, et de leur inattention au sens des mots eux-mêmes. Les jeunes enfants sont d'abord concernés

par les motivations de l'interlocuteur (ce qui est signifié) plutôt que par leurs expressions (ce qui est dit). Le sens de l'échange prime sur la signification des mots utilisés. La capacité à distinguer le sens littéral et le sens imagé renverrait au phénomène de « décentration » (J. Piaget), où l'enfant est susceptible :

- dans les tâches de conservation, de distinguer hauteur et largeur ;
- dans les problèmes d'inclusion de classe, de distinguer un objet (une rose) et sa classe d'appartenance (une fleur) ;
- dans le développement moral, de faire attention à une action et à une intention (la lettre d'une règle et son esprit) ;
- dans le développement du langage, de distinguer ce qui est dit et ce qui est signifié.

La théorie de l'esprit comme métathéorie (théorie de la théorie)

Pour H.M. Wellman (1988), une théorie est une interconnexion cohérente d'hypothèses, qui permettent de faire des distinctions ontologiques, et de proposer des cadres explicatifs de causalité. La « théorie de la théorie » est la supposition que notre connaissance du monde mental, c'est-à-dire le domaine des croyances, des désirs, des intentions, des pensées, etc., est une théorie. En fait, vu ce qui précède, une théorie est une vision du monde intentionnelle, téléologique, c'est-à-dire un point de vue en partie déterminé par les projets vitaux de celui qui la produit. A l'âge de trois ans, les enfants sont encore confus à propos des croyances fausses, mais ont déjà une idée rudimentaire de ce qu'est l'ignorance : ils peuvent comprendre qu'un enfant ne sait pas où est le sucre. La notion d'esprit peut être entendue en deux sens distincts :

- théorie mentale rudimentaire mais cohérente de l'action humaine, conçue, non pas en termes de comportements

manifestes ou évidents, mais en termes de croyances, de désirs, de plans ;

- théorie plus élaborée et plus focalisée : l'esprit ne se contente pas de « tenir » des croyances, il perçoit, construit, interprète des informations à propos du monde, et fait ainsi des hypothèses, des conjectures, des raisonnements à propos de ces informations. L'esprit est un intermédiaire qui interprète et dirige les perceptions et les actions, à savoir un processeur central d'information (p. 88).

Selon H.M. Wellman, les enfants de trois ans auraient une théorie de l'esprit dans le premier sens, mais pas encore dans le deuxième sens. La capacité à feindre ou à simuler émergerait avec un mécanisme qui peut générer des métareprésentations (A.M. Leslie, 1988). Ce mécanisme serait un mécanisme de découplage des représentations primaires (par exemple des perceptions susceptibles de générer une action telle qu'un jeu réel) et des représentations secondaires, ou métareprésentations (copies découplées de représentations primaires à des fins de reconstruction, susceptibles de générer la simulation d'un jeu). Ce mécanisme de découplage introduit des propriétés sémantiques nouvelles dans le système de représentation de l'enfant. « Cette solution évite d'avoir de multiples codes représentationnels spécialisés pour des contextes spécifiques tels que la simulation. Le même code représentationnel peut être employé pour la perception d'une situation et pour la simulation à propos d'une situation, tandis que la sémantisation spéciale de la simulation est produite par l'opération du découplage » (p. 28). « Il apparaît qu'il existe certaines formes d'expression spécialisées (*mannerisms* : traits particuliers) qui sont importantes et peut-être critiques pour engager

des simulations précoces partagées. Ces formes d'expressions incluent "la connaissance des regards et des sourires", un type d'intonation mélodique, et des gestes hautement exagérés. Elles ont souvent été mentionnées dans la littérature mais rarement décrites et étudiées en détail. Bateson a discuté ce type de comportement en termes de "métacomunication" – comme signalisation de la simulation à l'autre personne. Du point de vue ici présenté, une telle morphologie comportementale spécialisée fonctionne comme une métacomunication en engageant le mécanisme de découplage de simulation de l'enfant » (p. 31). Pour J. Perner, les enfants deviennent capables de comprendre des états mentaux de second ordre à partir de 6-9 ans. Il s'agit de combiner les états primaires de manière récursive, c'est-à-dire des croyances à propos des croyances, des intentions à propos des croyances, etc. (p. 271). A l'âge de 4 ans, les enfants sont capables de détecter des croyances fausses, et de faire la distinction entre affirmations intentionnellement fausses (tromperie) et affirmations liées à une erreur involontaire (p. 280). Vers l'âge de six ans, les enfants sont capables de comprendre des croyances et des intentions de second ordre, et vers l'âge de 7 à 8 ans ils sont à même de faire la distinction entre une plaisanterie et une tromperie. Pour H. Wimmer, J. Hogrefe and B. Sodian (1988, p. 173), si les enfants de quatre ans accèdent à la capacité de métareprésentation (compréhension qu'une représentation peut être vraie ou fausse, conceptualisation de certaines relations susceptibles d'être élaborées par une personne en rapport avec ses représentations), ils sont encore incapables de percevoir la source perceptive et communicationnelle des connaissances et des

croyances. « Ils ne comprennent pas ce qu'une autre personne connaît ou croit lorsque les sources informationnelles de celle-ci sont uniquement disponibles pour eux seuls. Ils n'ont pas de "théorie" qui spécifie les effets épistémiques des sources d'information. » « A partir de la quatrième et de la cinquième années, les enfants développeraient des corrélations causales entre les expériences perceptives et communicationnelles à partir desquelles surgissent les informations pertinentes qui servent de sources à la connaissance et à la croyance, et les acquisitions épistémiques elles-mêmes. » Vers l'âge de six ans, les enfants viennent à noter qu'il peut exister une discordance (*mismatch*) entre ce qu'ils sentent réellement et ce que les autres leur attribuent. De plus, en décidant ce qu'ils ressentent réellement, ou ce qu'autrui ressent réellement, les enfants de six ans savent que l'expression faciale est un guide limité, tandis que la situation qui précède immédiatement est un guide relativement sûr (P.L. Harris & D. Gross, 1988, p. 308). La capacité à différencier et à relativiser l'expression et la perception des sentiments en fonction des contextes contribue à l'organisation de la personnalité, et à la démultiplication des expériences émotionnelles secondaires, découplées des invariants émotionnels primaires (la joie, la colère, l'angoisse, la peur, le mépris, la tristesse, la méfiance, la confiance, etc.).

Les stratégies cognitives et émotionnelles précoces

Plusieurs processus psychiques, largement explorés par les différents courants de la psychanalyse (cf. par exemple S. Freud et M. Klein), sont impliqués dans l'ontogenèse de l'intentionnalité : l'introjection, la projection (primaire), l'identification projective,

l'identification et la projection (secondaires). Dans *l'introjection*, l'enfant construit son espace mental intentionnel par l'acquisition de ce qui lui est offert au travers des relations interpersonnelles : la chaleur, le contact, la tendresse, la parole, le bercement, l'alternance rythmée de présence et d'absence, la qualité de la relation. Il s'agit en quelque sorte d'une capture prédatrice, d'une assimilation primaire des qualités partielles et de prendre sa place, de prendre possession de l'espace, de l'explorer, de l'investir, de le structurer. Dans ces trois processus « primaires », la connaissance de soi-même et d'autrui se différencie progressivement à partir d'une co-présentation immédiate de l'enfant et de ses proches. Cette connaissance participe d'un projet téléonomique, c'est-à-dire émotionnellement régulé selon le but à atteindre, sans autoréflexivité. Les objets partiels qui sont échangés produisent des représentations affectivement investies et contre-investies qui sont repérées à la fois à l'intérieur, à l'extérieur, à l'interface. Il n'existe pas de distanciation entre le « sujet », l'« objet », et le « projet » qui les réunit. Autrement dit, il n'y a pas de marge de manœuvre entre l'état mental et comportemental des partenaires de l'interaction, entre les signes émis et reçus, et le but à atteindre dans l'interaction. Dans *l'identification*, il existe une assimilation des qualités d'autrui par identification globale du fonctionnement d'autrui. Il ne s'agit plus seulement d'une pure imitation, mais d'une différenciation des identités d'autrui et de soi-même. Cette différenciation nécessite la mise en œuvre d'une connaissance médiante, permettant la découverte de projets téléologiques différents chez soi-même et chez autrui.

Pour découvrir l'intention volontaire chez l'autre, il importe de faire l'expérience de sa propre influence volontaire sur les réactions d'autrui, et des limites de cette influence. Encore faut-il que les intentions des parents présentent une certaine cohésion, congruence, stabilité. Dans les diverses expériences de psychologie expérimentale (la banane-téléphone, la boîte de smarties qui contient un crayon, le caillou qui est une éponge, l'objet changé de place à l'insu d'un tiers), on fait comme si, en dernière instance, l'expérimentateur était le détenteur de la « vérité », alors même que celui-ci ne définit que très partiellement sa démarche à l'enfant. Le problème ne concerne pas seulement la question de savoir si l'enfant attribue des états mentaux à autrui, mais comment il interprète la position de l'expérimentateur ; c'est-à-dire s'il prend pour argent comptant ce qui lui est montré ou proposé. Jusqu'où devons-nous adhérer à une convention qui n'est pas remise en cause dans une communauté donnée ? Lorsque l'on joue à cache-cache avec un enfant tout petit, celui-ci cherche toujours l'objet caché dans la dernière cachette, ce qui amuse les adultes. L'enfant est prêt à adhérer aux différents constats qui lui sont proposés, même si ceux-ci varient. Si l'on met un crayon dans une boîte dite « de smarties », il pourra penser que désormais il s'agit d'une boîte à crayons pour tout le monde. L'accès à la « théorie de la théorie » suppose : – qu'il existe une stabilisation des conventions habituellement partagées pour une communauté donnée dans un contexte donné ; – que ces conventions reposent sur une série d'emboîtements successifs qui relativisent le sens et la portée des conventions les plus enchâssées. La stabilisation des conventions dépend certes des aptitudes propres à chaque enfant lors

de son développement ; mais elle dépend tout autant de ses contextes d'apprentissage. Imaginons que le « test des smarties » se poursuive, de telle sorte qu'à chaque expérience la boîte change de contenu de manière aléatoire. L'enfant risquera de devenir confus, voire pourra se demander quel est le problème de l'expérimentateur. De même, si l'on montre que ce qui apparaissait comme un caillou est en fait une éponge, le fait qu'il commence par penser que l'objet est à la fois un caillou et une éponge, tant sur le plan de l'apparence que sur celui de l'essence, est lié à un conflit non résolu concernant certaines conventions sociales. Il se trouve qu'une telle expérience présente un biais intéressant : dire en dernier ressort qu'il s'agit d'une éponge ne permet pas de savoir s'il s'agit d'une éponge naturelle (spongiaire morte), ou d'une éponge artificielle. Dire qu'il s'agit « vraiment » d'une éponge relève d'une convention, où il est nécessaire d'apprendre que la forme extérieure et la fonction de l'objet fondent une « réalité » qui relativise la question de la matière et de l'origine de l'objet considéré. Le risque de la « théorie populaire » est qu'elle élude la question du niveau communautaire qui établit une convention épistémique donnée, et les principes de son établissement. Ce qui est « vrai » par convention pour une communauté donnée peut être « faux » pour une autre. On peut admettre que si cette question est déjà problématique pour les objets « matériels », elle devienne encore plus difficile lorsqu'il s'agit d'inférer des attitudes mentales, des états d'esprit, des buts, des désirs, des intentions relevant de soi-même et d'autrui. Il y a quelques siècles, la question de savoir si les indigènes avaient une âme faisait l'objet de discussions théologiques ! Nous ne savons jamais à l'avance si nous n'attribuons pas trop, ou

pas assez, d'états d'âme aux êtres qui nous entourent, et à nous-mêmes.

Conclusions

Le phénomène de la conscience et de l'autonomie

Étymologiquement, la conscience est le « savoir en commun », la connaissance partagée, oscillant entre la confiance et la connivence (*Robert historique*). C'est dire combien les processus cognitifs, passionnels et communicationnels sont étroitement imbriqués. Avoir conscience d'une représentation de soi-même et d'autrui revient, dans la théorie de l'esprit, à construire une métareprésentation ; ce qui suppose un circuit relationnel, inscrit dans une histoire affectivement investie, impliquant une reconnaissance émotionnelle de soi-même et d'autrui actualisée dans l'échange. J'ai tenté de montrer combien les sciences de la communication et de la cognition étaient indispensables l'une et l'autre afin d'appréhender ce qu'on appelle l'autonomie (J. Miermont, 1993, 1995). L'autonomie suppose que l'autodétermination, qui préside à la constitution du « soi », puisse être continuellement validée par l'oscillation de processus autoréférentiels et hétéroréférentiels. Je ne peux me faire une idée des configurations mentales d'une personne que si celle-ci arrive à métacommuniquer ses attitudes internes, par-delà la communication manifeste. Je ne peux me faire une idée de mes propres états affectifs et mentaux que si j'arrive à réverbérer en circuit fermé cette aptitude à la métacommunication. Ceci ne veut pas dire que les processus de communication et de cognition sont identiques et superposables, ni qu'ils sont complètement isolables des investissements affectifs et de l'expression des émotions :

– échanger avec autrui relève d'une activité mentale spécifique connotée affectivement, qui repose sur des aptitudes cognitives variables d'une personne à l'autre ; plus ces aptitudes se développent au contact de l'expérience, et plus les communications seront intériorisées sous forme de scénarios fantasmatiques, où la connaissance intellectuelle et émotionnelle d'autrui est virtualisable, métareprésentable dans son rapport à soi-même. Lorsque ces aptitudes restent rudimentaires, les communications paraissent sous l'emprise de déchaînements passionnels élémentaires. La cognition sociale se transforme au cours de l'existence, en fonction des gratifications et des frustrations qu'elle génère. L'aptitude à créer de nouvelles relations implique que certains apprentissages antérieurs soient suspendus, comparés avec les données actuelles et susceptibles d'être modifiés par des apprentissages d'apprentissages successifs (« deutéro-apprentissages ») ;

– apprendre à apprendre implique la capacité à supporter de désapprendre, et suppose le développement de liens émotifs initiaux suffisamment chaleureux, solides et stables (relations parent-enfant, maître-élève, etc.) pour favoriser la capacité de décentrement vis-à-vis de soi-même, d'abstraction des échanges immédiats, et de retour sur soi-même pour apprécier le sens et le poids à donner à ce décentrement ;

– le repérage de l'intentionnalité chez soi-même et chez autrui engage directement la sphère des émotions et des passions. Un tel repérage repose sur des conjectures, plus ou moins confirmées par l'échange en fonction des présupposés des personnalités impliquées dans la rencontre, et des effets que celle-ci produit en retour sur les partenaires de l'interaction ; ce qui va de pair avec la mise

en perspective des principes de plaisir et de réalité, et de la réalisation d'échelles de valeurs, de la distinction de ce qui est bon, mauvais, indifférent, pour son propre développement ;

- la simulation interne de l'interpersonnalité nécessite l'autoréverbération de modèles mentaux, d'images mentales, de propositions (la « voix intérieure »), distingués des modèles et des voix externes effectivement perçus et compris ;
- de telles distinctions réclament à la fois la différenciation du « soi » et d'autrui, la discrimination du réel et de la fiction, la possibilité d'identifier des états d'esprit internes et externes ;
- elles contribuent à la secondarisation des émotions qui participent au développement de la personnalité ;
- l'accès à la métaconnaissance et à la métacommunication permet l'advenue de l'activité fantasmatique et le déploiement des différentes formes de jeux : jeux personnels sans règles pré-définies (*play*), jeux interpersonnels par auto-élaboration communautaire des règles du jeu (jeux sociaux de l'enfant), ou par reconnaissance de règles préétablies (jeux de société). L'expérience de tous ces jeux est un préalable à la découverte de la complexité des règles et des lois de l'adulte en société.

Bibliographie

Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.) : *Developing Theories of Mind*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1988.

Bateson Gregor : *Vers une écologie de l'esprit*. Seuil. Paris. 2 t. 1977-1980.

Bonitatibus Gary : « *What is said and what is meant in referential communication* ». In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 326-338.

Engel Pascal : *Introduction à la philosophie de l'esprit*. Ed. La découverte. Paris. 1994.

Forguson Lynd & Gopnik Alison : *The ontogeny of common sense*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 226-243.

Flawell John : « The development of children's knowledge about the mind : From cognitive connections to mental representations ». In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.) : *Developing Theories of Mind*. Cambridge University Press. Cambridge, New York, 1988, p. 244-267.

Freud Sigmund : *Essais de psychanalyse*. Petite Bibliothèque Payot. Paris. 1966.

Frith Christopher D. : *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*. PUF. Paris. 1996.

Frith Uta : *L'énigme de l'autisme*. Editions Odile Jacob. Paris. 1991.

Harris Paul L. & Gross Dana : *Children's understanding of real and apparent emotion*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 295-314.

Klein Melanie : « Notes sur quelques mécanismes schizoïdes. » In : *Développements de la psychanalyse*. PUF. Paris. 1966.

Leslie Alan M. : *Some implications of pretense for mechanisms underlying the child's theory of mind*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 19-46.

Miermont Jacques : *L'homme autonome. Eco-anthropologie de la communication et de la cognition*. Hermès. Paris. 1995.

Perner Josef : *Higher-order beliefs and intentions in children's understanding of social interaction*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 271-294.

Wellman Henry M. : *First steps in the child's theorizing about the mind*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 64-92.

Wimmer Heinz, Hogrefe Jürgen, & Sodian Beate : *A second stage in children's conception of mental life : Understanding informational accesses as origins of knowledge and belief*. In : Astington Janet W., Harris Paul L., Olson David R. (Ed.), 1988, p. 173-192.

Sociétés et cultures en changement : le rôle de la famille

Du 31 octobre au 2 novembre 1996 s'est tenu à Marrakech, au Maroc, un congrès organisé par l'Institut d'études de la famille et des systèmes humains de Bruxelles et par l'association Réseau Famille Languedoc-Roussillon de Montpellier.

Les organisateurs présentaient ainsi cette rencontre :

En Europe, comme dans les pays du Maghreb, nous assistons à une accélération des changements culturels et sociaux. La famille, qui avait pendant longtemps joué le rôle de refuge et de point de repère, a de plus en plus de difficultés à assumer ce rôle dans un contexte économique et social incertain.

Des domaines aussi divers que la protection de la jeunesse, la guidance familiale ou la santé mentale réalisent aujourd'hui l'importance des ressources qu'offre la famille pour soutenir ses propres membres en difficulté. La rencontre à laquelle nous vous invitons à participer, qui aura lieu à Marrakech les 31 octobre, 1 et 2 novembre 1996, se donne comme objectif d'échanger des

deux côtés de la Méditerranée, nos réflexions et nos pratiques autour de thèmes liés à la famille. Lors de ces journées, un des points communs des intervenants sera la référence à l'approche systémique comme éclairage privilégié pour mieux discerner la complexité du travail avec les familles et les réseaux.

Ce congrès réalisé avec la collaboration des ministères marocains de la Santé, de la Jeunesse et des Sports et du Tourisme rencontra un succès qui dépassa l'attente des organisateurs.

La participation de l'Association marocaine de psychothérapie, de la Ligue marocaine de guidance familiale, de la société marocaine de psychiatrie et de l'Union des femmes marocaines permit lors de ces journées des échanges fructueux, et même à certains moments vigoureux, entre les congressistes.

Nous reprenons ci-après les recommandations votées par les participants à l'issue de ce congrès.

Recommandations

1. Les congressistes attirent l'attention de toutes les composantes de la société sur l'importance essentielle de la famille dans tout processus de développement.

L'épanouissement de la famille n'est nullement en contradiction avec l'épanouissement de l'individu que celle-ci peut au contraire soutenir et promouvoir.

2. Les congressistes soulignent l'importance de l'approche systémique, approche qui souhaite aider l'individu dans son contexte, que ce dernier soit familial, institutionnel, social ou culturel. Ils estiment que cette approche peut se révéler extrêmement utile dans l'analyse et la résolution des crises multiformes que traversent nos sociétés.



3. La formation des professionnels de la santé mentale et du champ social est une priorité à laquelle il s'agit de donner toute l'attention nécessaire.

Les congressistes demandent plus particulièrement à leurs collègues des pays industrialisés de soutenir les pays en voie de développement dans cette entreprise.

4. La formation d'intervenants systémiques et de psychothérapeutes familiaux en nombre suffisant est une nécessité et permettra aux institutions sociales (scolaires, sanitaires, médicales, judiciaires) de mieux remplir leurs rôles dans l'aide aux jeunes

en difficultés, aux personnes se heurtant à des problèmes de santé mentale et d'une manière plus large aux familles et à leurs membres.

5. Les problèmes que rencontre l'individu appartiennent rarement à un champ unique. Il s'agit souvent de difficultés liées à différents domaines en relation.

Dans cette perspective, une collaboration multidisciplinaire de professionnels aux expertises complémentaires est hautement souhaitable.

6. Les congressistes recommandent d'explorer des méthodes d'intervention qui renforceront les potentiels éducatifs et thérapeutiques de la famille pour ses membres.

Un aperçu de la soirée conviviale, organisée dans la maison familiale de Mony Elkaïm.





Institut de la famille de Toulouse

46, rue de Metz - 31000 Toulouse

Tél. 61 52 31 34 - Fax : 61 52 22 92

Formation continue n° 73 31 0056431

Pour toutes informations s'adresser à l'Institut de la famille

L'équipe clinique de l'Institut de la famille de Toulouse

Praticiens psychothérapeutes du couple et de la famille, intervenants en pratique de réseau, les membres de l'Institut de la famille de Toulouse possèdent une large expérience de la formation à la psychothérapie familiale ainsi qu'à l'intervention thérapeutique systématique dans des domaines aussi variés que : les troubles psychotiques, l'anorexie, l'alcoolisme, les toxicomanies, les problèmes du couple, les problèmes scolaires, la violence, la déviance, la maltraitance, les maladies psychosomatiques.

Le modèle proposé déborde les pratiques de soins et la thérapie familiale, et s'étend à tous les systèmes relationnels des champs éducatif, sanitaire, judiciaire, social...

Sur le plan théorique, les programmes de sensibilisation, de formation, de supervision et de post-formation rendent compte des développements récents des théories sur les systèmes loin de l'équilibre et des processus auto-référentiels dans lesquels se trouve pris le thérapeute.

Sur le plan clinique, l'accent est mis sur la façon d'élargir le champ d'expérience de l'étudiant en formation en utilisant la simulation, l'analyse du système client-thérapeute, famille d'origine, institution, à travers un travail spécifique portant sur les différentes techniques de bases utilisées en thérapie familiale.

L'Institut de la famille de Toulouse est un centre de documentation et de recherche en approche systémique et en psychothérapie familiale.

L'Institut de la famille de Toulouse organise quatre fois l'an, dans ses locaux, des conférences qui permettent de comprendre l'évolution, à l'échelle internationale, des pratiques et des praticiens en thérapie familiale.

Enfin l'Institut de la famille de Toulouse organise des colloques nationaux et internationaux.

Président d'honneur : Dr Mony ELKAÏM.

Directeur : Eric TRAPPENIERS.

**Membres de l'équipe clinique
et intervenants :**

P. ASSELIN, J.-J. BEUGNIEZ, S. ESCOTS,
Dr S. KANNAS, Dr J. LACOUR-DUMAZAC,
Dr S. ORLANDO, Dr F. PINEL,
L. ROY, E. TRAPPENIERS.

Assistante de direction :
Jacqueline CARRIERE.

Sensibilisation à l'approche systémique et à la thérapie familiale

Dates : du 28 au 30 avril 1997

Coût : 2 550 F

Formation à l'approche systémique et à la thérapie familiale

Cycle de 420 heures réparties sur
3 ans à raison de 10 sessions par an
Cycle : janvier 1998 à décembre 2000
Coût : 12 700 F/an - 38 100 F (3 ans)
Lieu : Toulouse - Bordeaux - Paris

Formation à la médiation familiale

Cycle de 140 heures sur 1 an à raison
de 2 jours par mois sur 10 mois
Cycle : année 1998
Coût : 11 500 F soit 1 150 F/session

Approche systémique de l'institution et intervention

Dates : du 24 au 28 mars 1997
du 8 au 12 septembre 1997
Coût : 75 600 F

Violence familiale, violence en institution

Dates : du 23 au 27 juin 1997
du 6 au 10 octobre 1997
Coût : 7 600 F

La visite à domicile

Dates : du 16 au 20 juin 1997
Coût : 4 950 F

Des relations conjugales à la psychothérapie de couple

Dates : du 2 au 6 juin 1997
Coût : 4 950 F

Accueil familial et systèmes multiples : comment comprendre et intervenir

Dates : du 10 au 14 mars 1997
Coût : 4 950 F

Enfance, institutionnalisation et approche systémique

Dates : du 26 au 30 mai 1997
Coût : 4 950 F

Séminaire intensif de supervision en thérapie familiale

Dates : du 30 juin au 4 juillet 1997
Coût : 5 500 F

Séminaire de développement personnel

Dates : du 7 au 11 juillet 1997
du 24 au 28 novembre 1997
Coûts : Institution : 7 600 F
Personnel : 6 700 F

Cycle de conférences

Le jeudi 22 mai 1997
DR JACQUES-ANTOINE MALAREWICZ
Entre l'individu et le système : l'hypnose ericksonienne.
Coût : 400 F

En librairie

Family healing Tales of hope and renewal from family therapy

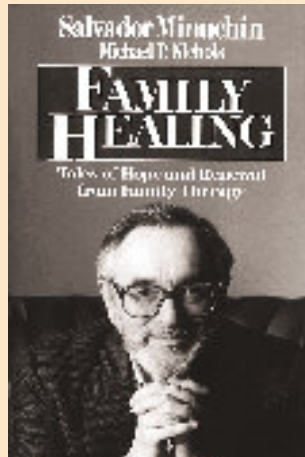
**Salvador Minuchin
en collaboration avec
Michaël Nichols**

La guérison familiale Mémoires d'un thérapeute

**Editions ESF - Collection
Le monde de la famille
1996 - 284 pages.**

Écrit par Salvador Minuchin en collaboration avec Michaël Nichols et préfacé par Carlos E. Sluzki, cet ouvrage est paru aux États-Unis en 1993. Récemment traduit en français, il est maintenant accessible pour nous.

Avant d'aller plus loin dans cette découverte, permettez-moi de déplorer le choix, dans l'édition française, d'un titre certes séduisant pour le public, mais très réducteur. Le dessin de Salvador Minuchin n'était pas, selon moi, l'évocation de familles malades venues le consulter pour être guéries, mais plutôt de mettre en évidence un contexte, des fonctionnements, et la compréhension du comportement humain. Bien sûr, le titre retenu par l'auteur dans l'édition originale sous-



entend la guérison. Cependant, nos amis anglo-saxons donnent aussi à « healing » un sens de cicatrization, d'apaisement et même d'accompagnement. De même, le sous-titre français me paraît figer dramatiquement l'auteur dans le rôle d'un homme dont l'œuvre est terminée. Pourquoi avoir laissé de côté l'espoir et le renouveau (*hope and renewal*) ?

Ces préalables posés, l'ouvrage se présente de manière originale par sa construction. La trame esquissée par S. Minuchin et M. Nichols s'articule autour de l'étroite imbrication entre la vie d'homme et de thérapeute. Le texte se dessine sur un échiquier où l'expérience personnelle d'enfant, d'homme, de mari et de père s'agence avec les situations cliniques évoquées. Au travers de l'étude des cycles de la vie familiale, nous retrouvons le travail considérable accompli par S. Minuchin. Pionnier en son temps,

ce thérapeute mit en évidence la dynamique particulière des familles psychosomatiques et la fonction régulatrice du symptôme de l'enfant malade (anorexique, diabétique ou asthmatique). Jill, souffrant de paralysie hystérique, sera évoquée ici comme la jeune fille qui « avait besoin d'une béquille » pour s'éloigner de sa famille. Elle y parviendra.

De même, l'auteur propose des situations cliniques en rapport avec d'autres étapes de la vie telles que la conjugalité, la naissance du premier enfant, le remariage ou la vieillesse.

En filigrane, décrivant son style thérapeutique, S. Minuchin laisse percevoir en sens profond de l'humanité, du respect et de l'humilité. Ces qualités, essentielles au thérapeute, lui ont permis de se situer dans une grande proximité avec ses patients. En réalisant ce qu'il a nommé le « joining », il entraîne en les provoquant les familles vers le changement. Le privilège des « grands » est de réaliser une tâche extrêmement complexe avec une apparente facilité. Le « joining » nécessite la certitude chez les patients d'être entendus et compris par le thérapeute. Ils se laisseront alors entraîner avec confiance dans la danse du changement.

L'auteur rappelle tout au long de son ouvrage sa conviction de ne pas être très différent des familles rencontrées au cours de ces années : « Ce sont des gens comme nous. La distinction est très artificielle entre le thérapeute et son patient. » Avec la sensibilité artistique qui le caractérise, il définit sa place auprès des patients : « Si je suis le chanteur, vous êtes la chanson. » Gageons qu'ils s'enrichissent mutuellement. Salvador Minuchin a largement contribué, en son temps, à l'édifice de la thérapie familiale. L'ouvrage présent ne met pas en évidence de nouveaux concepts, mais il rappelle l'expérience acquise au long des années auprès des familles.

Family healing n'est pas un livre « facile », cependant il se lit aisément et souvent avec émotion.

Jacqueline PORTET



**Des frères et des sœurs
Les liens complexes
de la fraternité**

Sylvie Angel
Editions Robert Laffont
Collection Réponses
avril 1996 - 304 pages

Sylvie Angel est thérapeute familiale, connue pour ses travaux sur la toxicomanie, avec Pierre Angel. Elle dirige le Centre Monceau, qu'elle a créé, et est membre d'EFTA.

Le docteur Angel donne le ton d'emblée : « Tout a été dit sur l'importance des parents, mais les frères et sœurs restent les grands méconnus du roman familial. » Elle précisera ensuite que les liens consanguins sont les plus forts, l'échange du sang faisant de deux amis des frères.

Bien que peu d'écrits existent sur la fraternité, remarquons un excellent numéro de la revue « Autrement » consacré à ce sujet en novembre 1990. Sylvie Angel y fait brièvement référence. Elle avait elle-même signé un des articles.

L'ouvrage de Sylvie Angel est original par le thème traité, par la construction et par la méthode choisie, qui en fait un livre très agréable et accessible. Il dresse un panorama, une collection des relations fraternelles possibles et des multiples éléments qui se croisent et les constituent : le sexe, la différence, le rang, le prénom, la jumeauté, les sentiments, les secrets, la maladie et la mort.

Le sujet, passionnant, résonne d'une

musique particulière dans chaque individu, doté ou non d'une fratrie. L'auteur insiste, en effet, sur l'aspect subi de la fraternité et aborde la problématique de son absence, voulue ou non par les parents, c'est-à-dire choisie ou imposée, du fait du décès précoce d'un enfant par exemple.

Sylvie Angel a choisi d'étudier en parallèle d'une part des fratries célèbres et mythiques : Œdipe, Chateaubriand, lord Byron, Aragon, Malraux ou Kennedy, avec le regard du thérapeute familial, et d'autre part des situations cliniques issues de son expérience propre. L'auteur utilise de nombreuses références bibliographiques et filmographiques. Elle s'appuie également sur des travaux de confrères ou de biographes pour illustrer son propos. Ce parallèle apporte à l'histoire des personnalités citées une dimension humaine, au-delà du romanesque et du rêve qu'inspirent des vies fascinantes quand elles sont observées de l'extérieur. Le destin d'André Malraux n'est-il pas exceptionnel ? Quelle est la part de son histoire familiale dans ce devenir, véritablement hors du commun ? Écoutons aussi Louis Aragon, enfant non reconnu par ses parents : « J'avais, naissant, le tort de vivre » ; « Ce qu'il faut de sanglot pour un air de guitare ».

La différence entre l'artiste et l'homme de la rue est-elle dans la sublimation d'une histoire possédant, au départ, des aspects similaires ? La douleur de l'artiste générera des merveilles, souvent clairement autobiographiques (René pour Chateaubriand). Nombre d'entre eux, cependant, malgré la

transmutation par l'alchimie de la création, connaîtront malgré tout un destin tragique ou, du moins, une vie tourmentée (Van Gogh, lord Byron). Le commun des mortels n'aura pas cet exutoire, et Sylvie Angel insiste beaucoup, à l'aide des situations extraites de sa pratique, sur l'importance du travail thérapeutique pour aider les individus à comprendre d'abord leur histoire et la supporter ensuite.

Parmi les nombreuses richesses offertes par l'auteur, les chapitres consacrés aux secrets de famille et aux relations intimes fraternelles sont particulièrement passionnants. Le thérapeute familial ne pouvait se taire sur les secrets, et de ce fait ne pas aborder les relations incestueuses frère-sœur, bien moins connues que l'inceste père-fille ou même mère-fils. Sylvie Angel ose aborder l'inceste comme une passion, un amour total, exclusif, inéluctable quelquefois. L'auteur le décrit, dans ce cas, comme un désir commun, une tendresse immense, sans violence, qui peut combler l'absence affective ou physique des parents. En effet, Sylvie Angel remarque que ce type d'inceste se révèle fréquemment dans un contexte de deuil parental. Ce serait le seul soulagement à la douleur de la perte. En revanche, le thérapeute n'omet pas de signaler que dans un contexte de soumission, de violence et de sadisme parfois, l'inceste frère et sœur est tout aussi traumatisant et conduit, hélas, souvent au suicide, à l'errance ou à tout autre conduite auto-destructrice (toxicomanie par exemple), avec une culpabilité énorme.

Sylvie Angel évoque ensuite l'impact de la mort dans la fratrie, avec le décès précoce de l'un de ses membres. L'âge auquel il survient et ses circonstances, selon l'auteur, modifieront différemment le psychisme du « survivant », mais vivre ne sera presque jamais chose aisée. Gregory Bateson, seul survivant à 18 ans d'une fratrie de trois, illustre son propos et peut apparaître comme une exception, puisque cette tragédie ne l'empêchera pas d'être un anthropologue célèbre et le théoricien de la communication.

En revanche, l'histoire d'André Malraux, presque similaire puisqu'il perd ses deux frères tragiquement, se répétera avec la mort de deux de ses trois fils. Cette fatalité est largement évoquée grâce au survivant, auteur d'un roman autobiographique. Sylvie Angel conclut ce chapitre en expliquant que seul un travail psychologique a permis à Alain Malraux de ne pas être hanté.

Salvador Dali, Vincent Van Gogh et Ludwig Van Beethoven seront des enfants de remplacement, nés après un décès et dotés du même prénom que le défunt, et porteront tout au long de leur vie le poids de ce terrible héritage. Ils illustrent le chapitre consacré à cette place très particulière.

Enfin, avant d'évoquer précisément la transmission patrimoniale dans un chapitre très documenté, Sylvie Angel aborde une structure familiale que nous croyons moderne mais qui existe dès l'Antiquité : les familles recomposées. Cléopâtre, avec ses nombreux compagnons, en est un exemple frappant. Quoi qu'il en soit, pour l'auteur, même si cette recomposition présente des avantages, il n'est pas toujours si facile d'y trouver une place, au sens propre ou au sens figuré.

Le dernier chapitre porte un titre optimiste, au premier regard, mais il sous-entend aussi l'échec. Il évoque les familles Bach, Mitterrand ou Kennedy bien sûr, où l'alternance de drame et de gloire ne semble pas pouvoir s'arrêter ; cette dernière famille symbolisant l'obéissance aveugle au destin tracé en amont par les ancêtres. Certaines fratries pourtant « réussissent » et Sylvie Angel cite les frères Lumière ou Leclerc. Pourquoi ne nous laissent-elles pas un souvenir aussi fort que les précédents ?

Sylvie Angel signe un livre passionnant, qui ne laisse personne indifférent tellement le thème abordé est en chacun de nous. Elle a le mérite d'avoir écrit un ouvrage complet, extrêmement documenté et riche, jamais fastidieux.

Il se lit exactement comme un roman... familial.

Jacqueline PORTET



L'idole et l'abject
Le désir à l'épreuve de la mort
La maladie mentale
entre mythe et réalité
Pour une psychiatrie
de l'abjection

Docteur Jean Maisondieu
Bayard éditions
avril 1995 - 217 pages.

Désir, amour, s'opposent ici à répulsion, rejet. Si dans la théorie psychanalytique freudienne le désir inconscient est la sève de l'humain et de ce qu'il agit, Jean Maisondieu y oppose et juxtapose en même temps l'abjection comme un processus psychique universel et « normal » qui s'actualise surtout dans les attitudes de l'homme face à l'inévitabilité de sa propre mort.

C'est aussi un discours philosophique qui s'étaye sur son expérience de médecin psychiatre confronté à la maladie mentale. Le cas clinique présenté au début du livre fait part de cette rencontre de l'auteur avec Alice.

Je soupçonne Mr Maisondieu de l'avoir choisi, tout particulièrement, pour son côté merveilleux...

L'être humain, essentiellement conçu comme un être désirant, serait en même temps sujet à la répugnance.

Jean Maisondieu reprend les mécanismes psychiques de la théorie psychanalytique, et les traduit en termes relationnels. A la fin de la première partie de ce livre, déni et reniement sont affectés, le premier au sens dans une relation, le second à la définition relationnelle. Si ces deux niveaux sont confondus, alors la

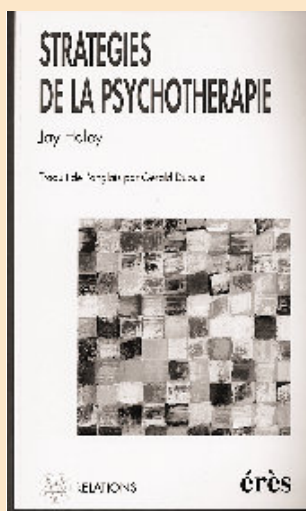
maladie mentale émerge.

Dans la seconde partie du livre, si une personne d'un système familial est diagnostiquée et repérée comme malade mentale, l'auteur se situe entre l'approche individuelle et l'approche familiale, en insistant sur la place de l'intervenant dans l'espace intermédiaire des interrelations, et soumis à la complexité de cette espace où « l'idole et l'abject » sont à l'œuvre.

Dans la dernière partie du livre, Jean Maisondieu milite pour une théorie qui serait capable de tenir compte du désir et de l'abject. L'être humain cher aux humanistes n'est plus un être séduisant ; il le reste mais il serait aussi un être sujet à la répugnance et au rejet. Ainsi, entre ces deux tendances opposées, la psychiatrie aurait à trouver une voie intermédiaire pour être plus performante dans son objet : la maladie mentale, pour accepter et peut-être ouvrir des possibles dans les situations de chronicisation.

Plusieurs exemples cliniques illustrent le propos de l'auteur. Méfiant à l'égard des théories, Jean Maisondieu fait de son travail une rencontre où les aspects noirs comme les aspects séduisants sont présents pour saisir la singularité de chaque être. Ce qui semble être le seul précepte énoncé. Cet énoncé, mis en mots, est lui-même pris dans la tendance de l'abject, comme ce livre d'ailleurs. Alors restent les doutes, les questions en suspens en refermant ce livre.

Jean-Jacques BEUGNIEZ



Stratégies de la psychothérapie

de Jay Haley
Editions Erès

La maison d'édition toulousaine Erès a eu l'excellente idée de publier en 1993, et pour la première fois en langue française, cet ouvrage désormais classique pour les anglophones. Jay Haley, fondateur de l'école de thérapie familiale dite stratégique, l'avait publié en 1963, trente ans auparavant. Il s'agit donc pour nous d'un livre nouveau de Haley, mais qui pour son auteur est déjà ancien. Par ailleurs le contexte des thérapies familiales s'est enrichi, depuis, de nombreux concepts cruciaux pour la pratique. Cela fait-il de *Stratégies pour la psychothérapie* un ouvrage obsolète aux charmes désuet ? Loin s'en faut. Et ce à plus d'un titre. D'abord, même si la démarche est plus proche d'un livre de conceptualisation que d'un manuel technique, la réflexion constamment illustrée d'exemples reste stimulante pour le praticien. Ensuite bon nombre des interventions proposés ici sont toujours vivaces dans les techniques que l'on retrouve actuellement. Enfin la question de fond qui trame ce travail demeure, à mon sens, toujours d'actualité : qu'est-ce qui au-delà des différentes théories et pratiques fonde l'acte psychothérapique ? Comment rendre compte en

psychothérapie de « l'efficacité » obtenue, malgré l'hétérogénéité radicale des cadres et des concepts ? Quel est la logique qui sous-tend le changement dans une relation à objectif ouvertement thérapeutique ?

Sans épuiser le sujet, Haley propose des pistes possibles. La dernière des trois questions ci-dessus suggère, dans sa formulation, les voies qu'il indique. Il s'agit d'une logique à l'œuvre dans une *relation ouvertement thérapeutique*. L'angle de recherche est donc relationnel. Comprendre la logique du changement, c'est pour Haley l'appréhender dans sa dimension interactionnelle entre le(s) thérapeute(s) et leur(s) patient(s). Voilà pour un des fondements. L'autre procède de : *ouvertement* thérapeutique, car pour Haley c'est d'une manière ou d'une autre la prescription du symptôme qui est l'essence même du processus de changement. Il va de soi que le cadre ouvertement thérapeutique rend la prescription du symptôme pour le moins paradoxale et c'est précisément ce qui lui donne son efficacité. Haley envisage différents cadres de traitement psychothérapique : l'hypnose, la thérapie directive, la psychanalyse, la thérapie conjugale, la thérapie familiale, la psychothérapie de la schizophrénie. Dans chaque cas il analyse le type de relation que le cadre thérapeutique implique entre thérapeute et (ses) patient(s) ainsi que la forme parfois subtile que prend dans ces situations la prescription du symptôme ou ses équivalents paradoxaux. Malgré l'ampleur du défi qu'oblige un tel « grand écart » dans la diversité des modèles analysés, le résultat se « tient » en cohérence et consistance. J.-C. Benoit dans son originale et humoristique présentation de l'édition française salue chaleureusement et avec enthousiasme la performance : « Telle est pourtant la réussite de cet excellent livre, clair, cohérent, dense en faits cliniques [...]. Toute la densité de ce texte de Haley pourrait être considérée comme

un écho clinique à la pensée écosystémique de Bateson. » On retrouve en effet, en toile de fond, tout au long de ce travail la matrice éco-systémique de Bateson : schismogénèse relationnelle, injonction paradoxale, double lien. De cette recherche sur la communication auquel il participa avec Bateson, John H. Weakland, Don Jackson, William F. Fry dans les années cinquante, Haley, psychothérapeute, centrera l'enjeu relationnel sur le thème du pouvoir. Ceci est très présent dans ce livre. Les stratégies en psychothérapie peuvent aussi être vues comme des manœuvres réciproques patient/thérapeute afin de contrôler la relation. Le symptôme lui-même est envisagé en tant que tactique relationnelle, comme le pose clairement le titre du premier chapitre. De même, pour Haley, l'importance accordée à l'inconscient par la psychanalyse peut être comprise comme une stratégie relationnelle où le patient ne pourra jamais prendre le contrôle (du moins en théorie !) : « Puisque, par définition, le patient ne peut pas concevoir ce qu'il fait ou ce qu'il dit, il doit s'en remettre à l'analyste pour l'aider à découvrir ce qu'il veut réellement dire et ce qu'il fait réellement. Inévitablement il doit donner à l'analyste l'autorité pour définir ce qui arrive et contrôler la relation », dit Haley au chapitre quatre, nous proposant de comprendre en termes de pouvoir l'importance du célèbre « supposé savoir » dans la relation psychanalytique, un des fondements de ce dispositif. Jay Haley analyse très rigoureusement la relation entre un hypnotiseur et son sujet. Il s'intéresse d'un point de vue comportemental au processus qui induit la transe. La transe hypnotique devient pour lui « une interaction au cours de laquelle une personne persuade une autre de faire quelque chose et de dénier qu'elle le fait ». Ainsi le sujet hypnotisé fait des choses que lui a demandé l'hypnotiseur, mais de façon incontrôlée, et c'est justement ce qui caractérise la transe.

L'auteur est également proche de Milton H. Erickson, psychothérapeute fréquemment présenté comme un rénovateur de l'hypnose thérapeutique.

Il s'appuiera en grande partie sur ses travaux, dans un chapitre consacré aux thérapies qu'il qualifie de directives. Les thérapies directives ne recouvrent pas un champ homogène. Elles vont des thérapies brèves (en opposition au thérapie au long cours de types psychanalytiques) aux thérapies par l'épreuve (*ordeal thérapie*) ou aux thérapies de déconditionnement. Notons au passage que Haley voit dans toutes formes de psychothérapies une certaine forme d'épreuve pour le patient. L'idée centrale est que « la méthode directive place le patient dans une situation paradoxale qu'il ne peut pas quitter tant qu'il maintient son symptôme ».

Dans un chapitre consacré à la schizophrénie, il définit les méthodes relationnelles que le schizophrène utilise dans la communication. Et, parallèlement, quelles sont les différentes approches thérapeutiques et leurs processus relationnels dans le traitement. Haley analyse le comportement schizophrénique en tant que déni de la relation dans lequel il apparaît. Selon Haley :

« Ce comportement pourrait être pour une part provoqué par une situation familiale, où la nature du système familial exige de lui qu'il évite l'indication du type d'interaction qu'il a dans la famille »
Quant aux « techniques thérapeutiques, [elles] se centrent sur la création d'une situation paradoxale que le patient ne peut résoudre tant qu'il maintient son comportement schizophrénique ». La thérapie conjugale admet pour l'auteur des indications assez précises. Hormis lorsqu'un couple demande pour faire face à des conflits insurmontables, cela semble une indication naturelle, quand les symptômes d'un des membres coïncide avec un conflit conjugal. De même il y voit une indication lorsque les méthodes

individuelles ne semblent pas appropriées : « Le thérapeute est rendu impuissant lorsque le patient n'apporte rien. » Après avoir décrit ce qu'il définit comme enjeux du processus conjugal, il décrit ce qui lui semble être les principaux conflits de couple et enfin les différentes modalités d'interventions thérapeutiques. Haley offre dans son chapitre sur les conflits familiaux et leur résolution une vision de la famille dans les termes de la première cybernétique. Un système auto-régulé sur le mode de l'essai/erreur, où finalement la tragédie résiderait dans le fait que, plus un des membres tenterait d'induire un changement dans le système, plus les mécanismes de stabilité (non-changement) s'en trouveraient renforcés. Le changement en direction du patient désigné oblige à des modifications pour tous les membres du système familial. Ce travail sur le traitement familial reprend les concepts déjà développés précédemment de double contrainte, de paradoxe communicationnel, de règle et méta-règle systémiques, et décrit les techniques stratégiques que le thérapeute peut utiliser dans la résolution des conflits familiaux. En guise de conclusion à son travail il revient sur la question centrale de ce livre, que l'on peut résumer ainsi : le changement en psychothérapie est plus lié à la

nature paradoxale du contexte relationnel thérapeute/patient qu'à une quelconque prise de conscience (*insight*).

L'épilogue est une reprise d'un chapitre intitulé « L'art de la psychanalyse » déjà publié en France dans *Tacticiens du pouvoir*, paru aux ESF. Cet ajout, à mon sens, n'apporte rien de plus à l'ensemble de l'ouvrage, si ce n'est de le clore d'une manière humoristique.

Une fois replacée dans son moment historique et son contexte socio-politique, nul doute : *Stratégies de la psychothérapie* est un ouvrage important. Bien sûr, « quid » du statut de l'observateur ? et de la circularité (le symptôme réponse) ? et de cette dimension pour le moins normative qui ne manque pas de soulever de multiples questions pour les Européens que nous sommes ?

Mais ce type de travail n'a-t-il pas permis à d'autres d'aller plus loin et d'enrichir nos possibilités pour la pratique ?

Les « aficionados » des courants stratégiques trouveront dans cet ouvrage précis et constamment illustré un « indispensable » ; quant aux autres écoles, elles ont au travers de ce recueil de texte la pensée d'un défricheur du champ vivifiant et essentiel, et de multiples petits exemples qui stimulent la créativité.

Serge ESCOTS

Vient de paraître



Au commencement était l'image
Du dessin de l'enfant à la communication de l'adulte
Bernard Darras
Editions E.S.F.



Redes (n° 1)
Revista de psicoterapia relacional e intervenções sociais
Ediciones Paidós



Le risque psychologique majeur
Introduction à la psychosociologie cindynique
A. Fournier, C. Guittou, G. Y. Kervern, M. Monroy
Editions Eska.



De l'inceste

Françoise Héritier
Editions Odile Jacob
Octobre 1994 - 212 pages

Cet ouvrage relate un séminaire organisé au printemps 1994, au Collège de France, par Françoise Héritier, anthropologue.

- Ont participé à ces exposés :
- Boris Cyrulnik, auteur de nombreux ouvrages et animateur d'un groupe de recherche en éthologie clinique ;
 - Aldo Naouri, pédiatre ;
 - Dominique Vrignaud, juge pour enfants au tribunal de grande instance de Lille ;
 - Margarita Xanthakou, anthropologue, chercheur au CNRS.

Dans sa présentation, Françoise Héritier décrit l'existence et la prohibition de l'inceste depuis des temps immémoriaux, à travers un bref rappel historique et ethnologique. Elle le distingue ensuite de ce qu'elle nomme l'inceste du deuxième type, c'est à dire le contact entre consanguins par l'intermédiaire d'un partenaire commun. L'auteur élargit son analyse par l'évocation de l'identique et du différent en proposant comme explication à la prohibition de l'inceste l'évitement du cumul des identiques. Intervenant ensuite, Boris Cyrulnik reprend les aspects historiques, littéraires, ethnologiques et biologiques de l'inceste. Après un paragraphe concernant les « prédateurs psychiques » et autres pervers, l'orateur développe une analyse éthologique de l'inceste, un peu longue et fastidieuse. Elle lui permet cependant de dégager une réflexion sur le sentiment de l'inceste qui, selon lui, ne naît pas de la proximité consanguine, mais affective. Ce sentiment est introduit par le regard de l'extérieur et l'énoncé de la loi. Aldo Naouri, pédiatre, s'attache essentiellement à décrire la relation mère/enfant, qu'il qualifie de par nature incestueuse. Le long exposé de cet intervenant laisse une impression d'insatisfaction, pressentiment que l'essentiel n'a pas été évoqué.

L'intérêt majeur de cet ouvrage, à mon sens, se dévoile enfin avec l'intervention de Dominique Vrignaud, juge pour enfants. A travers la présentation brève mais précise de six situations, il nous propose une lecture systémique. Le magistrat a senti et mesuré, au cours de sa pratique professionnelle, la dynamique particulière et l'impact perturbateur de l'inceste au-delà même de la victime. Il évoque clairement l'aspect régulateur du symptôme et le changement de la famille. Dominique Vrignaud perçoit la difficile mission de la justice, obligée de s'adapter à la gestion de situations impliquant un système, plus sans doute dans l'inceste que dans tout autre crime. L'orateur souligne la nécessité pour les magistrats (et les intervenants médico-sociaux ?) de percevoir la dimension familiale de l'inceste, en raison de l'enchevêtrement des membres du système, hormis la victime et l'agresseur. Dominique Vrignaud met en évidence l'importance essentielle, pour lui, de la sanction pénale. Il situe à part le rôle du juge pour enfants, magistrat qui n'a pas à établir la véracité des faits, mais à écouter la parole de l'enfant, et à évaluer la capacité familiale à se mobiliser et à changer. Son exposé, intitulé « Les comptes de l'inceste ordinaire », me semble rare et exemplaire par sa précision et sa finesse.

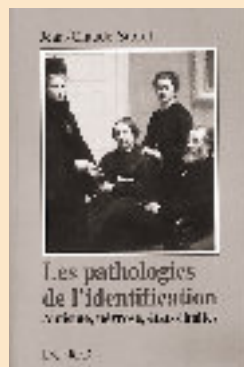
Vient de paraître



Gregory Bateson,
itinéraire d'un
chercheur
 Robert Pauzé
 Editions Erès



Identidad y narrativa
La terapia familiar
en la práctica clínica
 Juan Luis Linares
 Ediciones Paídos



Les pathologies
de l'identification
Autisme, névrose,
états-limites
 Jean-Claude Stoloff
 Editions Dunod



Le générationnel
Approche en thérapie
familiale psychanalytique
 Alberto Eiguer, A. Carel,
 F. André-Fustier, F. Aubertel,
 A. Ciccone, R. Kaës
 Editions Dunod

Dominique Vrignaud termine par une remarque tragique qui donne bien la dimension métaphysique du crime : « L'enfant est incesté-tué. » La Loi ne nomme jamais l'inceste, mais elle peut tenter de remettre en place l'ordre de la vie et le droit d'un enfant à être un enfant. Ce séminaire s'achève par une étude ethnologique, intéressante de ce point de vue strict. Margarita Xanthakou, anthropologue et chargée de recherches au CNRS, étudie une région de Grèce – Le Magne – où de nombreux cas d'incestes ont été répertoriés. L'auteur analyse également quelques mythes de la Grèce antique tels que le repas d'Atrée et Œdipe.

L'ouvrage tiré de ce séminaire est varié étant donné ses intervenants et leur origine. Il peut présenter des intérêts divers, mais il me semble important du fait du regard posé par Dominique Vrignaud.

Jacqueline PORTET



Accompagnement social et insertion.

Pratiques associatives

UNIOPS
Editions Syros
1995, 296 pages

La montée du chômage, de l'exclusion, de la précarité, active un souci d'interventions menées par des organismes étatiques et/ou associatifs.

L'UNIOPS, en collaboration avec le ministère du Travail, de l'Emploi et de la Formation, du Fonds Social Européen, du ministère du Logement, de la Caisse des Dépôts et Consignations et du ministère des Affaires Sociales, de la Santé et de la Ville ont commandé une étude sur l'état des lieux des pratiques en matière d'accompagnement social et d'insertion, titre du livre.

Le groupe COPAS de Lille a été chargé de cette mission. Son ouvrage repose sur la façon de gérer la complexité du fonctionnement social entre une population active et une population en difficulté, marquée par le chômage, l'exclusion, la précarité. Ces étiquettes fondent l'action laborieuse des intervenants sociaux professionnels ou bénévoles. Ceux-ci sont comme des interprètes du droit, des règlements, des démarches administratives, pour ceux qui n'ont plus, qui ne savent plus, qui ont perdu leur emploi, leur logement, et produisent toute sorte de symptômes. Confrontés à cette bipolarisation, le « politique », le « social », l'« économique » tentent de la réduire.

Historiquement, nous sommes passés des œuvres de charité à l'institutionnalisation progressive. Parallèlement, l'avènement des lois de protection sociale a défini des droits pour chaque citoyen. La complexité du rapport entre citoyen et société est de plus en plus dense. Cet ouvrage le souligne.

Chaque organisme dans le noman's land citoyen-société se situe différemment mais ils ont en commun l'objectif du travail et du logement pour les usagers. Travail et logement sont apparemment les signes d'une insertion réussie.

Ce livre répertorie les actions menées. Il y a deux grandes tendances qui émergent. L'une favorise l'individu, démarche qualifiable de « psychologisante » ; l'autre s'appuie sur le contexte en cherchant des solutions spécifiques pour l'usager ; proximité, solidarité, partenariat, réseau sont ses maîtres mots.

Le grand mérite de ce livre est de donner une lecture précise qui débouche sur une charte associative.

Il définit clairement tous ces mots fourre-tout à la mode qui perdent leur sens au fur et à mesure qu'ils sont utilisés. Ici ils sont définis dans l'action de manière très pragmatique. Cet ouvrage mérite d'être lu par tous les professionnels et bénévoles qui s'intéressent à la relation. Merci au groupe COPAS.

Jean-Jacques Beugniez



Toxicomanies, systèmes et familles
Où les drogues rencontrent les émotions
François-Xavier Colle
Editions Erès



La défonce médicamenteuse
Jean-Luc Maxence
Editions du Rocher



La médiation familiale : une « culture de paix »
La médiation familiale en pratique judiciaire
J. Mourret et H. Dierstein
Ateliers de la Licorne



Abonnez-vous



BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou à photocopier et à envoyer à :

**RÉSONANCES - 40, rue du Faubourg-Bonnefoy
31500 Toulouse - Tél. 61 52 31 34 - Fax : 61 52 22 92**

- France (3 numéros) 270,00 FF
- Europe (3 numéros) 320,00 FF
- Pays étrangers (3 numéros) 390,00 FF
- Je désire recevoir une facture acquittée

Je joins un chèque, à l'ordre de Résonances, d'un montant de _____ F

Nom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____ Pays : _____

Date : _____ Cachet ou signature : _____

Numéros encore disponibles

N°1 Prix : 50 FF

Entretien avec **Paul Watzlawick** par Mony Elkaim.
L'inceste : une tragédie à trois personnages, par Jorge Barudy.
Auto-référence et émergence de l'observateur, par Heinz von Foerster.
Les idées qui sont un handicap pour le thérapeute, par Jay Haley.

N°2 Prix : 50 FF

Entretien avec **Mara Selvini-Palazzoli** par Eric Trappeniers et Serge Kannas.
Le réseau des jeunes placés en institution, par Bénédicte de Bellefroid.
Mais où sont les réseaux d'antan, par Silvana Montagano.

N°3-4 Prix : 90 FF

Dossier toxicomanie : Sylvie Angel, Pierre Angel, Bernard Gébérowicz, Serge Hefez, Vincent Libert, Michel Armand, Jean-Michel Delile, Patrick Chaltiel, Myriam Cassen-Bric, Marc Segers, Marc Reisinger, Sylvie Wieviorka.

N°5 Prix : 90 FF

Hommage à **Félix Guattari**.
Co-création du monde et alcoolisme, par Bella Borwick.
La drogue, la loi et la raison, par François-Xavier Colle.
Fin d'une utopie ou actualité d'une utopie, par Luigi Onnis.

N°6 Prix : 95 FF

Entretien entre **Salvador Minuchin** et Mony Elkaim.
Entretien avec Harry Goolishian et Dora Fried-Schmittmann.
Deuil et empathie en thérapie conjugale conjointe, par Norman Paul.
Le jeu de l'oie (Loi) systémique, par Yveline Rey.

N°7 Prix : 95 FF

Simulation d'un entretien familial avec **Carl Whitaker**.
Les mesures d'action éducative auprès de familles maltraitantes, par Jean-Paul Mugnier.
Approche des familles défavorisées, par Geneviève Platteau.

N°8 Prix : 95 FF

Entretien avec **Jay Haley** par Mony Elkaim.
Entretien familial avec Carl Whitaker (suite du numéro précédent).
Approches familiales systémiques de la famille de l'alcoolique, par Peter Steinglass.

N°9 Prix : 95 FF

Constructivisme, constructionnisme social et narration : aux limites de la systémique ? par **Mony Elkaim**.
La théorie comme gêne pour le travail clinique, par **Carl Whitaker**.
Entretiens avec Kenneth Gergen, Harlene Anderson et Lynn Hoffman.

"LES EMPÊCHEURS DE PENSER EN ROND"

UNE COLLECTION
EDITEE PAR
SYNTHELABO
DELAGRANGE

Les psychotropes,
une manière de
penser le psychisme
(*Daniel Widlöcher*) 55 ff

L'hypnose,
blessure narcissique
(*Léon Cbertok*,
Isabelle Stengers) 55 ff

La suggestion
hypnose,
influence, transe
(*Colloque de Certsy*) 170 ff

Drogues
le défi hollandais
(*Isabelle Stengers*,
Olivier Ralet) 84 ff

La consultation
psychosomatique
(*Sylvain Mimoun*) 84 ff

Hystérie, folie
et psychose
(*Michel Meynaert*) 84 ff

Le cerveau citadelle
(*François Dagognet*) 84 ff

L'énigme de la
relation au cœur
de la médecine
(*Léon Cbertok*) 130 ff

Ces drôles de
médicaments
(*Philippe Pignarre*) 84 ff

L'automatisme
mental
(*Gaëtan Gatien
de Clérambault*) 84 ff



Mentalisation et
psychosomatique
(*Pierre Marty*) 55 ff

Naître à la folie
(*Henri Grivois*) 130 ff

Lacan l'insondable
(*Marc Reisinger*) 130 ff

Album de
photographies de
Gaëtan GATIAN
de CLÉRAMBAULT
340 ff

Une analyse de Freud
(*Malcolm Macmillan*) 84 ff

L'enveloppement
humide
thérapeutique
(*Toberry Alberne*) 94 ff

Le corps multiple
et un
(*François Dagognet*) 84 ff

Le corps et l'esprit
dans la philosophie
de Spinoza
(*Robert Misrahi*) 74 ff

Souvenir d'un
médecin opéré
de la cataracte
(*Gaëtan Gatien de
Clérambault*) 40 ff

Passion érotique
des étoffes
chez la femme
(*Gaëtan Gatien de
Clérambault*) 84 ff

La panique
(*Jean-Pierre Dupuy*) 84 ff

VENTE EN LIBRAIRIE • DISTRIBUTION DISTIQUE